



ARCHEO 66

BULLETIN DE L'AAPO



SOMMAIRE

| | |
|--|---|
| EDITORIAL par Georges Castellvi | 5 |
|--|---|

ARCHEOLOGIE PREVENTIVE, DIAGNOSTICS, FOUILLES PROGRAMMÉES, SONDAGES, PROSPECTIONS

| | |
|---|----|
| Argelès-sur-Mer, La Fajouse, par Ingrid Dunyach | 13 |
| Collioure, Le Glacis, par Olivier Passarrius | 15 |
| Elne, Les Portes de Collioure, par Olivier Passarrius | 16 |
| Elne, Marché de Gros- Gendarmerie, par Assumpció Toledo i Mur | 17 |
| Font-Romeu, Les Castellas (Odeillo), par Jérôme Kotarba | 17 |
| Les Cluses, lotissement communal, par Jérôme Kotarba | 22 |
| Leucate, Fort de Cerbelonne/ Champs Longs-Nord, par Guillaume Eppe | 23 |
| Olette, La Bastide, par Olivier Passarrius | 25 |
| Perpignan, Parc Ducup, par Cédric Da Costa | 27 |
| Pézilla-la-Rivière, Place de l'église, par Olivier Passarrius | 28 |
| Pollestres, ZAC plateau des Vignes, par Cédric Da Costa | 30 |
| Ria-Sirach et Tarérach, dolmen de Prat Clos et de la Barraca, par Noisette Bec Drelon | 30 |
| Rivesaltes, ZAC FER, par Jérôme Bénézet | 31 |
| Saint-Jean-Pla-de-Corts, lotissement le Clos des Chênes, par Assumpció Toledo i Mur | 34 |
| Thuir, Els Vidrers, par Cédric da Costa | 34 |
| Torreilles, maison Esparrac, par Olivier Passarrius..... | 35 |
| Villeneuve- de-la Raho, La Colomina, par Assumpció Toledo i Mur | 36 |
| PCR Villages d'hier, par Olivier Passarrius | 40 |
| Prospections Cerdagne, par Noémie Luault | 43 |
| Prospections bunkers, par Guillem Castellvi | 45 |
| Prospections plaine du Roussillon, par Pauline Illes | 47 |

ARTICLES ET COMPTES-RENDUS

| | |
|---|----|
| Jean Abélanet : A propos du toponyme Cauna de l'Arago de Tautavel | 53 |
| Jean Abélanet : Un chapiteau de l'Antiquité tardive, découvert à Millas (mai 1977) | 55 |
| Jean-Pierre Comps : Chemin de transhumance et liberté de passage. À propos d'un procès de la Chambre des Domaines. 1670-1672 | 59 |
| Franck Dory : Saint Ferréol à la lumière du culte des martyrs | 70 |
| Valérie Porra Kuténi : Le Dépôt Archéologique départemental | 74 |

Comptes-rendus de conférences

| | |
|---|----|
| Jorge Martinez : La Cova Gran (Santa Linya, Catalunya) et le passage du Paléolithique moyen au Paléolithique supérieur dans les Pyrénées | 79 |
| André Pelletier : Vienne antique | 83 |

Comptes-rendus de lectures

| | |
|---|----|
| Franck Bréchon : De l'Archéonaute à l'André Malraux | 86 |
| Les nouvelles méthodes de navigation durant le Moyen Age..... | 88 |

Comptes-rendus de sorties et expositions

| | |
|---|-----|
| Jean-Pierre Comps : Exposition Mésopotamie : Impressions de visite | 92 |
| Claire Brieu : Avant le déluge, la Mésopotamie (3500-2100 av J C) | 93 |
| Guillaume Eppe : Sortie à Leucate | 95 |
| Jérôme Bénézet-Valérie Porra : Collioure sous la mer | 97 |
| Etienne Roudier, Oriol Lluís Gual : Visite en Vallespir | 106 |
| Georges Castellvi, Martin Galinier, Leonard Velcescu, Franck Dory : Une délégation de chercheurs en Roumanie | 108 |

ACTUALITES :

| | |
|---|-----|
| Actualités de la bibliothèque, par Guillaume Eppe | 123 |
| Les nouveautés du net, par Guillaume Eppe | 131 |
| Sant Jordi al carrer, par Guillaume Eppe | 131 |
| Calendrier des conférences 2014 | 132 |
| Composition du Conseil d'Administration | 133 |

Editorial

Georges CASTELLVI
Président de l'A.A.P.O.

Vigilance

L'on pourrait croire que l'archéologie, qui a été reconnue depuis André Malraux comme une donnée incontournable lors de la prise en compte de l'aménagement du territoire et comme source de l'identité culturelle de notre communauté, suit, depuis, un chemin exempt de toute remise en cause. Il n'en est rien comme le montre régulièrement l'actualité tant régionale que nationale, comme ailleurs aussi, chez nos voisins européens : certains sites peuvent ainsi être « oubliés » ou méconnus des aménageurs ou l'Administration prévenue trop tard ou pas du tout ou... Les paramètres peuvent être multiples conduisant parfois à la destruction de toute information scientifique, malgré le travail excellent qui peut être fait sur d'autres sites ayant bénéficié des dispositions d'intervention de l'archéologie préventive.

Mais la crise de 2008 n'a rien arrangé, poussant les Administrations de chaque Etat à chercher des économies partout y compris et, parfois, surtout dans les domaines non rentables dans une « logique » d'économie de marché. La Culture risque d'en faire les frais régulièrement si les citoyens et nos élus privilégient cette économie libérale toujours à la recherche de la meilleure rentabilité. Or le patrimoine n'est pas une valeur de ce type, elle se situe à côté de ce système.

Malgré tout, on sait que depuis 2003 l'archéologie préventive – qui représente environ 90 % de l'archéologie en France – a été ouverte dans notre pays à la concurrence, en raison de directives européennes approuvées par la majorité de notre Assemblée Nationale d'alors. Ainsi, dans notre Département, à côté des structures publiques de l'INRAP, à vocation nationale, et du PAD-CG 66, à vocation départementale, œuvrent les SARL privées ACTER, Chronoterre, HADÈS... Dix ans après, le malaise s'est installé chez tous les acteurs publics ou privés de l'archéologie préventive tant le dispositif est subtilement compliqué et le marché en risque de rétrécissement, pour des raisons financières dues

à la conjoncture. Un exemple de subtilité : les sociétés privées, qui font un travail aussi sérieux que les entreprises publiques, sont soumises à une contrainte administrative particulière concernant l'exploitation des résultats scientifiques ; malgré le rendu des DFS au SRA de leur région, elles ne peuvent les publier à leur convenance, au contraire de l'INRAP ou des structures des collectivités territoriales qui rendent souvent publics ces résultats qui font ainsi « avancer la science ».

A la demande d'Aurélié Filipetti, ministre de la Culture, une commission a été mise en place en octobre 2012, chargée de rédiger un livre blanc de l'archéologie en vue d'un projet de révision de la loi sur le patrimoine. Le 29 mars 2013, Dominique Garcia (1), vice-président du Conseil national de la recherche archéologique (CNRA), et président de cette commission, a remis un rapport portant des mesures susceptibles d'améliorer le dispositif actuel de l'archéologie préventive. On pourra en trouver lecture sur le web. Il introduit notamment une proposition de révision de la propriété des artefacts, afin qu'il n'y ait qu'une seule législation sur la propriété ; rappelons qu'actuellement les objets issus d'une fouille programmée appartiennent au propriétaire du terrain et que cette propriété n'est pas la même s'il s'agit d'une découverte fortuite ou d'un sauvetage urgent. Depuis, ce rapport est en cours d'étude par les experts du ministère... Espérons seulement que les dispositions proposées par ceux-ci n'iront pas dans le sens d'une dégradation de la prise en compte du « facteur archéologique » (par ex. restreindre la surface à reconnaître lors d'un diagnostic).

Restons donc vigilants aux propositions qui pourront sortir de l'examen par les « experts du ministère » de ce livre blanc rédigé par les « experts de l'archéologie ». Restons vigilants sur les textes qui pourront être amenés à être votés par nos représentants de la Nation et des directives qui en découleront : c'est notre rôle de citoyen acteur.

Dans notre Département, on ne peut nier qu'il

(1) Dominique Garcia (CNRS) est un acteur bien connu de l'archéologie régionale, partenaire des fouilles de Lattes, associé aux études du site de Ruscino...

existe des passerelles de communication, certaines bien ancrées, d'autres plus ponctuelles, entre ces diverses structures, publiques, privées ou associatives. Prenons pour exemple les deux manifestations suivantes : en mai 2011, c'est le colloque *Un palais dans la ville*, préparé par le PAD-CG66 avec la participation de l'UPVD, du CRHiSM, de la DRAC, d'HADÈS... ; en avril 2013, le PAD-CG 66 organisait avec l'INRAP la journée *Voie Domitienne et chemins antiques en Roussillon* à laquelle ont participé des représentants de l'INRAP, d'ACTER ou de Chronoterre. L'AAPO elle-même entretient depuis des années des conventions de participation avec l'INRAP et le PAD-CG 66 (on reverra le détail dans la suite de cette éditorial). Ces passerelles créent un esprit propice aux échanges et à la mutualisation des résultats (colloques, publications).

Sur le terrain, la création du PAD-CG 66 a permis de couvrir beaucoup plus d'opérations de diagnostics, voire aussi de sauvetages urgents (Palais des Rois de Majorque ; Orles). Mais ensemble toutes ces structures ont-elles réellement le potentiel pour intervenir partout où la nécessité scientifique se fait jour ? L'AAPO aurait souhaité que l'agglomération Perpignan-Méditerranée se dote aussi, parmi ses attributions, de domaines culturels plus vastes que le seul Conservatoire de Musique et prenne en compte le « facteur » ou le « risque » archéologique en créant une structure qui accompagnerait le développement urbain du « Grand Perpignan ».

A la veille des élections municipales de 2014, nous espérons croire que les équipes municipales de l'Agglomération Perpignan-Méditerranée comme ceux des autres communautés de communes seront sensibles à notre préoccupation, non pas de figer des sites archéologiques, mais de permettre de les étudier scientifiquement dans le respect de la Loi pour tous et dans l'intérêt commun.

L'iceberg ou rapport d'activités

Comme tout iceberg, il y a le sommet visible, celui qui représente pour nous les conférences et sorties de l'AAPO auxquelles participent généralement un bon tiers de nos membres (soit régulièrement une soixantaine de personnes) et la partie immergée, celle sans qui ne pourrait exister ce sommet visible (partie constituée du travail du CA et du bureau, des réunions publiques auxquelles l'Association participe, des rencontres avec les représentants des diverses administrations, du travail proprement archéologique de certains de nos membres participant aux prospections, diagnostics, sondages opérés par le PAD-CG 66 ou l'INRAP...). Jusqu'à peu, il y avait aussi l'ouverture au public de notre bibliothèque,

animée par notre employé Guillaume... Mais revoilà cela en détails.

• Conférences et sorties

En 2013, cinq conférenciers ont été invités pour nous entretenir de sujets régionaux ou extérieurs dans les domaines du Paléolithique (1), de l'Antiquité (3) et du Moyen Age (1) :

19 janvier : Jorge MARTINEZ, *La Cova Gran de Santa Linya et le passage du Paléolithique moyen au Paléolithique supérieur en Méditerranée occidentale*

16 février : Alexandrine GARNOTEL, *Maguelone, bilan des dernières recherches archéologiques*

16 mars : André PELLETIER, *Vienne : de la métropole gauloise à la capitale du Bas Empire*

13 avril : Leonard VELCESCU, *La conquête romaine de la Dacie*

18 mai : Corinne SANCHEZ, *Les ports de Narbonne*

Les sorties ont été aussi nombreuses :

Janvier : sortie à Barcelone (expo sur la Mésopotamie)

25 mai : sortie à Sallèles d'Aude, Narbonne (musée, Clos de la Lombarde) et Leucate (château)

15 juin : sortie à Murviel les Montpellier (guidage : Patrick THOLLARD) et Maguelone (guidage : Alexandrine GARNOTEL)

12 octobre : 1^{ère} réunion des CR de fouilles de 2013 (INRAP, GPVA, ARESMAR...)

19 octobre : Sortie en Vallespir : Amélie-les-Bains (avec Etienne ROUDIER) et Prats de Mollo (avec Jordi COLOMER, Oriol LLUIS GUAL)

16 novembre : 2^e réunion des CR de fouilles de 2013 (PAD-CG 66)

23 novembre : sortie à Nîmes (expo *Au fil de l'Épée*) et Lattes (expo *Une Odyssée gauloise*).

Il faut aussi noter que les sorties à Barcelone et à Nîmes-Lattes ont été préparées en collaboration avec l'Association Numismatique du Roussillon (ANR).

• Participation de membres aux opérations du PAD-CG 66 ou de l'INRAP

En 2013, l'AAPO est intervenue ponctuellement toute l'année auprès du PAD-CG 66 pour aider sur les chantiers de diagnostics ou de sauvetage (Collioure, Elne, Palais des Rois de Majorque, Pézilla de la Rivière, La Bastide d'Olette, Orles) ou pour les campagnes de prospections-inventaire des sites archéologiques de la plaine du Roussillon en octobre, soit plus d'une vingtaine de nos membres ayant suivi plus ou moins régulièrement ces opérations. Des membres de l'AAPO ont assisté également l'INRAP dans les

chantiers de Villeneuve-de-la Raho (janvier), les Cluses (mai), Odeillo (juillet).

Certains membres ont également participé à des opérations de post-fouilles dans les locaux de l'AAPO. Tous les jeudis, quatre personnes ont fourni 7h de travail hebdomadaire : travail sur les collections départementales et celles de INRAP (collections anciennes ou récentes : quatre séries en cours dont une importante provenant de la rue de l'Académie à Perpignan). Il s'agit du premier traitement du mobilier archéologique (lavage, premier tri) mais aussi de recollage de céramiques (opération de patience nécessitant des heures de recherche avant collage).

• *Les conventions avec le Conseil Général des Pyrénées-Orientales*

L'opération principale de l'année aura été la **convention signée** au printemps **avec le Conseil Général concernant la cession de la bibliothèque** de l'AAPO (2584 ouvrages, 6000 n° de revues, 1052 tirés-à-part...) **et l'intégration** de Guillaume EPPE comme agent non titulaire du CG, rattaché au PAD, pour assurer les fonctions de bibliothécaire (suite au rapport n° 38 présenté et voté à l'unanimité des conseillers généraux présents (31 membres) le 13 mai 2013 (délibération n° SP 20130514R_36). Officiellement donc, Guillaume nous a quittés le 31 août pour intégrer le CG le 1^{er} septembre 2013.

Il faut rendre ici un hommage souligné à l'équipe dirigeante précédente de l'AAPO, présidée par Michel MARTZLUFF, qui a bataillé durant des années pour voir se concrétiser cette année la pleine réalisation de ce projet.

Une deuxième convention entre l'AAPO et le CG 66 est en attente de vote par l'Assemblée Départementale, concernant la mise à disposition d'un espace de bureau au sein des locaux du PAD-CG 66 (Archives départementales, Moulin à Vent) suite au déménagement des locaux de l'avenue Marcelin Albert.

• *Réunions et représentations*

5 juin : inauguration du dépôt archéologique communal de Céret. Nous aurions préféré que les collections de Pierre Ponsich soient versées au Dépôt archéologique départemental de Perpignan ; l'essentiel est qu'elles sont tombées dans le domaine public : elles peuvent être étudiées et seront conservées dans de bonnes conditions avec l'agrément du SRA.

12 juin : rencontre avec le Service financier de l'action culturelle du CG 66 à la Maison du

Patrimoine. Comme toute association bénéficiant de subventions départementales, nous avons dû faire un point financier avec ce service.

5 octobre : stand au Palais des Rois de Majorque pour la réception des « Nouveaux » Catalans. L'association y a été représentée par trois membres du CA ; nous avons recruté une nouvelle adhérente et pu échanger avec différents « stands ».

mai et septembre : réunions d'informations sur les associations au CG 66. Notre association a été présente lors de ces réunions.

• *Autres interventions*

- Courrier au maire de Villelongue de la Salanque pour mise en dépôt dans le jardin de la mairie d'un bloc taillé venant de Sant Estève del Pi (mai 2013, suite à l'intervention de Serge Donès). Le bloc a rejoint la partie supérieure de la borne de délimitation du XVI^e s. (Château-Roussillon / Villelongue) déjà déposée dans le jardin de la mairie.

- Courrier à la DDTM avec copie au SRA et au DRASSM pour l'annulation de destruction des bunkers de la plage de Torreilles, avant étude préalable (14 octobre, suite intervention de Guillem Castellvi). La destruction a été reportée suite aux différentes interventions du DRASSM et de l'AAPO. Les bunkers devraient faire l'objet d'un relevé (à suivre).

- Participation « symbolique » au colloque de Bucarest (28-30 octobre) et préparation d'un voyage en Roumanie (voir compte-rendu ci-après).

Que retenir donc de l'année 2013 ? Un tournant : celui du passage de notre bibliothécaire au Conseil Général avec la cession de notre bibliothèque. L'AAPO a vu conforter l'un de ses vœux exposés à sa création en avril 1982 : la création d'un service archéologique départemental rattaché au Service départemental des Archives avec personnels (objectif réalisé à partir de 2006) et espaces de travail et d'étude (bibliothèque).

Il reste un point noir : celui du paysage muséographique de notre Département. À côté des musées de Tautavel, Bélesta, Françoise Claustre-Céret, il reste à rendre possible à la population catalane la présentation de nombreuses autres collections publiques uniquement réservées pour le moment à la visite d'initiés. Mais ça c'est encore un autre combat ! Et nous devons le mener ensemble, tous ensemble.

Nous avons appris le décès en septembre 2013 à Djakarta (Indonésie), à 77 ans, de Dali COLLS, archéologue sous-marin qui a travaillé à Port-Vendres de 1972 à 1990, puis en Indonésie. Un article rappellera son activité dans le prochain Archéo 66.

PRATS-DE-MOLLO-LA PRESTE

Des archéologues découvrent les atouts pratéens

Les adhérents de l'AAPO (Association archéologique des P.-O.) basée à Perpignan et à laquelle adhère l'association locale de sauvegarde du patrimoine *Velles Pedres i Arrels*, dans le cadre de son programme de sorties patrimoniales, sont venus visiter la cité historique de Prats-de-Mollo.

L'AAPO est composée à la fois de fervents connaisseurs des vestiges du passé et de spécialistes reconnus, autant à l'aise dans la recherche pure que sur le terrain. Elle participe au développement de la science archéologique départementale, à la constitution et l'étude de collections précieuses, la formation d'amateurs passionnés,

la découverte de sites exceptionnels, et collabore avec l'Université et les services publics compétents. Le tout couronné par la création du dynamique et officiel *Pôle archéologique départemental*. A la satisfaction générale des visiteurs, la présentation des lieux les plus représentatifs militaires, civils et religieux a été assurée pendant plus de trois heures par Jordi Colomer, auteur d'ouvrages sur la cité et adhérent de *Velles Pedres i Arrels*. Les hôtes ont été conduits dans les différents secteurs historiques. Cette anicale visite a été l'occasion de fructueux échanges sur la diversité du patrimoine de Prats-de-Mollo et sa mise en valeur.

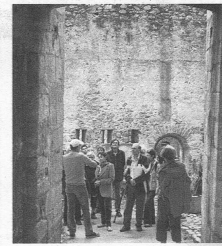


Une visite instructive.

Al servei de l'arqueologia

L'any 1982 fou creada l'Associació Arqueològica dels Pirineus Orientals (AAPO). Formada des de l'inici d'arqueòlegs, d'universitaris o d'apassionats, l'associació mai no ha parat, al llarg dels seus 31 anys de vida, de fer descobrir al més gran nombre, l'estudi i el valor del patrimoni arqueològic del departament. Però l'AAPO mai no s'ha quedat tancada sobre ella mateixa i sempre ha volgut fer descobrir als seus membres altres problemàtiques lligades a

l'arqueologia, al nivell nacional i internacional. Per arribar-hi, l'associació proposa cada any prospeccions pedestres, sortides dins el departament o a fora, viatges, conferències i posa a la disposició dels curiosos el seu fons documental de més de 3600 llibres i de 210 títols de revistes regionals, nacionals o internacionals. Aquesta rica biblioteca acaba de ser ofertada al Consell General dels Pirineus Orientals que obrirà aviat un espai dedicat dins l'edifici dels arxius departamentals.



Sorties et conférences sont fréquemment au programme de l'AAPO.

Així doncs, després de la diada de descoberta del Vallespir arqueològic, organitzada per l'AAPO conjuntament amb altres associacions d'aquesta marca, s'ha organitzat el 6 de novembre un balanç de les excursions fetes a Catalunya Nord el 2013 i arqueòlegs del Departament (PAD CG 66)

Au service de l'archéologie

C'est en 1982 qu'est créée l'Association archéologique des Pyrénées-Orientales (AAPO). Composée d'archéologues, d'universitaires ou de passionnés, l'association a toujours su faire découvrir au plus grand nombre l'étude et la mise en valeur du patrimoine archéologique du département. Mais l'AAPO a aussi voulu s'ouvrir pour faire découvrir à ses adhérents d'autres problématiques

liées à l'archéologie, au niveau national ou international. Pour ce faire, l'association propose des prospeccions pedestres, des sorties dans le département ou hors département, des voyages et des conférences. La riche bibliothèque de l'association vient justement de faire l'objet d'un don au Conseil général des Pyrénées-Orientales qui ouvrira prochainement un espace dédié dans un bâtiment appartenant aux Archives départe-

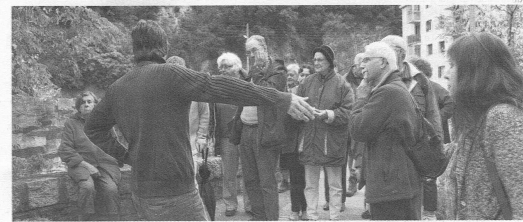
mentales. On y découvrirait plus de 3 600 livres et 210 titres de revues régionales, nationales ou internationales. Après la journée de découverte du Vallespir archéologique organisée par l'AAPO conjointement avec d'autres associations de cette vallée, le compte-rendu des fouilles de 2013 par les archéologues du Pôle archéologique départemental (PAD CG 66) a été organisé le 6 novembre.

Homenatge a Jordi Pere Cerdà

Per la seva novena edició, festival Trobades organitzat pel MúSIC, Museu dels instruments de Ceret, i el Consell General de Saillagosa, després del 2011. Aquest espectacle, presentat per Enriqueta Torrens i François Soulié, acompanyat al contrabaix per Dmitri Torrev, deixarà carta blanca als comedians, per descobrir redescobrir la seva obra.

Hommage à Jordi Pere Cerdà

Pour sa neuvième édition, festival Trobades organisé par le MúSIC, Musée des instruments de Céret, et le Conseil général, présentera un hommage à Jordi Pere Cerdà, poète catalan de Saillagosa, depuis 2011. Ce spectacle, présenté par Henriette Torrens et François Soulié, accompagné à la contrebasse par Dmitri Tokarev, laissera carte blanche aux comédiens, pour découvrir ou redécouvrir son œuvre. Samedi 14 décembre, Pal des Rois de Majorque, à partir de 18h, entrée gratuite.



Lors d'une récente journée de découverte du Vallespir.





4



5



Main droite droite de statue tenant une bourse
 Haut-Sirpie
 Provenance : Villevielle (Gard)
 Calcaire. Coll. Lombard-Dumas
 L'inscription latine gravée sur la bourse nous indique que cette main a appartenu à une statue de Mercure : *Quintus Servaeus ? Reburus Mercurius votum solvisti libens miental* « Quintus Servaeus ? Reburus, à Mercure, s'est acquitté de son vœu de bon gré et à toute tête ». La tête de Mercure en calcaire présentée dans cette vitrine est le seul autre élément conservé de cette statue.

6

Fig.1 : Compte-rendu de la sortie en Vallespir. *L'Indépendant*.

Fig.2 : L'AAPO dans *L'Accent du Sud* (décembre 2013).

Fig.3 : Sortie à Murviel-lès-Montpellier. Cl. G. Castellvi.

Fig.4 : Sortie à Lattes. Entrée du musée H. Prades. Cl. Leonard Velcescu.

Fig.5 : Sortie à Murviel-lès-Montpellier. Musée de site. Cl. Georges Castellvi.

Fig.6 : Sortie à Nîmes. Musée archéologique. Cl. Leonard Velcescu

ARCHEOLOGIE PREVENTIVE

DIAGNOSTICS

FOUILLES PROGRAMMEES

SONDAGES

PROSPECTIONS



Archéologie préventive, diagnostics, fouilles programmées, sondages, prospections

Commune : Argelès-sur-Mer

Nom du site : Fajouse d'en Tarrès / *Fajosa d'en Tarrès*

Définition et datation : sanctuaire de source gréco-romain

Type d'intervention : Fouille programmée

Responsable : Ingrid Dunyach (Université de Perpignan, CHRiSM EA 2984, Labex ARCHIMEDE).

Co-responsable : E. Roudier (GPVA).

La première campagne de fouille programmée conduite sur le site de la Fajouse en juillet 2013 se solde par d'importantes avancées pour la compréhension du site et de sa chronologie.

Quatre secteurs, soit environ 100m², répartis sur les pourtours Nord, Sud et Ouest de la source et de son bassin ont été dégagés manuellement. Ces recherches ont été complétées par six sondages de 1m² répartis dans les alentours immédiats du site. Ces derniers, qui n'avaient pas pu être réalisés en 2012 faute de temps, ont permis d'évaluer et de situer une poursuite du site sur près de 400m².

La période romaine.

Les cultes de sources pratiqués à l'époque romaine sont généralement identifiés par la présence de monnaies, souvent arrachées de leur contexte par des excavations clandestines. Contrairement à la campagne de fouille 2012, les aires de fouille 2013 ont été préservées par la forte couverture végétale et les recherches ont permis la découverte de monnaies en contexte archéologique. Ces éléments monétaires très érodés, ont permis de proposer un schéma précis de la répartition spatiale de ces offrandes au sein du lieu de culte qui tendent à démontrer leur présence autour du bassin (comme sur le site de Aissillo en Ombrie par exemple) mais pas dans le bassin, qui reste visiblement propriété de la divinité. On précisera que de nombreuses détections métalliques ont été réalisées sur et aux alentours du site. Plus aucun mobilier métallique ne s'y trouve.

La zone explorée au Sud du bassin a mis au jour un niveau de fréquentation du IIe et le IIIe s. après J.-C. accumulé d'Est en Ouest le long du massif géologique. Ce niveau est contemporain

des petits fagots de bois (déjà mis au jour l'an passé) accumulés contre la paroi Sud du rocher de la source. Au dessus, dans une niche naturelle du rocher, une multitude de petits feux ont été réalisés successivement au même endroit entre le IIIe et le VIe s. après J.-C. sur près de 25 cm d'épaisseur. Leur interprétation par un possible rite reste en suspens.

Enfin, sur les contrebas de la source (secteur 2), ont pu être observées deux phases de recouvrement d'époque romaine sur l'aire de la terrasse (d'époque protohistorique). Ces couches situées à une faible profondeur, n'ont pas permis une conservation en place de ces vestiges, répartis entre le IIe s. avant J.-C. et le bas empire (IVe s. après J.-C.). On y notera la présence de fragments d'amphores variées, provenant de Gibraltar (époque républicaine) et des régions italiques (Étrurie, Apulie, Campanie) ainsi que quelques éléments de vases à col étroit et gorge interne, de plats du IVe siècle après J.-C. (CI-D). La documentation actuellement disponible pour la période romaine est, certes plus étoffée que l'an passé, mais seule la poursuite des fouilles sur les contrebas du site permettra de proposer un examen des espaces et des activités en lien avec le culte.

Sanctuaire des eaux : sanctuaire de source ; le culte pratiqué sur le site de la Fajouse, est installé sur le lieu même où jaillit l'eau. Il n'y a pas de système hydraulique particulier observé généralement dans les complexes d'époque romaine en Gaule ou en Italie.

La période du second Âge du Fer.

Le dégagement en aire ouverte, de 10 X 10 mètres sur les contrebas immédiats du bassin (secteur 2), ont permis de conforter les niveaux de fréquentations estimés en 2012. Une terrasse de 13 m² (5.50 mètres sur 2.5 mètres) à été aménagée entre la fin du IVe et au IIIe s. avant J.-C. (fig. 1). Orientée Nord-est / Sud-ouest, face à la pente du massif, la terrasse reprend la forme sinuose bilobée, observé pour l'empierrement du bassin (secteur 1). Le mode de construction reste modeste, les murs sont agencés en pierre liés à la terre, marqués par quatre ensembles de bornes qui délimitent l'espace. Cet aménagement à permis la conservation des niveaux stratigraphiques

qui comblent la terrasse et fort surprenant a été le terrassement de cet espace. La méthodologie de fouille utilisée a permis de mettre en évidence des niveaux de fréquentations successivement remblayés par un feuilletage de pierres et de céramiques. Les vases paraissent avoir été fragmentés et recouverts de moellons. Ces gestes, répétés sur plus de 20-25 cm d'épaisseurs, semblent directement liés à l'aliénation des objets utilisés pour le culte, recouverts de moellons pour demeurer dans l'espace du sanctuaire. Ils ont l'avantage d'avoir permis une conservation du mobilier *in situ*. Ainsi, nous avons pu identifier une zone de passage, orienté Nord-est / Sud-ouest, qui permet d'accéder à la terrasse. Ce chemin est souligné par le dépôt de coupes (à vernis noir de Roses et d'une coupe en céramique grise de la côte-catalane) qui semblent ponctuer le cheminement des pratiquants.

Deux petites fosses cultuelles ont été découvertes dans l'extrémité Sud-ouest du bassin. La fosse 104 présente un état de conservation remarquable. Les différentes phases de fragmentation des vases et leur dépôt méthodique permettent d'entrevoir la gestuelle et le cheminement rituel de ces offrandes qui, mêlées à des restes organiques de végétaux, offre une vision extraordinaire d'un rite pratiqué il y a plus de 2000 ans. Située sous l'empierrement du bassin, au contact des pierres, la fosse (*bothros*) semble correspon-

dre à la fondation de cet espace cultuel. Nous espérons que l'examen des végétaux et des sédiments du comblement de la fosse, permettront d'apprécier la préparation (ou la *cuisine*) de ces offrandes, qui semblent, à priori avoir été bouillies (études en cours, L. Fabre).

Enfin, l'ancienneté du site, pressentie l'an passé, notamment par la découverte de verres colorés sur noyau d'argile, a été confirmée dans l'aire Sud-ouest du site, au niveau de l'écoulement du bassin. Un lambeau de niveau de fréquentation et une fosse renfermant deux objets métalliques, à ce jour encore énigmatiques (études en cours M. Drieux et M.-P. Cousture), ont pu être datés grâce au pied d'une coupe sans tige attique à vernis noir (*stemless*) de la fin du Ve s. avant J.-C.

L'examen de ce complexe et de son environnement est loin d'être terminé. Le sanctuaire de source gréco-romain de la Fajouse est un lieu de culte exceptionnel, à ce jour inédit en Gaule ou en Ibérie. Marqueur important dans le paysage, il pose la limite territoriale entre les populations gréco-indigènes de l'Ampurdan et les populations locales Roussillonnaises à l'Âge du Fer. De fait, les recherches entreprises sur le massif des Albères et en Roussillon permettront de réévaluer les relations et les influences cultuelles, culturelles et commerciales du territoire roussillonnais à la protohistoire.



Commune : Collioure (Pyrénées-Orientales)

Nom du site : Le Glacis

Type d'intervention : sondages programmés

Équipe de terrain et post-fouille : Alain Ayats (professeur des écoles ; éclairage documentaire pour la période moderne), Jérôme Bénézet (PAD 66 ; responsable de l'opération et étude du mobilier), Ingrid Dunyach (doctorante, Université de Perpignan ; fouille et participation à l'étude du mobilier protohistorique), Pauline Illes (PAD 66 ; fouille), Denise Lafitte (AAPO ; fouille), Alexandra Laforgue (AAPO ; fouille), Sylvain Lambert (PAD 66 ; fouille et topographie), Bernard Lissot (AAPO ; fouille), Olivier Passarrius (PAD 66 ; fouille), Mickaël Valade (PAD 66 ; fouille).

Le site du « Glacis », à l'emplacement de la ville haute médiévale de Collioure et des occupations protohistorique et antique, constitue l'un des sites majeurs du Roussillon, non seulement du fait de son statut d'agglomération, mais aussi par son rôle économique. Il constitue en effet le principal, sinon l'unique, port de commerce du Roussillon durant une grande partie de son existence.

Réellement identifié par Jaume Llado en 1963, il a fait l'objet de deux fouilles entre cette date et 1964-1965. Par la suite, seuls quelques ramassages de surface y furent effectués, notamment à l'occasion des travaux d'aménagement du parking à la fin des années 1960 et dans les années 1970. Une surveillance de travaux en 2010 et un diagnostic en 2012 dans le château royal situé sur le même promontoire que la ville haute, réalisés par le Pôle Archéologique Départemental des Pyrénées-Orientales sous la direction d'O. Passarrius, ont permis d'initier un nouveau souffle à la recherche archéologique à Collioure. Il paraissait toutefois essentiel de replacer ce monument dans un contexte topographique local étendu à l'ensemble du promontoire mais aussi de mieux étayer son encrage dans un passé très ancien qui a certainement conditionné, pour partie au moins, son implantation.

L'approche du site a été réalisée moyennant la réalisation de huit sondages archéologiques d'une superficie de 2 à 15 m² selon leur emplacement et la qualité des vestiges rencontrés. L'implantation a été guidée par des observations de surface récentes mais aussi plus anciennes, en particulier le zonage archéologique réalisé par P. Ponsich en 1966, ainsi que les résultats des fouilles antérieures. Ces données ont été complé-

tées par l'analyse des quelques plans et gravures du XVIII^e siècle figurant la ville dans une configuration encore proche de celle du Moyen Âge.

Trois sondages seulement ont livré des vestiges en place ; en outre, ils n'ont pu être atteints au sein de deux autres du fait d'un enfouissement trop important. Toutefois, les données recueillies sur les différentes périodes rencontrées, du deuxième âge du Fer à l'époque Moderne, complètent utilement celles dont on pouvait bénéficier jusque là.

Des vestiges de l'âge du Fer ont été identifiés dans deux sondages situés à l'ouest du promontoire. Malheureusement, ils n'apparaissent que très peu structurés puisqu'il s'agit essentiellement de remblais plus ou moins anthropiques ainsi que de probables colluvions (fig. 1). Seules deux fosses, partiellement fouillées et pour l'une d'entre elles au moins fortement tronquée, permettent de suggérer que l'habitat était tout proche. Le mobilier associé à ces différents niveaux est datable en grande majorité du IV^e siècle avant notre ère. On retrouve aussi quelques éléments résiduels de la fin du VI^e-début du Ve siècle tandis que les éléments postérieurs (III^e-début II^e siècle) sont pour ainsi dire absents. De même, la fin de l'Antiquité et la période wisigothique n'ont été perçues qu'à travers de très rares fragments d'amphores africaines. Pourtant, des niveaux de cette période avaient été fouillés en 1963-1964 par M. Vivès et J. Llado en contrebas, dans un secteur moins sensibles aux aménagements d'époque moderne mais malheureusement bénéficiant d'un très fort recouvrement (plusieurs mètres ?) les rendant difficile d'accès à l'archéologie.

La période médiévale est moyennement représentée. Il s'agit tout d'abord d'un espace correspondant certainement à l'intérieur d'un bâtiment, vers le haut de la colline et observé sur 4m². Le rocher a été entaillé et aplani sur au moins 10 m² (probablement davantage) puis recouvert par un sol de terre battue. Une petite fosse (certainement un silo), a été observée dans un angle du sondage. Un effondrement de toiture associé à quelques blocs de schiste et du mortier de chaux vient sceller ce bâtiment dans le courant du XIV^e siècle.

Dans l'un des sondages où les vestiges protohistoriques ont été observés, on a enfin pu mettre en évidence l'existence de maçonneries très puissantes qu'il faut sans doute identifier comme les vestiges incomplets d'une tour aménagée sur la courtine médiévale de la ville haute. Ces maçon-

(1) C. Sola (Hydrogéologue), Etude hydrogéologique du site de la *Fajouse*, 2012

(2) Etude en cours. T. Saos, CERP, Tautavel.

(3) Etude en cours. C. Carcaillet (CNRS-UMR 5059, Centre d'Ecologie Fonctionnelle et Evolutive (CEFE), Université Montpellier 2).

(4) Identification de M.-D. Nenna (CNRS-UMR 5189, Histoires des Sources des Mondes Antiques (HiSoMa), Maison de l'Orient et de la Méditerranée (MOM), Lyon). Voir aussi M.-D. Nenna 2011.



Figure 1: Le niveau d'occupation du XVIIe s. au fond de la tour

neries sont sans doute médiévales mais les seuls niveaux d'occupation qui leur étaient associés correspondent à la période de son abandon et de sa destruction au milieu du XVIIIe siècle. On retrouve en particulier un foyer installé dans un angle de la pièce et qui fonctionne avec un niveau d'occupation constitué d'une épaisse couche de terre très cendreuse (fig. 2). Celui-ci contenait un mobilier varié et assez abondant. Il s'agit en particulier de plus de 150 clous en fer qui peuvent provenir d'une charpente mais aussi d'une petite série d'objets de la vie quotidienne : vaisselle céramique, grill en fer, pierre à aiguiser, bouterole, bracelet en cuivre avec décor incisé, monnaies de la fin du XVIe-première moitié du XVIIe siècle ainsi que 16 balles de mousquet ou de pistolet qui rappellent le caractère défensif et militaire du bâtiment. La destruction s'est faite en plusieurs temps mais probablement très rapprochés : un premier effondrement voit la chute de la charpente (d'un étage ou de la toiture ?) et des pre-

miers blocs de maçonnerie puis ont retrouvé les restes de la toiture de tuiles avant qu'un dernier niveau de maçonneries ne vienne combler entièrement la pièce.

Le mauvais état de conservation des vestiges résulte bien entendu pour partie de l'installation du parking au sud du promontoire. Mais il est certain que les principales destructions sont bien plus anciennes, en particulier lors de la mise en place du glacis durant la seconde moitié du XVIIIe siècle. En effet, la nécessité de dégager la vue du château a entraîné des décaissements très importants, jusqu'à retailler assez souvent le rocher selon le pendage recherché. Bien entendu, il reste sans aucun doute nombre de vestiges disséminés sur cet espace. Il s'agit en particulier de structures excavées sur des zones moyennement décaissées, les bas de pente lorsqu'ils n'ont pas été excessivement aménagés mais aussi les secteurs qui ont été remblayés pour donner au glacis un pendage régulier. De ces derniers, on peut notamment compter sur le secteur fouillé en 1963-1964 par M. Vivès et J. Llado au nord-ouest ayant livré une tour médiévale de plus de 4m d'élévation interne. Cela peut aussi être le cas sur certaines parties du parking recouvertes de goudron au sud et donc actuellement inaccessibles, si toutefois les tranchées creusées par l'armée allemande durant la Seconde Guerre mondiale ne les ont pas trop perturbées.

Commune : Elne

Site : Les portes de Collioure

Opération : Diagnostic archéologique

Equipe : Olivier Passarrius (Pôle Archéologique Départemental), Jérôme Bénézet (PAD), Marina Bonetto (AAPO), Alexandra Laforgue (AAPO), Sybille Many (AAPO) et avec la collaboration de Jean-Michel Carozza (univ. de Strasbourg, labo. Geode)

Ce diagnostic archéologique a été mené préalablement à la construction d'un immeuble d'habitation (« Les portes de Collioure ») le long de l'actuel boulevard Coste Baills qui pérennise le tracé de l'ancien fossé médiéval, comblé au XIXe siècle. Le projet se trouve au droit de la porte de Collioure, face à l'ancienne ville basse d'Elne occupée depuis le second Âge du Fer. Des sondages anciens menés notamment par Roger Grau lors de la réalisation des tranchées d'enfouissement des réseaux d'eaux usées, dans les années 1960, ont permis la découverte d'une vaste nécropole de l'Antiquité tardive qui était susceptible de s'étendre au-delà de l'enceinte médiévale.

Le diagnostic archéologique a montré que le projet « Les portes de Collioure » se trouve à

l'extérieur de l'emprise de la ville ancienne mais probablement à l'emplacement d'une demi-lune, un ouvrage fortifié isolé du corps de place installé devant la courtine, mentionné sur un plan du XVIIe siècle.

Le diagnostic n'a pas permis la mise au jour de cet élément fortifié, qui se trouve probablement sous le carrefour. Une partie du fossé, notamment son bord méridional, a été mise en évidence. A cet endroit, il forme une excroissance qui confirme l'existence de la demi-lune et le fait que son report sur le plan n'était pas seulement à l'état de projet.

L'un des apports de cette opération réside dans la mise au jour, à cet endroit, d'un ancien paléochenal du Tech dont le souvenir est pérennisé par l'ancien canal royal dit des moulins, aménagé dans l'ancienne dépression dans le courant du XIVe siècle. La réalisation, à cet endroit, de sondages profonds et les observations de J.-M. Carozza (Université de Strasbourg, laboratoire Geode) livrent des informations intéressantes sur la topographie de ce secteur de la ville aux époques antiques et médiévales. La présence de mobilier dans les niveaux sableux du paléochenal montre que l'un des bras actifs du Tech s'écoule ici, durant le Haut Empire romain et probablement au début de l'Antiquité tardive. Au haut Moyen-Âge et durant le Moyen Âge central, l'absence de dépôts suggère un déplacement du chenal vers le sud et une activité hydro-sédimentaire réduite, ce qui est conforme avec les mentions dans les textes et les observations effectuées autour de Sainte-Eugénie de Tresmals, au sud. Il semble donc que le Tech antique, au moins depuis le IIe s. apr. J.-C., doive être positionné au sud d'Elne, au pied de la butte sur laquelle s'installe l'*oppidum*. Il migre progressivement vers le sud entre le IVe et le XIVe s. et édifie un lobe alluvial allongé.

Olivier Passarrius (Pôle Archéologique Départemental – CG66).

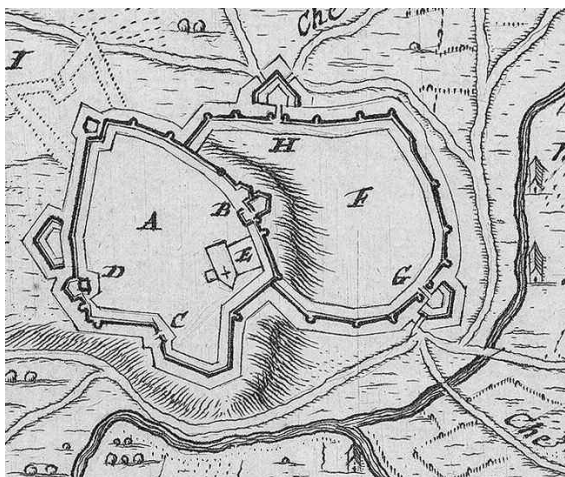


Figure 1: Détail d'un plan du XVIIe siècle sur lequel est représentée, au sud, la demi-lune.

Commune : Elne

Site : *Marché de gros- Gendarmerie*

Type d'opération : Diagnostiques archéologiques

Responsable d'opération : Assumpció Toledo i Mur (INRAP)

Surface prescrite : 6745 m²

Résultat négatif

Commune : Font-Romeu

Nom du site : Les Castellàs (Odeillo)

Définition et datation : Site protohistorique

Type d'intervention : Opération de prospection pédestre et diagnostic archéologique

Responsable : Jérôme Kotarba (INRAP)

Collaborateurs : Delphine Bousquet (étudiante en thèse à l'EHESS), Christine Rendu (CNRS)

Cette opération a été réalisée par Jérôme Kotarba (Inrap et responsable d'opération), Delphine Bousquet (étudiante en thèse à l'EHESS) et Christine Rendu (CNRS) dans le cadre d'une direction partagée visant à intégrer au mieux ce diagnostic dans les problématiques d'occupation du sol dans le terroir particulier de la haute montagne. Elle a profité des apports scientifiques de Pierre Campmajo, Michel Martzluft et Denis Crabol et de la collaboration à des titres divers de Patrice Alessandri (Inrap, céramologue), Marie-Claude Bal (université de Limoges, anthracologue), Catherine Bioul (Inrap, topographe), Carine Calastrenc et Nicolas Poirier (CNRS, relevé GPS), Cécile Respaut (AAPO, photographe), David Garcia, Denise Lafitte et Noémie Luault (bénévoles de l'AAPO) et Tanguy Wibaut (Inrap, archéologue et conducteur de minipelle).

Ce diagnostic, réalisé sur un projet de lotissement, concerne un terrain de 4 ha environ situé en haute montagne (1550 m d'altitude). Il se situe sur le versant de la *solana*, entre les villages d'Odeillo et de Via, sur la commune de Font-Romeu. Sur l'emprise du terrain à aménager, un site protohistorique était répertorié, lié à des découvertes de Jean Abélanet au milieu des années 1960. Nous avons pu disposer de la documentation originelle de ce dernier, qui permet de constater que le site des *Castellàs* correspond à un endroit précis et pas à une large zone de découverte comme cela a parfois été écrit.

Le projet d'opération validé par le SRA prévoyait une intervention en deux temps : une prospection pédestre et étude documentaire, suivie d'un diagnostic avec un engin mécanique. Pour

tenter d'appréhender au mieux le potentiel de ce terrain, une collaboration a été mise en place avec les chercheurs investis en Cerdagne : Delphine Bousquet, Pierre Campmajo et Denis Crabol qui travaillent sur l'âge du Fer cerdan dans le cadre d'un PCR ; Christine Rendu, Carine Calastrenc et Marie-Claude Bal investies sur une approche spatiale diachronique de ce territoire ; et Michel Martzluff fin connaisseur de la *solana* et spécialiste du travail de la pierre.

La prospection menée par ce dernier sur les aménagements en pierre et les traces d'exploitation visibles sur les nombreux rochers affleurant, suivie d'une prospection pédestre de la prairie coordonnée par D. Bousquet pour fouiller les taupinières afin de recueillir les tessons et autres débris qu'elles contiennent, ont vite apporté l'image d'un terrain fortement aménagé par l'homme. En parallèle, un relevé au GPS différentiel a été réalisé sous la houlette de D. Bousquet, C. Calastrenc et D. Crabol, apportant un plan précis des affleurements rocheux ainsi que des modelés anthropiques et de répartition des artefacts. La présence du site protohistorique était confirmée sur l'emprise soumise au diagnostic, ainsi que des travaux d'exploitation de la roche datant du Moyen Age, puis une étape simple ou progressive de structuration du parcellaire avec la réalisation de murets pour réaliser des surfaces de terre cultivable. L'analyse par P. Alessandri des céramiques médiévales et modernes collectées, a montré, tout comme pour le diagnostic, une prépondérance des productions datables du XVI^e siècle, et un bruit de fond beaucoup plus diffus de celles comprises entre le XIV^e et XVIII^e siècles, puis une présence un peu plus forte de la fin XVIII^e et du XIX^e siècle.

Le diagnostic mécanique s'est fait sur 2 semaines et a nécessité l'emploi d'une grosse pelle et d'une mini-pelle plus apte à passer entre les appointements de rochers. Les vestiges découverts sont nombreux et diversifiés.

La présence du site protohistorique est confirmée par la découverte à la fois de fosses, de quelques aménagements bâtis et de l'existence sur une vaste zone d'un niveau brunifié contenant du mobilier. La surface de dispersion des indices, sur trois zones différentes : un plateau sommital, un versant sud, une zone périphérique, montre très clairement que ce site des *Castellàs* d'Odeillo correspond à un vaste habitat, sans doute groupé. A ces zones reconnues en diagnostic, il pourrait s'ajouter deux autres vastes plateaux limitrophes non touchés par le projet de construction. L'analyse du mobilier du diagnostic effectuée par P. Campmajo au niveau des formes

et des décors, laisse entrevoir une occupation assez homogène et centrée sur l'extrême fin de l'âge du Bronze et le I^{er} âge du Fer. Une mesure radiocarbone effectuée sur des grains de céréales de la base de la fosse contenant un vase en place a donné un résultat compris à 95% de probabilité entre 1130 et 919 cal. BC (Poz-58096). Par rapport aux travaux de recensement des habitats de cette période, nombreux sur la *solana* et souvent de faible surface, le site des *Castellàs* d'Odeillo est singulier et diversifie l'éventail des modes d'occupation. Il a en outre livré plusieurs fosses dont la lecture dans l'arène granitique montre bien qu'il s'agit d'aménagements volontaires, d'autant plus que l'une d'entre elles a livré le fond d'un vase à réserve encore en place. Dans la partie haute de ce site regardant vers le sud et l'ouest, partie entourée d'affleurements rocheux discontinus, des murs enfouis, permettant de « fermer » ce plateau, ont été reconnus à deux endroits.

A quelques endroits du terrain testé, des céramiques diffuses du II^e âge du Fer et de l'époque romaine ont été trouvées, attestant d'une certaine continuité d'exploitation de cette zone. Le haut Moyen Age et le Moyen Age classique sont plus difficiles à mettre en évidence de manière certaine, mais ne peuvent être exclus. Ensuite à partir du XIV^e et jusqu'au XX^e siècle, des débris de céramiques glaçurées plus ou moins nombreux ont été retrouvés. Ils sont à associer à quelques traces de labours et à la découverte de fers à vache.

De plus, les tranchées ouvertes permettent d'observer de nombreux drains comblés de pierres. Ils forment un réseau dense et irrégulier, visant en particulier à aller chercher l'eau au pied des versants rocheux. Leur mise en place a demandé un travail important, pour creuser les tranchées quadrangulaires dans l'arène et parfois dans une roche moins dégradée, puis pour les remplir de pierres dont certaines proviennent d'une étape de débitage volontaire (observations de M. Martzluff). Il est tentant de rapprocher le « pic » des débris céramiques recueillis datant du XVI^e siècle, avec le moment de fort aménagement de ces parcelles. Mais cela reste hypothétique, car les rares débris trouvés dans le comblement des drains montrent une possible contemporanéité mais laissent ouverte la possibilité d'une réalisation plus récente. Ces nombreux drains attestent une nouvelle fois en Cerdagne le recours à cette solution technique pour des pratiques culturelles et d'exploitation des terres qui restent à étudier. Dans ce contexte de haute montagne, il est possible qu'un « essuyage » rapide des terres labourées après la fonte

des neiges soit recherché pour gagner quelques semaines permettant à certaines cultures annuelles d'arriver à maturité. Gain de temps d'autant plus nécessaire que les XVIe et XVIIe siècles appartiennent encore à une période de péjoration climatique.

Avec ce diagnostic, les hauts cantons montagnards apparaissent à nouveau comme un conservatoire particulier de l'activité humaine dans la longue durée. Elle y est à la fois bien préservée en surface et en sous-sol, mais d'une approche assez délicate parce que plusieurs milliers d'années se retrouvent souvent cumulés dans 20 centimètres de terre sombre protégés par la prairie et

son niveau racinaire épais. Dans un tel cadre, il est utile que toutes les compétences scientifiques soient mobilisées pour tenter de tirer le meilleur parti possible de toutes ces traces multiples et souvent ténues.

Références bibliographiques du RFO : D. Bousquet, J. Kotarba, C. Rendu, avec la participation de P. Campmajo, D. Crabol et M. Martzluff, et avec la collaboration de P. Alessandri, M.-C. Bal, C. Calastrenc, N. Luault, N. Poirier, C. Respaut et T. Wibaut, *Font-Romeu, Pyrénées-Orientales, diagnostic sur le site protohistorique des Castellàs d'Odeillo*, R.F.O. de diagnostic, Nîmes, Inrap Méditerranée, 2013, 259 p.

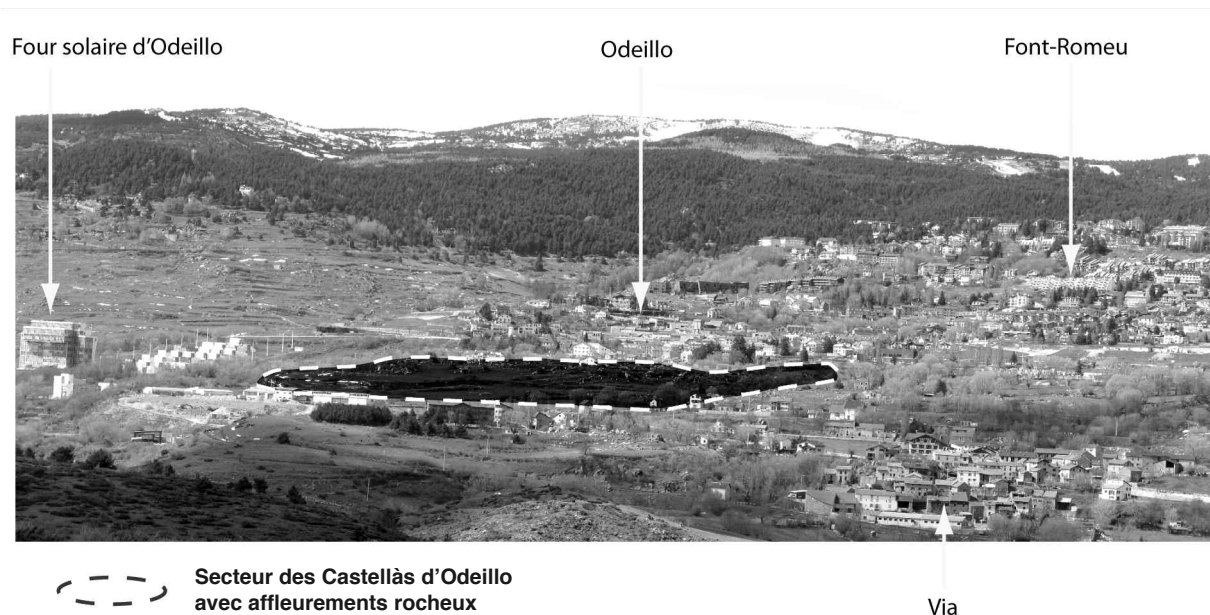


Figure 1 : Vue éloignée du site des *Castellàs* d'Odeillo sur la commune de Font-Romeu-Odeillo-Via, appartenant au versant méridional de la Cerdagne. Cliché D. Bousquet



Figure 2 : Le vase trouvé en place dans une fosse (FS14) en cours de démontage. Cliché C. Rendu.



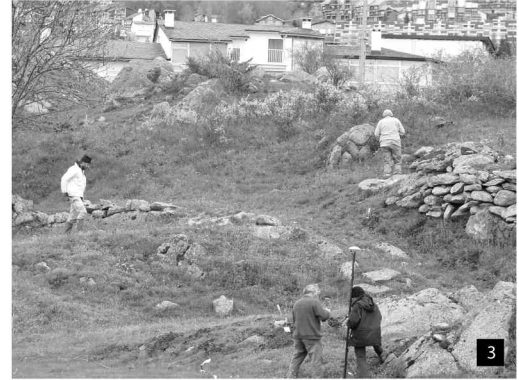
Figure 3 : *Castellàs* d'Odeillo, aperçu du vase une fois remonté. Cliché P. Campmajo.



Matériel utilisé pour la prospection



Taupinières examinées et pointées pour le comptage



Prospection au niveau d'une butte rocheuse (partie ouest du secteur des Castellàs) et relevé au DGPS du mobilier laissé sur les taupinières ou autres petites surfaces de sol à nu



Exemple d'un tesson modelé décoré sur une taupinière



Relevé au DGPS des structures de mur et des rochers affleurants (limite entre le plateau supérieur et le plateau intermédiaire)



Prospection sur le replat situé en contrebas d'une butte rocheuse au sud-ouest de l'emprise du diagnostic. Repère de la division du terrain prospecté par des jalons



Examen des taupinières et repérage visuel des « positives » par des étiquettes horticoles en plastique jaune



Prospection au DGPS sur le replat de la partie sud-ouest de l'emprise du diagnostic. Repère de la division du terrain prospecté par des jalons



Prospection sur le plateau intermédiaire (Jalon délimitant des bandes de prospection de 6 m. de large)



Relevé au DGPS des taupinières « positives » et numérotation concomitante sur les sachets renfermant les artefacts ramassés

Figure 4 : Illustrations de la phase de prospection pédestre menée en 2013 sur le secteur des Castellàs d'Odeillo avec ramassage du mobilier en surface et pointage au DGPS des anomalies du terrain. Clichés D. Bousquet



Figure 6 : Les murs fermant le plateau intermédiaire (MR82 au premier plan et MR123 au second plan), vus depuis le nord. Cliché D. Bousquet.



Figure 5 : L'abri sous roche (ABR15) au début de la fouille. Cliché C. Rendu.

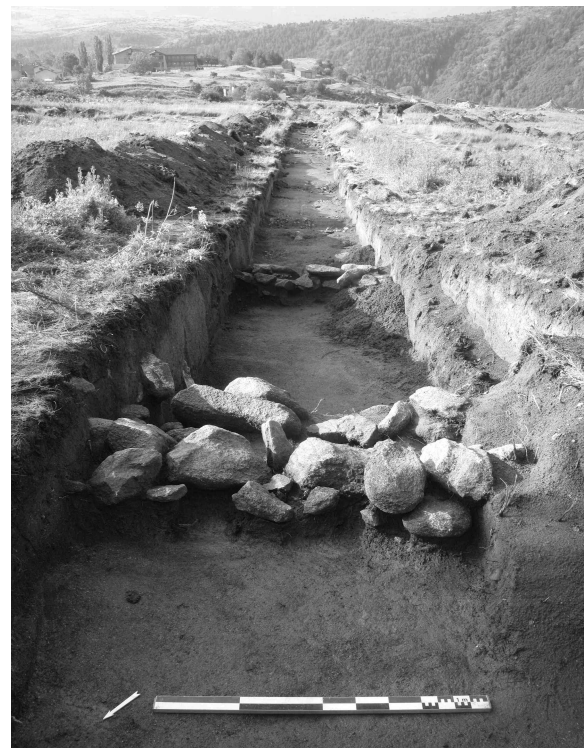


Figure 7 : Vue générale d'un drain (DR72) observé en coupe et suivi en plan. Cliché C. Calastrenc et C. Rendu.

Commune : Les Cluses

Nom du site : Projet de lotissement communal

Type d'intervention : Opération de diagnostic archéologique

Responsable : Angélique Polloni (INRAP), Jérôme Kotarba (INRAP)

Responsable de secteur : E. Roudier (GPVA).

Cette opération de diagnostic s'est faite en mai 2013. Durant 3 jours, elle a occupé deux agents de l'Inrap (Angélique Polloni et Jérôme Kotarba) et deux bénévoles de l'AAPO (Denise Lafitte et Christian Gavage). Elle s'est faite, dans l'esprit des opérations Enllaç de 2012, avec le soutien scientifique de Georges Castellvi.

Le terrain soumis au diagnostic se situe en rive gauche de la *Rom*, à la sortie de son défilé rocheux. Il est implanté en bordure immédiate du pont médiéval qui relie la Cluse Basse à la Cluse *del Mitg*, et du tracé de la voie domitienne. Cette dernière est en effet reconnue à moins de 100 m vers le sud, par des engravures dans le rocher (travaux de G. Castellvi et son équipe en 1990, site *Moli I et II*).

Le diagnostic permet de constater qu'à la sortie du défilé, la rivière, dans une configuration ancienne que nous ne savons pas dater, a consti-



Figure 1 : Le terrain investi lors du diagnostic de 2013. Cliché A. Polloni.



Figure 2 : Mur de terrasse de l'ancien chemin de Maureillas, bâti avec de gros galets issus de l'ancien bourrelet alluvial. Cliché J. Kotarba.



Figure 3 : Essai de placement des différentes hypothèses de passage des voies antiques à hauteur du pont des Cluses. Cliché issu du site Géoportail ; données issues des travaux de G. Castellvi et de son équipe ; DAO : J. Kotarba.

tué une sorte de bourrelet de gros galets, qui suit plus ou moins son cours actuel. Cette formation a sans doute été aplanie à l'époque moderne par une mise en culture et la création d'un mur de terrasse bordant l'ancien chemin de Maureillas. C'est sur ce bourrelet caillouteux que nous avons trouvé du mobilier antique dans deux structures très arasées. La lecture de leur contour n'est possible que par la présence de ce mobilier. Il s'agit pour une partie de tuiles et d'amphores, et majoritairement de céramiques fines utilisées pour le service des boissons (cruches et gobelets) et de céramiques communes servant à la cuisson des aliments. On signalera aussi la présence de morceaux d'une assiette en sigillée marbrée, d'une coupe en verre et d'une grosse perle dans la même matière. Ces vestiges, fort dégradés, pourraient appartenir à la périphérie d'un habitat proche non repéré, mais aussi participer à un environnement culturel ou sépulcral de bord de voie que nous ne pouvons préciser. Les restes d'ossement animal ou humain sont totalement absents du dépôt, dissous du fait de l'acidité du terrain. On y note aussi l'absence de charbons de bois et de cendres.

En arrière du bourrelet, avec une dénivellation de l'ordre du mètre, c'est une sédimentation plus fine qui se met en place. On y observe le développement d'au moins deux sols brunifiés anciens, progressivement engraisés par des apports colluviaux et sans doute alluviaux lors des crues les plus fortes. Le sol ancien le plus profond a livré de rares débris de céramique modelée. Le second plus épais contient de rares débris du II^e âge du Fer et de l'époque romaine. Près du versant, l'ensemble de la sédimentation se pince contre le rocher. On y observe des débris rubéfiés et charbonneux, non datés, qui pourraient provenir d'une activité charbonnière. Le rocher qui empiète de 10 m environ sur l'emprise soumise au diagnostic, a été aplani. Cette surface créée par l'homme offre une assise stable qui a pu servir au passage d'un chemin ancien. Le rocher est trop dégradé pour conserver les traces de cet éventuel passage. Toutefois, cette observation offre une nouvelle alternative pour le passage de voie antique à la sortie du défilé de la *Rom*, avec une bifurcation vers l'ouest, pour suivre le rocher en bas de versant. Cette hypothèse complète celle du bord de rivière couramment retenue, dont on sait maintenant qu'elle devait se pratiquer sur une sorte de bourrelet alluvial, lui aussi aménageable assez facilement. La mise à plat de ce dernier pour rendre ces terres exploitables, a sans doute emporté ces aménagements éventuels sur le dessus du bourrelet.

Références bibliographiques du RFO : J. Korta, *Les Cluses (P.-O.), Diagnostic aux abords*

de la voie Domitienne, R.F.O. de diagnostic, Nîmes, Inrap Méditerranée, 2013, 47 p.

Commune : Leucate (Aude)

Nom du site : Fort de Cerbelonne / Champs Longs-Nord

Définition du site et datation : site de hauteur, époque indéterminée.

Type d'intervention : relevé

Equipe de terrain : Alain BERGER (VaPaL), Guillaume EPPE (VaPaL), Pierre ETCHETO (ACT, VaPaL), Luc LAPIERRE (Président d'ACT), Claude PHILIPPE (ACT, VaPaL)

Sources :

Le fort de Cerbelonne est mentionné dans tous les récits de la bataille de Leucate de 1637. Il n'apparaît pas dans le compoix de 1695. M. Pierre Etcheto, de l'association Archéo-Cartographie-Toulouse (ACT) et membre de l'Association de Valorisation du Patrimoine Leucatois (VaPaL) a retrouvé son emplacement et a pu localiser le site sur une vue aérienne actuelle, entre la D 327 au sud, la D 627 au nord et la D 427 à l'ouest, sur une butte culminant à 25 m de hauteur et faisant partie du plateau de Leucate, au lieu-dit les *Champs Longs-Nord* (**fig.1**).

En 1639, une description du camp espagnol est faite avec la description du fort de *Cerbelonne* et un état du matériel laissé par les espagnols (1). On sait que les murailles faisaient 6 pieds d'épaisseur et 1200 toises de longs. Dans son livre, en 1934, Charles Vassal-Reig (2) décrit le retranchement et le camp et précise que le retranchement espagnol était long de 2400 m du cap Leucate à La Franqui et les murs crénelés étaient de 1,42 m d'épaisseur et de 2,84 m de hauteur. Vassal-Reig précise que les 5 promontoires au nord du plateau de Leucate ont été transformés en bastions.

Un document récent, réalisé entre 1965 et 1970 (3), apporte un éclairage intéressant : une note de la mairie précise en effet que les forts de *Cerbelonne* et de *la Guardia* (ce dernier en parti démoli) existent encore et n'ont pas été construits en quelques jours (**fig.2**). Rappelons que le siège de Leucate, en 1637, a duré 28 jours.

Résultats :

Sur le terrain, à la limite entre les parcelles 484 et 242 et à l'extrémité de limite Est des parcelles 241 et 242, quelques murs arasés laissent deviner une structure quadrangulaire d'une vingtaine de mètres de coté (**fig. 3 et 4**). Des fragments de tuiles et une demi-dizaine de fragments de céramiques peu identifiables ont été observés et non collectés. Au vu des connaissances, on



Figure 1 : détail de la gravure de 1637 (Bibliothèque Nationale du Portugal, communiqué par P. Etcheto).



Figure 2 : implantation du site sur cliché IGN de 142



Figure 3 : mur ouest (cliché : G. Eppe, juin 2013)



Figure 4 : mur est (cliché : G. Eppe, juin 2013)

peut théoriquement considérer que ces murs faisaient partie d'un bâtiment. Une analyse du cadastre napoléonien et de sa matrice pourront préciser le type de bâtiment ainsi que sa superficie.

Ce dernier se distingue sur les clichés de 1942 et reste encore à peine visible sur les clichés de 1965 au milieu d'un réseau de tranchées.

Le site a été bouleversé entre 1942 et 1944 par deux bunkers et un réseau de tranchée. Il serait judicieux de retrouver dans les archives municipales le document disant que les forts du siège de 1637 existent encore afin de mieux comprendre la chronologie des faits car il semblerait que le dit document soit antérieur en fait à 1945.

Quoi qu'il en soit, un relevé des murs arasés reste à faire pour tenter de comprendre le type de bâtiment qui se trouvait installé sur cette butte dominant la plaine de Lapalme depuis Les Cabanes de Lapalme jusqu'au lieu-dit *Les Quatres Chemins* et les anciens salants. Les murs aperçus peuvent aussi appartenir à un édifice antérieur au siège de 1637.

A 260 m environ au Sud-Est se trouve, en bord de chemin, un mur bien construit en équerre de près de 7 m sur 3 m avec, de l'autre côté du chemin, incluse dans une structure en pierre sèche, une cabane de 2,10 m de côté environ.

M. Luc Lapierre et Mme Claude Philippe sont retournés sur le site et ont découvert, au sud, une rampe d'accès symétrique à celle se trouvant côté nord. Des tessons de céramiques antiques ont été aussi repérées, en contrebas du site.

Bibliographie :

Anonyme, 1639 : ANONYME - *Vingt-Uniesme tome du MERCURE FRANÇOIS, ou suite de l'histoire de nostre Temps, sous le Regne du Très-Chrestien Roy de France & de Navarre Louis XIII. Les années 1635.1636.1637.* A Paris, chez Olivier de Varennes, rue S. Jacques, au Vase d'Or. M. DC. XXXIX. Avec privilege du Roy. 577 p.

Anonyme, ND : ANONYME - *le château de Leucate.* NC, ND, 30 p. ill. (Tapuscrit).

Bayrou, 2004 : BAYROU (L.) (dir.) - *Entre Languedoc et Roussillon. 1258-1659. Fortifier une frontière ?* Amis du Vieux Canet, Mairie de Duilhac, 2004, 447 p., 65 annexes, 272 fig.

Colomiez, 1637 : COLOMIEZ (A.) - *Le siège et la bataille de Leucate avec le plan de la place*

assiégée, du camp des ennemis, & du combat. Arnaud Colomiez, imprimeur à Toulouse, 1637, 91 p., 1 plan.

Martinez, 2004 : MARTINEZ (M. V.) - Les conséquences stratégiques et politiques des sièges pyrénéens. *L'Espagne et ses guerres*, Collection Iberica, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, Paris, 2004, p. 35-57.

Ratheau, 1863 : RATHEAU A. - *Monographie du château de Leucate.* Ch. Tanéra Éditeur, Paris, 1863, 133 p., 2 Cartes

Tapié, ND. : TAPIÉ (R.) - *Le château-fort de Leucate à travers les âges : ses origines, son histoire, sa construction, ses ruines.* Association des Amis du Château de Leucate, ND, 25 p., ill.

Vassal-Reig, 1934 : VASSAL-REIG (C.) - *La guerre en Roussillon sous Louis XIII (1635-1639).* Editions Occitania, Paris, 1934, 166 p.

Commune : Olette

Site : La Bastide

Opération : Diagnostic archéologique

Équipe : Olivier Passarrius (Pôle Archéologique Départemental), Pauline Illes (PAD), Sylvain Lambert (PAD), Mickaël Valade (PAD), Denise Lafitte (AAPO), Cécile Respaut (AAPO).

Dans le cadre d'un mandat de maîtrise d'ouvrage déléguée pour le Syndicat Mixte du Parc Naturel Régional des Pyrénées Catalanes, la société Roussillon Aménagement est en charge du projet de réalisation de la Maison du Parc au lieu-dit « la Bastide » à Olette, dans les Pyrénées-Orientales.

La Bastide d'Olette est l'une des résidences seigneuriales des vicomtes d'Évol. La vicomté fut créée, semble-t-il, en faveur de Bernard de So mais c'est l'un de ses fils Jean qui devint, d'après les textes, le premier vicomte à porter le titre après le décès de son père en 1335, le second fils, Bernard, héritant quant à lui du domaine de Mil-las également possession du seigneur d'Évol. Outre le château familial d'Évol, Jean de So possédait, en raison de ses fonctions à la cour, une habitation à Perpignan.

La Bastide est construite par Jean de So vers 1340-1342. Selon l'abbé Giralt, qui publia une notice historique des vicomtes d'Évol et en se basant également sur l'analyse de Bruno Morin,

(1) Anonyme, 1639, p. 451, 478-479, 484 et 500.

(2) Vassal-Reig, 1934, p. 54 et 56.

(3) Anonyme, ND, p. 13



Figure 1 : Vue générale du diagnostic, un matin d'hiver.

la Bastide se présentait comme un édifice carré de 25 m de côté avec murailles et tours d'angles circulaires. Les deux tours qui subsistent sont couronnées de merlons à glacis pyramidaux, caractéristiques des forteresses roussillonnaises de l'époque.

L'ancrage encore visible des courtines jusqu'aux ouvertures supérieures des tours donne une idée de leur hauteur, une hauteur relativement importante et courante au XIVe siècle, nécessaire pour contrer les assauts par échelade et se protéger des tirs paraboliques de l'artillerie encore rudimentaire. Ces ouvertures laissent également penser que les courtines étaient dotées d'un chemin de ronde.

Toujours d'après l'abbé Giralt, l'habitation seigneuriale se situait contre le mur oriental, à gauche de la porte d'entrée, laquelle s'ouvrait sur le chemin d'Olette à Joncet. Le côté ouest était défendu par la rivière qu'il surplombait, les autres étaient entourés de fossés à l'intérieur desquels il y avait une esplanade ou un petit jardin.

À l'intérieur de l'édifice existait une chapelle dédiée à Saint-Jean-Baptiste. En 1420, le vicomte de l'époque fit peindre un retable, qui se trouve

aujourd'hui dans l'église d'Évol, comportant les armes des familles So et Aragall, nom de famille de l'épouse de son grand-père Bernard de So.

Une population d'une centaine de personnes se fixa au XVe siècle sous les murs de La Bastide, ce que peut expliquer la présence d'une forge importante qui fonctionnera jusqu'au XVIIe siècle. On dénombre ainsi des forgerons, des charbonniers, des muletiers etc. Cette forge était alimentée par les mines d'Escaro, le bois provenant des forêts avoisinantes. La présence d'un moulin drapier est mentionnée au XVIe siècle et celle d'un maître d'école en 1632. L'insécurité restait récurrente, l'affaire la plus chaude fut l'affrontement en 1581 entre la milice privée du seigneur Thomas de Banyuls et l'armée royale. En novembre 1635, un groupe d'émeutiers se présenta devant le château de La Bastide et tira quelques coups de mousquets sur le gouverneur qui se tenait sur le pont, le blessant mortellement à la cuisse. Arrêtés et condamnés, les auteurs furent pendus aux fourches de La Bastide, certains auteurs parlent des tours, ce qui expliquerait la crainte que celles-ci inspirèrent à l'époque. À partir de 1643, nouvelle incursion française, la

vicomté est temporairement confiée au seigneur de Nyer. En 1654 les Français bombardent la Bastide dont les murailles sont en partie détruites. Les lieux sont abandonnés, la forge ne fonctionne plus, les terres entourant le château sont inféodées à un habitant d'Olette, l'esplanade et les fossés le seront à leur tour en 1661. En 1820, le propriétaire fit abattre ce qui subsistait, hormis les deux tours.

Le diagnostic archéologique a été contraint par l'environnement même du site, transformé au début des années 1960 en usine de traitement de fluor. Durant cette période industrielle, il a été profondément remanié avec des zones qui ont été décaissées, d'autres remblayées ou utilisées comme terroir. De nombreux réseaux, toujours liés à l'usine, ont profondément remanié les vestiges enfouis dans le sous-sol.

Le diagnostic a permis la mise au jour d'une vaste fosse aménagée dans le terrain naturel et dont l'une des parois est flanquée d'un mur construit sans liant apparent. Le mobilier collecté dans cette structure est homogène et datable de la fin du Bas-Empire romain. Du fait de l'association dans les petites séries collectées de céramique luisante avec de la DSP orangée et de la claire D, on peut proposer une période d'occupation sur le dernier quart du IV^e siècle et le V^e siècle. On note également la présence de quelques scories de fer associées à des éléments de foyer qui laissent entrevoir une activité de forgeron.

Les apports du diagnostic archéologique sur le château médiéval sont intéressants. Le diagnostic a permis de montrer qu'il n'était constitué que de deux tours, les angles des courtines nord-ouest et nord-est étant dépourvus de tout renfort défensif. A l'ouest au moins, la mise en défense est complétée par un fossé taillé dans la terrasse puis dans la roche, d'environ 5 à 9 m de largeur. Le bâtiment voûté, construit au nord et interprété à tort comme une chapelle, est bien contemporain de la bastide et correspond tout simplement à un porche qui permettait le passage de la voie qui traverse plus loin l'ancien bras de la Têt tout en permettant, au-dessus, d'accéder au château par un système de pont dormant en bois ou de pont-levis.

A l'intérieur de la courtine, la plupart des niveaux de sol ont disparu et il ne subsiste des bâtiments qui étaient installés dans la basse-cour du château que les fondations des murs. Il est intéressant également de noter l'indigence du mobilier archéologique, ce qui est surprenant. Pour l'instant, ce mobilier est en cours d'étude mais il semblerait que la Bastide n'ait été occupée que de façon très brève. Construite quelques années

avant la chute du royaume de Majorque, la famille de So ne semble par survivre à la mainmise des troupes aragonaises sur le Roussillon et le Conflent. La Bastide n'a peut-être jamais été achevée, ce qui expliquerait l'absence des tours d'angle, pourtant présentes à Evol ou Llivia, châteaux qui sont aussi la possession de la famille d'Evol. Cette opération montre également une dichotomie entre sources textuelles et archéologiques. Les textes font état d'un important habitat avec une communauté d'une centaine d'habitants, d'un édifice de culte, d'une forge, alors que l'archéologie n'a livré aucun indice de cette occupation. Cette confrontation avec les sources s'annonce d'ores et déjà passionnante et devrait à terme permettre de renouveler nos connaissances sur ce site original du Conflent.

Olivier Passarrius

(Pôle Archéologique Départemental – CG66).

Commune : Perpignan

Site : Parc Ducup

Responsable d'opération : Cédric Da Costa (INRAP)

Type d'opération : Diagnostic archéologique

Ce diagnostic archéologique a été réalisé au préalable à la construction d'une voirie par la Communauté d'Agglomération de Perpignan Méditerranée. La zone d'étude est située dans la plaine du Roussillon, sur la commune de Perpignan, à 4 Km à l'ouest du centre-ville. Ce secteur est encadré au Nord par la Têt et au sud par son affluent la Basse. La topographie d'ensemble est plane et s'inscrit à une côte altimétrique comprise entre 49 et 50 m NGF. Le substrat est formé d'une terrasse à galets attribuable au Würm inférieur et moyen.

L'emprise prescrite est de 3470 m². Neuf sondages d'une superficie totale de 729 m² (21% de l'emprise) ont été ouverts au cours de l'intervention.

Cette expertise est localisée à l'emplacement d'un site antique connu depuis les années 1950. Une prospection ainsi que des sondages manuels avaient permis de mettre en évidence quelques structures et de collecter un ensemble de mobilier dense et varié évoquant l'existence d'un domaine agricole ou *villa*.

Le présent diagnostic a permis de révéler la présence d'un espace cultivé antique qui s'étend au nord d'un grand bâtiment rectangulaire d'au moins 57 m de long sur de plus de 13 m de large se développant en partie hors-emprise. À l'inté-



Fig 1 : Apparition du dolium et des fosses d'installation de *dolia* en tranchée.

rieur de cet édifice a été rencontrée une zone excavée renfermant des fosses d'installation de *dolia* ainsi qu'un conteneur en place. Le mobilier collecté indique une occupation comprise entre le I^{er} s. av. J.-C. et le V^e s. sans plus de précision.

Commune : Pézilla-la-Rivière

Site : Place de l'église

Opération : sondages archéologiques

Equipe : Olivier Passarius (PAD), Jérôme Bénézet (PAD), Pauline Illes (PAD), Sylvain Lambert (PAD), Mickaël Valade (PAD), Arnaud Bénézet (AAPO), Alexandra Laforgue (AAPO), Marie Cremades (AAPO) avec la collaboration d'Aymat Catafau (Université de Perpignan)

Cette opération s'inscrit dans le cadre du Projet Collectif de Recherches intitulé « Villages d'hier, villages d'aujourd'hui, en plaine du Roussillon ». Elle a été menée grâce à la collaboration de la municipalité de Pézilla-la-Rivière qui nous a autorisés à réaliser plusieurs sondages à l'emplacement de la Place de l'église, au cœur du village médiéval et de sa *cellera* (espace protégé de trente pas autour de l'église, son « cimetière habité », lieu de conservation des récoltes).

Cette *cellera*, qui est au cœur de notre projet, est mentionnée en 1239, date à laquelle un acte de vente concerne un cellier de Pézilla. Le cellier est vendu « *cum reseturno* », il est proche de l'église Saint-Félix, dans la *cellaria*, « *apud bistuirem superioris* », près d'une tour double de l'enceinte. Il touche à la tenure de Jaubert de

Fonts, à une rue et de deux côtés à un autre cellier et à son « *reseturno* », enfin à un « *muro causinal* » (mur de chaux) près de la même « *bistuirem* ». Les vendeurs disent tenir ce cellier pour Sainte-Marie-de-Lagrasse, à qui les acheteurs s'engagent à verser le cens annuel de deux poules et d'un peu de blé. Cette vente est approuvée par l'abbé Bernard puis par Guillem du Soler et son neveu Dalmau qui ont perçu leur droit de mutation. La *cellaria* est entourée d'un mur de terre, conservé jusqu'à la fin du XIII^e siècle, ainsi que l'indique un document de 1271, qui précise qu'un cellier touche « le mur de terre derrière la *cellera* » (« *in muro de terra versus cellariam* »). Cependant existe aussi, au moins par endroits, un mur de chaux, et certainement une porte fortifiée. Nous connaissons les circonstances de leur construction, en 1207, grâce au contrat que l'abbé avait fait établir. Il donnait l'ordre de faire des murs de pierre et de chaux (*muros petre et calx-cis*), autour de la *forcia*. La *forcia* est le nom tardif de la *cellera* dans beaucoup de villages. A Pézilla on sait que la *cellera* était déjà entourée du mur de terre qui a subsisté par endroits ; il est possible que la *forcia* désigne un espace fortifié plus large englobant la *cellera*. Le mur de la *forcia*, large de quatre cannes de Narbonne, haut de quatre, devait avoir deux tours, l'une dite « tour de la porte », s'élevant de deux cannes au-dessus des murs. Les travaux devaient durer huit années.

Le plan du village est très clair : un cercle assez régulier de maisons entoure l'église, qui a une position excentrée. Une porte fortifiée subsiste au nord-est ainsi que quelques fragments de murs près de l'entrée sud-ouest. Ce « cercle » de maisons a environ 95 m. de diamètre nord-sud et 105 m. d'est en ouest. Ces dimensions, supérieures à celles d'une *cellera* de trente pas, s'expliquent par des agrandissements successifs du noyau initial, entouré de plusieurs cercles concentriques de maisons, puis par la construction des remparts définitifs, enfin par la construction de maisons contre ces remparts, à l'extérieur.

Pézilla présente l'intérêt d'être une ancienne *villa* d'origine probablement antique (des vestiges de monuments antiques sont conservés dans l'église paroissiale), *villa* sur laquelle ont été établies très tôt deux églises et où l'habitat s'est concentré autour de l'une d'entre elles, dédiée à saint Félix, sous la forme d'une *cellera* dont les textes et le plan ont gardé la trace, alors que l'autre, Saint-Saturnin, conservait une fonction plus strictement funéraire. Le rôle des abbés de Lagrasse, seigneurs du village, dans la préservation de cette *cellera* et sa fortification est à souligner.

L'église paroissiale actuelle a été reconstruite à la fin du XIX^e siècle. Sur le plan cadastral actuel on remarque qu'elle est légèrement excentrée vers l'ouest et ne se trouve pas au centre de la *cel-*

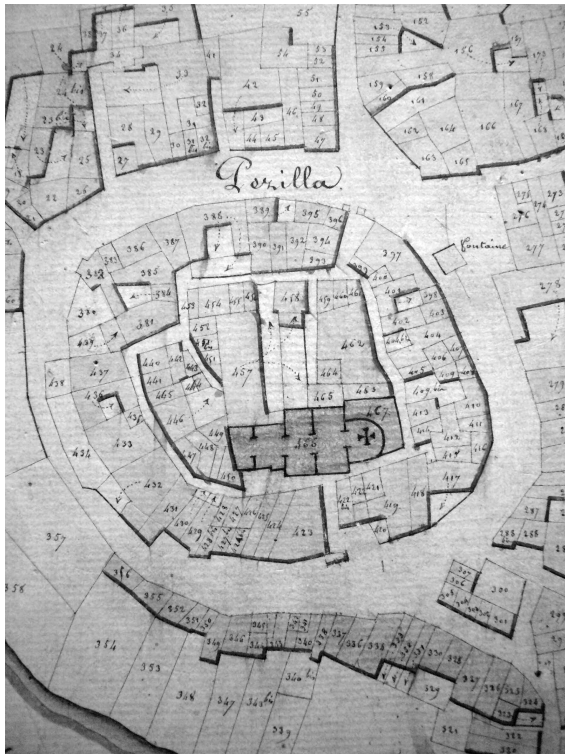


Figure 1 : Plan cadastral du début du XIXe siècle du centre ancien de Pézilla-la-Rivière.

lera. Le plan dit napoléonien consulté en mairie montre que l'église primitive se trouvait à l'emplacement du chœur de l'église actuelle, un peu vers l'est donc.

Au nord de l'église actuelle se trouve une place aménagée avec un pavage d'autobloquants et un espace de stationnement. Une partie du revêtement de la place (parcelle 589) est endommagé et c'est à cet endroit que la municipalité nous a autorisés à réaliser deux grands sondages, d'environ 20 m² chacun de superficie. Sur le cadastre napoléonien, cette partie de la *cellera* est occupée en partie par une très grande maison (parcelle 457 du cadastre XIXe, superficie 670 m²) appartenant à un propriétaire foncier de Pézilla. Cette maison, de taille tout à fait exceptionnelle, collée contre l'église et longée par la vieille rue (calade ancienne) privative surmontée du portail aux armes de l'abbé de Lagrasse, pourrait être l'ancienne maison du camérier de Lagrasse.

Les résultats de cette opération sont en cours de traitement. Ils livrent des informations importantes pour la compréhension de la morphogénèse du village avec la mise au jour d'un ensemble défensif massif, inconnu jusqu'à aujourd'hui et qui montrait que l'emprise du pre-

mier réduit fortifié, probablement la *cellera* originelle, était beaucoup plus restreinte que ce que l'on imaginait. Ce mur, construit de galets liés au mortier de chaux, correspond à une première enceinte dont le tracé a conditionné l'organisation de la trame ancienne. Sur ce rempart ont été construites des maisons, organisées autour d'une rue au sol soigneusement agencé d'une calade.

Dans le sondage près de l'église, plusieurs tombes correspondant à un état ancien du cimetière ont été mises au jour. A cet endroit, la proximité entre habitat et sépulture est troublante. Le territoire de Pézilla-la-Rivière garde la trace d'une occupation antique importante avec la découverte ancienne d'un autel, dit de Diane, et d'une plaque de chancel d'époque wisigothique sculptée sur un bloc de marbre blanc portant une inscription du temps de l'empereur Hadrien (117-138 ap. J.-C.). L'hypothèse de la permanence d'un habitat antique qui aurait servi de substrat à l'occupation médiévale a souvent été mise en avant dans la bibliographie. Des vestiges d'une nécropole antique ou tardo-antique, avec quelques inhumations sous *tegulae*, avaient été trouvés, il y a quinze ans, à l'emplacement de l'église funéraire, distante de 500 m. du cœur villageois. Dans le noyau d'habitat entourant l'église paroissiale, l'archéologie, pour l'instant



Figure 2 : Vue générale des sondages sur la place de l'église Saint-Félix.

et dans la limite des sondages réalisés, semble plutôt indiquer l'absence de l'Antiquité. Près de l'église, le terrain naturel a été atteint directement sous les niveaux du Moyen Âge classique sans qu'aucune occupation antique n'ait été mise en évidence.

Olivier Passarrius
(Pôle Archéologique Départemental – CG66),
Aymat Catafau (Université de Perpignan,
CRHiSM EA 2984).

Commune : Pollestres

Site : ZAC Plateau de Vignes, Tranche I

Responsable d'opération : Cédric Da Costa (INRAP)

Type d'opération : Diagnostic archéologique

Ce diagnostic archéologique correspond au reliquat d'une première tranche de travaux liée à la construction d'une ZAC par SAS GGL Groupe dans la commune de Pollestres. Les parcelles concernées sont localisées en rive gauche du Réart, à environ 1 km au nord du centre ancien. L'emprise se divise en deux secteurs distants l'un de l'autre d'environ 300 m.

Les parcelles sont limitées au nord par le ruisseau de la Traverse et au sud par un lotissement. Elles culminent à 55 m NGF et présentent un pendage en direction du nord.

L'emprise de ce reliquat est de 30637 m². Trente neuf sondages d'une superficie totale de 2904 m² (9,48% de l'emprise) ont été ouverts au cours de l'intervention.

Les découvertes archéologiques sont ténues. Il s'agit de sols brun anciens, d'un empièchement correspondant peut-être à un chemin de la fin du Moyen-âge et d'une trace de plantation de vigne.

Communes : Ria-Sirach et Tarerach

Intitulé de l'opération : Dolmens de *Prat Clos* (Ria-Sirach) et de *La Barraca* (Tarerach)

Type d'opération : Sondages

Responsable : Noisette Bec Drelon, doctorante (LAMPEA-UMR7269)

De nouveaux travaux sont initiés depuis 2012 sur les dolmens du Languedoc et du Roussillon (Bec Drelon, thèse en cours). Ces investigations concernent essentiellement l'exploration des tumulus qui n'ont que rarement fait l'objet de fouille systématique et ne sont donc pas intégrés aux réflexions sur le phénomène mégalithique dans le sud de la France. Les résultats de ces sondages ont montré la diversité de ce type de structure au sein d'un même territoire et permis de cerner des différences comportementales face aux contraintes du milieu (Bec Drelon *et al.*, à paraître). Après s'être intéressé, en 2012, aux monuments en contexte calcaire, il convenait de s'éloigner de ces terrains afin de distinguer d'autres protocoles d'installation/construction/utilisation liés à d'éventuelles contraintes géologiques. En 2013, notre recherche s'oriente donc sur les dolmens des Pyrénées-Orientales.

Cette région compte des monuments en calcaire, en granit, en schiste, en gneiss, pour des contextes culturels différents de ceux du Languedoc

oriental. On recense sur ce secteur près de 138 dolmens principalement distribués dans les zones montagneuses (entre 200 et 2500 m d'altitude). La majorité de ces tombes est constituée de dolmens simples, c'est-à-dire sans structure d'accès. Les autres sont à vestibule ou à couloir. On doit la plupart des travaux de terrain sur les dolmens est-pyrénéens à J. Abélanet (2011). Ses fouilles, effectuées entre les années 1950 et 1970, ont concerné uniquement les chambres sépulcrales. Il faut attendre les années 1990, qui voient le développement des fouilles préventives, pour que la recherche sur ce type de structure prenne un nouveau tournant. La découverte, par exemple, de la nécropole du *Camp del Ginebre* (Caramany) reste exceptionnelle (Vignaud, 1998), mais elle contribue à changer radicalement la vision architecturale et chronologique du mégalithisme régional. Un dolmen a fait l'objet d'un dégagement exhaustif depuis cette époque. Il s'agit du dolmen du *Moli del Vent* (Bélesta). Le tumulus construit en gneiss y est délimité par un mur de pierre sèche circulaire (Porra, 2003). Citons également les travaux de J.-P. Boquenet sur le dolmen de *La Creu de la Falibe* (*La Creu de la Llosa*, Saint-Michel-de-Llote) pour lequel il a proposé des hypothèses de restitution du tumulus (Bocquenet, 1992-1995).

Malgré ces travaux, des lacunes demeurent quant à la chronologie des dolmens ; celle-ci étant basée uniquement sur une datation relative des utilisations de la chambre, aucune datation référente pour leur construction n'a, à ce jour, été proposée dans les Pyrénées-Orientales, conséquence de la rareté des fouilles exhaustives englobant les espaces périphériques à la chambre. C'est dans ce cadre que les nouvelles investigations ont été initiées. Nous avons choisi des monuments aux dimensions modestes, de typologie voisine, mais faisant intervenir des matériaux de construction différents : le dolmen de la *Baracca* (ou du Mas Llussanes I) dit « à couloir évolué », édifié en granite (fig. 1), et celui de *Prat Clos* (Ria-Sirach) qui est un dolmen dit simple, en schiste (fig. 2).

Dolmen de *La Barraca* (Tarerach, Pyrénées-Orientales)

Le dolmen de *La Barraca* (fig. 1), se situe dans le bassin de la Têt, à 25 km à l'ouest de Perpignan, sur un versant viticole, au flanc de la montagne du *Roc del Moro*, qui culmine à 775 m. La particularité de ce dolmen réside dans son implantation au sein d'un chaos granitique. Ce choix résulte d'un comportement opportuniste des constructeurs qui ont probablement vu dans ce chaos une carrière de matériau directement exploitable pour la construction du dolmen. La



Figure 1 : Dolmen de la Barraca (Tarerach), vue des structures limitant le tumulus au nord.

chambre sépulcrale est composée de cinq dalles-supports en granite recouvertes d'une grande dalle de couverture. Le chevet est débordant par rapport aux piliers latéraux ; cette particularité étant plutôt rare dans la région, elle signe peut-être une distinction chronologique et/ou culturelle. Le tumulus était difficilement discernable avant la fouille car il est recouvert d'un *clapas* moderne.

Deux zones de fouilles principales ont été implantées dans la zone nord, derrière le chevet, et dans la zone ouest, du côté du chaos rocheux. Ces sondages ont permis la découverte d'un mur sub-circulaire enserrant la chambre sépulcrale. Ce mur de délimitation est composé de "boules" gra-



Figure 2 : Dolmen de Prat Clos (Ria-Sirach), vue des structures limitant le tumulus à l'est.

nitiques disposées en assises irrégulières. Cet aménagement est mieux conservé dans la zone du chevet où l'on peut observer cinq ou six assises. À l'ouest, en revanche, il est complètement arasé et semble avoir subi de nombreux remaniements durant l'âge du bronze et le premier âge du Fer, comme en témoigne la céramique trouvée dans la masse interne du tumulus. Une seule assise est conservée dans cette zone. Elle est disposée sur une marche naturelle du substrat qui se présente ici sous la forme d'arène granitique. Au-delà de ce mur, à l'ouest,

une autre couronne de bloc

pourrait en fait appartenir à un affleurement du substrat rocheux. La zone de fouille devra être étendue afin de clarifier la position des divers aménagements et leurs relations avec le chaos.

Dans la zone du chevet, un aménagement particulier est construit à l'avant du parement du tumulus (fig. 1). Il s'agit peut-être d'une tranchée de fondation comblée à l'aide de grandes dalles et de blocs moins volumineux, voire des restes de dalles plantées et plaquées contre le mur, effondrées par la suite. Ce type de dalle a aussi été reconnu dans la zone nord-ouest. La question n'est pas réglée et d'autres investigations dans la zone orientale seraient souhaitables pour appréhender les modes de construction et l'évolution structurale de ce tumulus.

Dolmen de Prat Clos (Ria-Sirach, Pyrénées-Orientales)

Le dolmen de *Prat Clos* (fig. 2) se situe lui aussi dans le bassin de la Têt, à 5 km au nord de Prades, sur un petit plateau appelé *Pla de Balençò (Vall en Sò)*, qui domine un talweg. Il est implanté au sein d'une concentration de structures funéraires mégalithiques de divers types et probablement de divers époques (Abélanet, 2011). Il semble en être l'exemplaire le plus imposant.

Il est construit principalement en schiste ardoisier de cou-

leur brune, avec des tonalités rouge à violette. Certains blocs constituant la masse interne du tumulus sont en quartz et témoignent d'une digue de quartz filonien affleurant à proximité. La chambre est implantée au centre d'un tumulus sub-circulaire d'environ 8 m de diamètre. L'effet monumental du dolmen de *Prat Clos* est accentué par sa construction sur un affleurement rocheux de schiste qui s'érode en escalier. C'est de ce socle rocheux qu'ont été extraits les matériaux nécessaires à la construction, comme en témoigne une dalle au nord-ouest du tumulus, séparée artificiellement du socle par un bloc faisant office de calage.

La zone de fouille principale concerne la partie nord-est du tumulus. En effet, on observait déjà en surface des dalles plantées rayonnantes au sein du tumulus. À la fouille, nous avons pu identifier entre ces dalles des murs de pierre sèche constitués de dalles de schiste sub-triangulaires, disposées en assises, qui penchent légèrement vers l'intérieur du tumulus. Ce système de construction se retrouve dans les murs de terrasses modernes. Il est gage de stabilité car il fonctionne comme un mur de soutènement. Il permet de retenir la masse interne du tertre. Celle-ci est constituée de terre et de dalles de schiste et repose sur un substrat scalariforme irrégulier qui semble avoir servi de calage à certaines dalles de la chambre. Le tumulus est donc beaucoup plus modeste qu'il n'y paraissait avant l'intervention, mais son implantation sur un socle rocheux étagé contribue à une monumentalisation hybride.

La fouille du dolmen de *Prat Clos* a permis de mettre en lumière des informations inédites quant au choix et à la préparation du lieu d'implantation d'un monument mégalithique. En effet, il apparaît clairement que les constructeurs ont usé habilement de la morphologie particulière du substrat schisteux. Ainsi, grâce à l'implantation du tumulus sur un micro relief qui s'étagé naturellement en grandes dalles, monumentalisation du dolmen et économie en matériaux vont de pair et permettent de préciser la notion d'indice d'effort/rendement déjà mise en évidence sur d'autres monuments languedociens (Bec Drelon *et al.*, à paraître).

Conclusion

Ces deux dolmens feront prochainement l'objet de datations au radiocarbone (sur charbon de bois). L'étude des mobiliers lithique et céramique est en cours. Néanmoins, les données issues de la fouille des chambres, effectuée par J. Abélanet

dans les années 1960, situent l'utilisation de ces deux dolmens au Néolithique final.

Les deux récentes campagnes de sondages sur les dolmens pyrénéens participent à un nouveau questionnement sur le phénomène mégalithique régional, tant sur les contraintes et/ou les potentialités du milieu que sur l'architecture même. La prise en compte des tumulus permettra, à terme, de proposer une typologie des monuments mégalithiques autour du Golfe du Lion. En termes de superficie, nos sondages sur les dolmens de *Prat Clos* et de *La Barraca* sont restés limités. Il conviendrait donc de revenir sur ces deux monuments en réalisant un dégagement global afin de fournir une information exhaustive. Ces futurs travaux permettraient notamment de documenter les systèmes d'accès aux chambres sépulcrales qui n'ont jusqu'à présent pas été identifiés.

Bibliographie :

ABELANET (J.) , 2011 - *Itinéraires mégalithiques. Dolmens et rites funéraires en Roussillon et Pyrénées nord-catalanes*, Trabucaire, Canet, 2011, 347 p.

BEC DRELON (N.), LE ROY (M.), RECCHIA QUINIOU (J.), *et al.*, à paraître - « Autour de la chambre » : nouveaux éléments de réflexion sur les structures tumulaires. Apport des fouilles récentes de cinq dolmens de l'Hérault, dans : *Chronologie de la Préhistoire récente dans le sud de la France : acquis 1992-2012 / Actualité de la recherche. Actes des Xe Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente* (Ajaccio-Porticcio, 18-20 octobre 2012).

BEC DRELON(N.), thèse en cours - *Analyse structurelle des systèmes tumulaires des monuments funéraires mégalithiques autour du Golfe du Lion (4^{ème}- 3^{ème} millénaire)*, Thèse de doctorat, Laboratoire Méditerranéen de Préhistoire Europe Afrique, Université d'Aix Marseille I.

BOCQUENET (J.-P), 1992-1995 - Le dolmen de la Creu de la Falibe, *Travaux de Préhistoire Catalane*, CEPC, VIII, 1992-1995, pp. 57-61.

PORRA-KUTENI (V.) , 2003 - Dolmen du Moli del Vent à Bélesta-de-la-Frontière, *Etudes Roussillonaises*, 20, pp. 23-35.

VIGNAUD (A.) , 1998 - La nécropole du Camp del Ginebre de Caramany (Pyrénées-Orientales) , in Guilaine (J.) et Vaquer (J.) dir., *Tombes, nécropoles, rites funéraires préhistoriques et historiques*, Séminaires du Centre d'Anthropologie, E.H.E.S.S., Toulouse, pp. 19-25.

Commune : Rivesaltes (Pyrénées-Orientales)

Nom de l'opération : ZAC FER**Type d'intervention :** diagnostic

Équipe de terrain et post-fouille : Jérôme Bénédet (responsable d'opération, PAD 66), Émilie Cavanna (étude archéo-géographique), Pierre Girresse (Centre de Formation et de Recherche des Environnements Méditerranéens, Université de Perpignan ; géologie), Pauline Illes (PAD 66 ; prospections pédestres), Michel Martzluff (maître de conférence en Préhistoire, Université de Perpignan ; géologie et paléolithique), Mickaël Valade (technicien, PAD 66).

Cette opération s'est déroulée dans un secteur appelé *Crau de Rivesaltes* où l'occupation humaine semble particulièrement faible. Nos connaissances se limitaient toutefois aux résultats de prospections pédestres, parfois anciennes, ainsi qu'un autre diagnostic (ZAC-3, commune de Rivesaltes) mené en 2009 par le PAD et qui s'était avéré négatif pour les périodes antérieures au XXe siècle. Ce diagnostic avait été précédé par une campagne de prospections pédestres effectuées sous la direction de Pauline Illes (PAD) ainsi qu'une étude archéogéographique réalisée par Émilie Cavanna. Cela permettait ainsi de recentrer les investigations sur les secteurs où un potentiel archéologique était pressenti. Malgré tout, les résultats archéologiques furent décevants, mais en accord avec les observations passées.

Les meilleurs résultats concernent avant tout la géologie et la géomorphologie du secteur, en particulier parce que le recouvrement sédimentaire de celui-ci a pu être mis en perspective avec d'autres observations plus en amont. Il apparaît ainsi que le cône torrentiel du Robol, plus puissant en amont et surtout caractérisé par d'importantes dalles cimentées, n'est ici représenté que par sa partie terminale. Celle-ci coiffe une formation alluviale assez dégradée selon les secteurs : c'est dans cette séquence que l'on aurait dû localiser l'occupation paléolithique pressentie lors des prospections, malheureusement aucun élément n'a pu le confirmer dans le sous-sol.

Pour les périodes historiques, le territoire étudié ici n'est que peu mis en valeur, voire pas du tout. Les vestiges céramiques épars recueillis en surface ou dans le labour et antérieurs aux XVIIIe-XIXe siècles sont tellement rares qu'il est difficile même de parler d'épandages. Il s'agit donc d'un terroir semble-t-il vide d'aménagement durant l'époque romaine et peut-être seulement traversé par une voie d'intérêt supra-local. La Crau de Rivesaltes semble donc correspondre à une zone dont les facteurs naturels imposent en quelque sorte l'activité de pastoralisme, probablement la seule d'une certaine importance durant des siècles. Sa mise en valeur s'effectue en outre à partir d'habitats extérieurs, certainement

ceux qui la bordent au nord et au sud, différant en cela assez sensiblement du mode d'exploitation de la Crau d'Arles, toutefois bien plus étendue.

Ce n'est que le développement de la vigne – et en bien moindre mesure de l'olivier – dans le courant du XVIIIe siècle qui va modifier cet état de fait par la recherche et la mise en culture de nouveaux terroirs dont la Crau de Rivesaltes présente les caractéristiques idéales : ce sont en effet de grands espaces vides où la culture céréalière est difficile, voire impossible et que la vigne ne vient donc pas restreindre. Cela est donc en total accord avec les prescriptions des intendants du Roussillon dont l'un des soucis majeurs était de fournir le territoire qu'ils géraient en produits céréalières que le développement de la vigne pouvait entraver. La mise en place de ce vignoble entraîne un remembrement du terroir et la mise en place d'un nouveau parcellaire assujéti à des axes de circulation de grande portée dont certains sont plus anciens mais d'autres, semble-t-il, plus ou moins concomitants. C'est donc une toute nouvelle organisation qui se met en place et que l'on retrouve encore de nos jours très peu transformée, à l'exception de la zone du camp de Rivesaltes venu recouvrir environ 600 ha de terres il y a un peu plus de 70 ans, immédiatement au nord de l'emprise de ce diagnostic.

Commune : Saint-Jean-Pla-de-Corts

Figure 1 : borne en pierre d'époque moderne ou contemporaine.

Site : Le Clos des Chênes, lotissement

Type d'opération : Diagnostiques archéologiques

Responsable d'opération : Assumpció Toledo i Mur (INRAP)

Surface prescrite : 2844 m²

Résultat négatif

Commune : Thuir

Site : Els Vidrers

Responsable d'opération : Cédric Da Costa (INRAP)

Type d'opération : Diagnostic archéologique

Découvert à l'occasion de prospections inventaires en 1994, l'établissement agricole antique de Thuir *Els Vidrers* se développe sur une surface comprise entre 0,5 et 2 ha. Il a fait l'objet d'un diagnostic archéologique en 2011 sur une zone correspondant à l'extrémité septentrionale du site.

L'emprise de fouille est localisée à quelques 800 m au sud-ouest de la ville de Thuir, sur la parcelle cadastrale AV75. Elle occupe une zone relativement plane située en piémont de la zone collinaire des Aspres.

La fouille s'est déroulée du 12 mars au 13 avril 2012 avec une équipe composée de personnels Inrap et de bénévoles de l'Association Archéologiques des Pyrénées-Orientales.

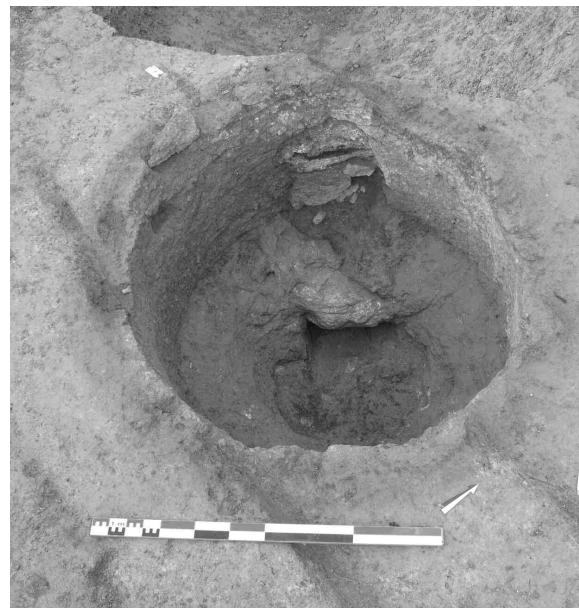


La prescription a porté sur deux fenêtres de 686 et 1622 m². Pour des raisons de sécurité, la deuxième fenêtre a été réduite d'un peu moins de

500 m² réduisant sa surface à 1147 m².

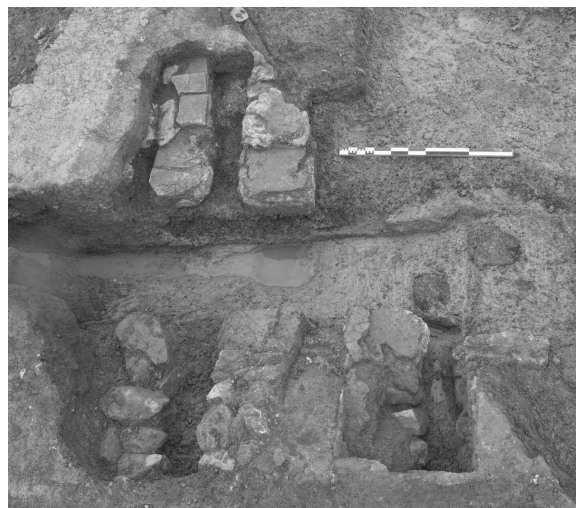
Ces deux zones de fouille distantes de quelques 60 m, ont livré des vestiges d'occupations appartenant à différentes périodes : Haut-Empire, Bas-Empire, Moyen-Âge ainsi que des traces fugaces du I^{er} âge du Fer, de la République romaine et de l'époque Moderne.

Les vestiges les plus notables correspondent à un chai du I^{er} s. de notre ère qui a livré un ensemble de 40 fosses à *dolia*. Deux phases de constructions ont pu être déterminées. L'état d'arasement du bâti (seuls les niveaux de fondations subsistent) ainsi que la faible quantité de mobilier découvert ne permettent pas de proposer un cadre chronologique précis. Il a été construit



sans doute dans le 3^{ème} quart du I^{er} s., remodelé à la fin de ce siècle et abandonné courant II^{ème} s.

Un ensemble de plusieurs fosses dont la fonction est délicate à déterminer, encadrent le bâtiment. Certaines peuvent correspondre à des fonds de silo et soulignent peut-être la vocation polyculturelle du site de Thuir *Els Vidrers*. Aucune



d'entre elle ne semble liée à de la viticulture. Ce type de plantation se développe peut-être plus à l'est sur la parcelle AV5 où le diagnostic de 2011 avait mis en valeur des aménagements agraires antiques en lien avec une mise en culture de cette zone.

La fouille a en outre révélé l'existence d'un four de matériaux de terre cuite, d'une structure linéaire (chemin creux ?) et d'une grande fosse, attribuables au IV^{ème} s. de notre ère ou postérieurs. Ces vestiges sont disséminés entre les 2 zones de fouille et la part d'incertitude quand à leur datation ne permet pas d'affirmer un fonctionnement conjoint. Le hiatus chronologique existant entre les vestiges du Haut et du Bas-Empire ne plaide pas en faveur d'une continuité de l'occupation.

Enfin pour le Moyen-Âge, un four à chaux et une grande fosse-puisard ont été mis au jour. Ces vestiges datés entre le X^{ème} et le XIII^{ème} s., soulignent d'une part une probable activité de récupération en lien avec les ruines de l'établissement agricole gallo-romain et d'autre part une activité liée au pastoralisme.

Toutes les découvertes rattachées aux différentes occupations appartiennent à des lieux d'activités économiques, les zones d'habitats afférentes se trouvent en dehors des zones de fouille.

Commune : Torreilles

Site : Maison Esparrac

Type d'opération : Sondages archéologiques

Equipe : Olivier Passarius (PAD), Jérôme Bénézet (PAD), Marina Bonetto (AAPO), Alexandra Laforgue (AAPO).

Cette opération a été menée dans le cadre du Projet Collectif de Recherches intitulé « Villages d'hier, villages d'aujourd'hui en plaine du Roussillon ». Ces sondages font suite à la réalisation d'un diagnostic archéologique mené préalablement à la construction d'un immeuble d'habitation, au cœur du village de Torreilles, immédiatement à l'extérieur, semble-t-il, de la première enceinte villageoise.

Lors de la première opération, l'archéologie a montré qu'au Moyen Âge le sol de cette parcelle, formant aujourd'hui léger versant en direction de l'Avenue des Pyrénées, avait un profil différent, marqué par une rupture de pente brutale à mi-parcelle et une partie nord, qui comprend l'actuelle Avenue des Pyrénées, bien plus basse qu'elle ne l'est aujourd'hui. Lors des premières observations, il s'est avéré que les coupes stratigraphiques, aux extrémités opposées d'une des tranchées, étaient différentes et ne présentaient

pas du tout la même séquence. Au sud, la base de la coupe stratigraphique, sur 1,50 m d'épaisseur, offrait une succession de couches archéologiques avec des alternances de niveaux limoneux, de couleur brune ou verdâtre, probablement des remblais chargés anciennement en matière organique. Sur la coupe nord, la séquence était radicalement différente et était formée par deux macro-couches constituées d'un sédiment limoneux, sableux très compact qui a été interprété comme un probable mur de terre massive. Ce mur posséderait une largeur d'au moins un mètre pour une hauteur conservée d'environ 1,80 m. La datation de cet ensemble n'est pas facile compte tenu de la faible quantité de mobilier. Les couches qui viennent s'adosser contre le « mur » ont été partiellement étudiées, avec un effort plus particulier pour une macro-couche qui regroupe une séquence de plusieurs horizons limoneux, souvent verdâtres. Elle a livré 51 indices dont 27 fragments de céramique commune médiévale probablement antérieure à la seconde moitié du XIII^e siècle. Une datation au radiocarbone réalisée sur un charbon de bois fournit une fourchette comprise entre 1190 et 1270 de notre ère. Cette datation est cohérente avec le mobilier collecté.

L'imposante structure mise au jour, peut-être un mur construit en terre massive, matérialise de toute façon l'interface entre au nord un terrain limoneux sableux, de couleur jaunâtre, peut-être le substrat, et au sud une imposante séquence de couches très anthropiques, sans doute des remblais que l'on retrouve encore à 2,90 m de profondeur. De toute évidence, la pente est nette, voire brutale et le « mur » se trouve à la rupture.

La réalisation d'un carottage, en collaboration avec Jean-Michel Carozza (laboratoire Geode), livre des données intéressantes, et même surprenantes. Au nord du mur, le forage s'est enfoncé dans le sol sur environ 5 m permettant d'atteindre des niveaux lagunaires contenant des végétaux (datation C14 en cours). A 4,25 m de profondeur, soit à la cote NGF +0,30 m se trouvent encore des niveaux anthropiques, riches en charbons. Dans la carotte a également été collecté un fragment de céramique commune tournée à cuisson réductrice antique ou médiévale. Aujourd'hui le terrain est quasiment plat et pourtant au Moyen Âge, la partie nord du parc de la maison Esparrac était occupée par une profonde dépression, de plus de 4 m de profondeur, bordée au sud par une imposante structure, peut-être un mur.

Cette année, la reprise des fouilles n'a pas permis de compléter l'image de ce secteur. Plusieurs murs de terre, massive, ont été mis en évidence, en relation avec d'épais niveaux anthropiques, limoneux et riches en azote. Pour l'instant, ces données sont toujours en cours de traitement mais

l'hypothèse d'un ensemble aménagé, peut-être des enclos constitués de mur de terre en lien avec l'élevage et la stabulation des troupeaux, est envisagée. Mais on peut aussi penser à un élément d'une fortification de terre autour d'une des « mottes castrales » mentionnées par la documentation des XIIe-XIIIe siècles sur le territoire de Torreilles, objet de la compétition de plusieurs lignages châtelains. Ces informations sont intéressantes et confirment celles réalisées à Villelongue-de-la-Salanque où l'image du village formé d'un tissu serré de maisons dès une époque précoce est à écarter au profit d'un espace souvent lâche où les activités de stockage ou liées à l'artisanat et à l'élevage, trouvent toute leur place durant le Moyen âge, et même jusqu'à l'époque moderne.

Olivier Passarrius
(Pôle Archéologique Départemental - CG66)

Commune : Villeneuve-de-la-Rahó

Site : La Colomina

Type d'opération : Diagnostiques archéologiques

Responsable d'opération : Assumpció Toledo i Mur (INRAP)

Equipe de terrain : Catherine Bioul, Philippe Écard, Jérôme Kotarba, Michel Marztluff, Céline Pallier et Angélique Polloni et la participation de Denise Lafitte et Cécile Respaut.

Introduction.

La campagne de diagnostic archéologique sur l'emprise du projet de lotissement « Le Canigou », au lieu-dit *La Colomina*, sur la commune de Villeneuve-de-la-Raho, s'est déroulée en janvier 2013. La surface à diagnostiquer était de 135 084 m².

Les vestiges néolithiques repérés à *La Colomina* témoignent d'un habitat de plein air du Néolithique (*circa* 4500 av. J.-C.). Parmi ces vestiges, il y a des structures de combustion à galets chauffés, un fond de cabane et des fosses diverses. La fouille partielle du fond de cabane a fourni des outils lithiques et des éclats issus d'une activité de taille de silex et de quartz *in situ*. En plus des restes de faune, d'autres éléments qui découlent d'activités domestiques quotidiennes ou à vocation artisanale ont été récoltés : des objets en pierre (haches, meules, polissoirs, percuteurs...), une fusaïole, une perle en pierre, des minéraux pour fabriquer des pigments (héma-

tite)... Notons également la découverte, dans une petite fosse, de plusieurs vases à profil archéologiquement complet.

Le comblement d'une grande fosse rectangulaire a fourni des fragments de céramiques et des amphores d'époque romaine ainsi que de nombreux fragments de terres cuites architecturales à rattacher à une datation « changement d'ère ». Par ailleurs, des concentrations de céramiques mélangées à des terres cuites architecturales (*tegulae* et *imbrex*) ont été mises au jour dans des couches de labours de plusieurs sondages.

Des vestiges wisigothiques, notamment du mobilier, ont été localisés dans la partie nord-ouest du chantier.

Les résultats archéologiques de la campagne de diagnostic archéologique.

1. Les vestiges néolithiques.

Des vestiges à rattacher à la période Néolithique ont été mis au jour dans deux zones distinctes séparées d'environ 80 m. A noter que l'étude des céramiques est due à Angélique Polloni et celle de l'industrie lithique à Michel Marztluff.

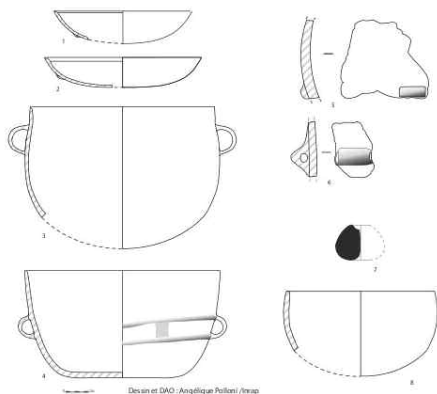
Les structures de combustion à galets chauffés de la zone A. La zone A concentre 13 structures de combustion à galets chauffés sur une aire de 40 m sur 40 m. Aucun autre type de structure n'a été repéré dans cette zone. Le diamètre de ces structures de combustion en fosse caractérisées par des galets chauffés se situe entre 1,20 m et 0,80 m. L'épaisseur du foyer testé est de 0,12 m. Aucune d'entre elles n'a livré de mobilier typique.

L'unité domestique et les structures diverses de la zone B. Dans la zone B, un fond de cabane, 14 structures de combustion à galets chauffés, 7 fosses à céramiques, 5 fosses à sédiment carbonneux et 3 éventuels trous de poteaux ont été recensés. Pendant le diagnostic archéologique, le fond de cabane a été partiellement fouillé tandis qu'une structure de combustion et une fosse à céramiques l'ont été complètement. Les vases issus de cette dernière permettent de la rattacher à une période charnière autour du Néolithique ancien/moyen.

Le fond de cabane. Il s'agit d'une structure excavée de forme ovale, mesurant 3 m sur 2 m. Elle est profonde d'environ 0,50 m. La couche supérieure est constituée d'un sédiment argilo-limoneux, compact et noir où se concentre la grande majorité du mobilier lithique et céra-

mique. Pendant la fouille manuelle sur la moitié de sa surface, cette couche « noire » supérieure a livré, entre autres, 16 outils ou éclats en silex et une hache en pierre. Du fait de l'abondance des silex taillés observée sur le terrain, nous avons prélevé la totalité du sédiment noir pour le tamiser. Le tamisage des 530 litres de terre (maille tamis : 5 mm) s'est avéré très fructueux. En effet, nous avons récupéré 57 éclats de taille en silex, dont 2 fragments de lamelles, 89 éclats de taille en quartz blanc, 13 en cristal de roche ainsi qu'une armature triangulaire, 2 grattoirs, 2 lames retouchées, dont une en forme de pointe. Ces éclats en silex et en quartz témoignent d'un atelier de taille sur le site, à proximité de cette structure.

La fosse à céramiques. De forme subcirculaire, elle a un diamètre de 1,20 m et elle est conservée sur une profondeur de 21 cm. Des fragments de céramique non tournée se concentraient au centre de la fosse. Le recollage des fragments céramiques a permis d'individualiser 4 vases, presque complets, et des fragments



Figures

Planche céramique (Dessin et Dao : Angélique Polloni /Inrap)

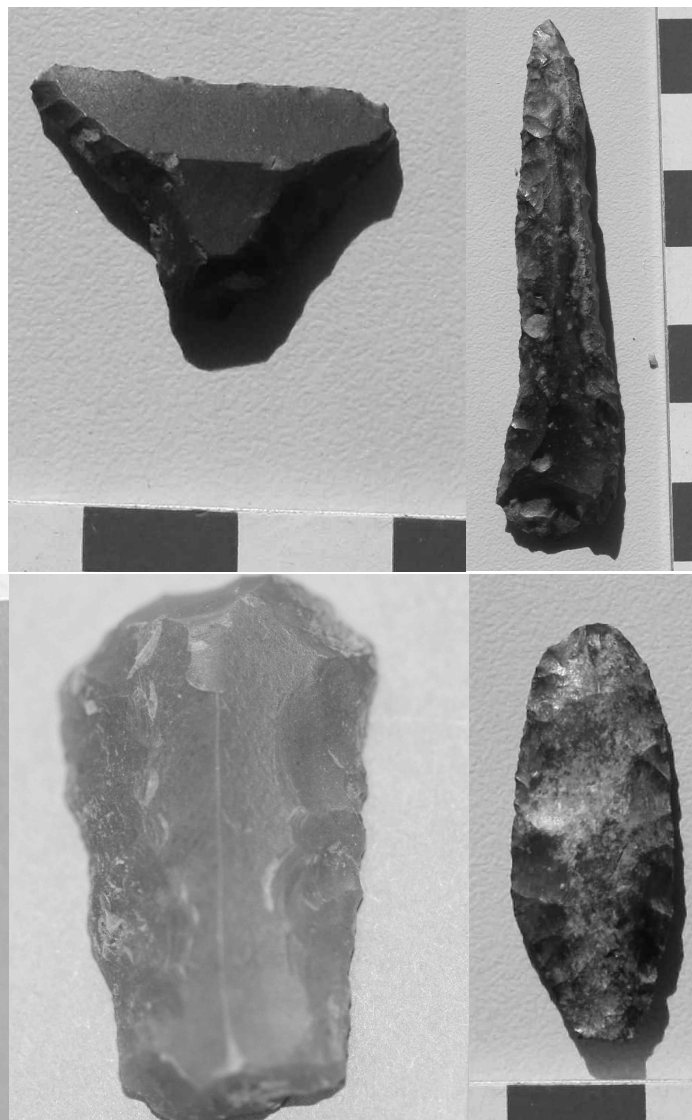
5 clichés de mobilier lithique Crédits clichés : A. Toledo i Mur /Inrap

de 6 autres. Cette structure a également fourni une belle lame en silex blond et un fragment d'une autre, un fragment d'hématite et un fragment de meule en granite. Le tamisage du comblement a permis de récupérer 4 lames en silex supplémentaires.

Foyer avec couronne de pierres. Ce foyer a été endommagé par les labours. Aménagé dans une légère cuvette, il présente une double couronne de pierres sur sa périphérie. Celles-ci ont chauffé et certaines ont éclaté. Le centre de la structure est occupé par un sédiment argileux contenant des charbons et des boulettes de terre brûlée. Il a également livré 36 fragments de céramique modelée. Son diamètre est de 0,90 m.

Attribution chronologique

Le mobilier mis au jour dans la fosse à céramiques et le fond de cabane est dans l'ensemble plutôt homogène. L'étude de ce mobilier céramique permet de dater le site de la *Colomina* d'un horizon de transition entre Néolithique ancien et



Néolithique moyen. Cet horizon de transition, que l'on peut *grosso modo* situer aux environs de - 4500 av. J.C., est mal caractérisé dans les Pyrénées-Orientales. Si l'on exclut les découvertes isolées, les principales données dont nous disposons actuellement pour cerner cette phase sont celles issues des fouilles des sites de plein air de Trompette-Basse à Montesquieu et des Coudoumines 1365 à Caramany (Vignaud 1993). Le site de la *Colomina* à Villeneuve de la Raho présente donc un intérêt majeur pour la connaissance sur le passage du Néolithique ancien au Néolithique moyen dans les Pyrénées-Orientales.

2. Les vestiges d'époque romaine.

À part des concentrations de céramiques mélangées à des terres cuites architecturales (*tegulae* et *imbrex*) découvertes sur les premiers 30 cm de terre dans les sondages 102 et 105, une seule structure a livré du mobilier de l'époque romaine.

Grande fosse rectangulaire (3,72 m de long sur 3,4 m de large ; profonde de 0,68 m). Cette fosse a été fouillée mécaniquement sur un quart de sa superficie. En surface, une couronne formée par de gros blocs était visible du côté nord-ouest et sud de la structure. Son comblement a fourni des fragments de céramiques et des amphores d'époque romaine ainsi que de nombreux fragments de terres cuites architecturales. Nous devons leur identification à Jérôme Kotarba qui avance une datation « changement d'ère » pour cet ensemble.

3. Le mobilier wisigothique.

Des tessons de céramique dans les sondages 8, 10 et 44, un fragment de meule dans le sondage 9 et un poids de tisserand dans le sondage 1 sont à rattacher à cette période. Un seul fragment de mobilier, découvert dans le sondage 8, était associé à une éventuelle fosse qui n'a pas été testée à cause de la rapide remontée de la nappe phréatique. Jérôme Kotarba attribue à cet ensemble une fourchette VII^e – VIII^e siècle.

Communes : Plaine du Roussillon

Projet : Projet Collectif de Recherches « Villages d'hier, villages d'aujourd'hui en plaine du Roussillon »

Responsables : Olivier Passarrius (Pôle Archéologique Départemental, CG66) Aymat Catafau (Université de Perpignan – Via Domitia, CRHiSM EA 2984)

Chercheurs associés : Lucien Bayrou (Architecte des Bâtiments de France, Service Département Architecture et du Patrimoine, Perpignan), Jérôme Bénézet (Archéologue, Pôle Archéolo-

gique Départemental), Jean-Michel Carozza (Géomorphologue, Maître de conférences, Université de Strasbourg, laboratoire Geode), Richard Donat (Anthropologue, INRAP, Perpignan), Céline Jandot (INRAP, Perpignan), Pauline Illes (Archéologue, Pôle Archéologique Départemental), Sylvain Lambert (Géomaticien, Pôle Archéologique Départemental), Jérôme Kotarba (INRAP, Perpignan), Michelle Orliac (Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et d'Environnement des Pyrénées-Orientales, CAUE, Perpignan), et Mickaël Valade (Archéologue, Pôle Archéologique Départemental).

L'ambition de ce Projet Collectif de Recherche est d'éclairer la question des origines, de la formation, du développement et des transformations des villages actuels de la plaine des Pyrénées-Orientales afin de proposer des orientations de protection, de présentation et de mise en valeur patrimoniale. Il a pour objectif d'engager des opérations archéologiques sur l'emprise de quelques villages contemporains (sondages, suivis de réseaux, études de bâti) pour comprendre les dynamiques de leur morphogénèse, le rôle de la trame tardo-antique dans leur installation et les raisons qui leur ont permis de passer les phases de sélection, celles des désertions de croissance des IX^e/XII^e siècles et celles des crises du bas Moyen Âge.

L'étude de la forme et de la trame, figées par les plans cadastraux du XIX^e siècle, constitue aussi l'un des enjeux de ce projet. Un effort important sera consacré, par le biais de l'archéologie, à l'analyse des processus de transformation afin de déterminer la part de l'histoire (depuis le XI^e jusqu'au XIX^e siècle) dans la forme et la trame actuelle de nos villages.

Ce projet a été circonscrit en 2010 à la plaine du Roussillon, même si par endroits l'étude a débordé sur les premiers contreforts pyrénéens ou s'enfonce profondément dans la vallée de la Têt. Sur ces terres, nous avons centré nos problématiques sur la morphogénèse du village ecclésial, autour d'un concept historique qui est celui de la *cellera*. Cette année, plusieurs opérations ont été menées, dans le cœur ancien de Pézilla-la-Rivière, de Baixas, d'Elne ou de Torrelles. Les résultats de ces sondages, fouilles ou suivis de travaux, sont détaillés dans les notices d'opération présentes dans ce Bulletin Scientifique Régional.

A Pézilla-la-Rivière, les sondages ont permis la mise au jour d'une enceinte, probablement le mur de la *cellera* primitive, dont le tracé s'est aujourd'hui effacé et n'est plus lisible dans le cadastre napoléonien. La forme circulaire actuelle du village, ramassé autour de son église,



Figure 1 : Détail de l'un des sondages de Pézilla-la-Rivière. Sous le gros mur d'époque moderne, niveaux d'habitats perturbés par des tombes en coffre.

est celle de la seconde enceinte construite probablement au XIII^e siècle, flanquée d'un fossé. Les niveaux du Moyen Âge, où vestiges domestiques et funéraires sont mêlés, reposent directement sur le sol géologique et aucune trace antique ou tardo-antique n'a été mise au jour, du moins sur cette partie du village.

A Elne, les sondages menés au pied de la colline, ont permis la découverte de vestiges du deuxième âge de Fer, sous 3,30 m de stratigraphie complexe où l'Antiquité n'est représentée que par une fosse. Les vestiges du Moyen Âge les plus anciens ne datent que du XIII^e siècle, entamés par un puissant fossé qui, chose surprenante, courait le long du talus de la butte.

L'opération menée dans le centre villageois de Torrellas, à l'extérieur du réduit primitif du village, montre, comme celle réalisée à Villelongue-de-la-Salanque l'année précédente, que la trame

de l'habitat à l'intérieur du village n'est probablement pas aussi serrée qu'il y paraît au vu du premier cadastre. Ici, en bordure du ruisseau qui participait à l'alimentation en eau du fossé, s'est installé un enclos, sans doute construit en terre massive, et lié soit au parcage des troupeaux, soit à une fortification de type « motte castrale » antérieure à 1250.

En 2012, ce projet a été mis temporairement en sommeil pour permettre le traitement de ces données avant une reprise des opérations de terrain programmées en 2014.

Olivier Passarrius
(Pôle Archéologique Départemental – CG66),
Aymat Catafau (Université de Perpignan
CRHiSM EA 2984), pour l'équipe.

Prospections diachroniques sur l'ancien terroir de *La Coume Païrouneïll* (Angoustrine-Villeneuve-les-Escalades et Ur, Cerdagne, Pyrénées-Orientales)

Communes : Angoustrine-Villeneuve-les-Escalades, Ur

Type d'intervention : relevé et prospection-inventaire

Dates : Du 24 septembre 2013 au 4 octobre 2013

Financement : Service régional de l'archéologie de la Région Languedoc-Roussillon, Groupe de recherches archéologiques et historiques de Cerdagne (GRAHC). Participation de la Commune d'Angoustrine-Villeneuve-les-Escalades dans le logement de l'équipe de terrain.

Responsable d'opération : Noémie Luault (étudiante en archéologie, UMR 6566, membre du GRAHC)

Collaborateurs : Carine Calastrenc (ingénieure d'étude CNRS, équipe TERRAE), Delphine Bousquet (doctorante en archéologie, UMR 5608), Denis Crabol (président du GRAHC), Pierre Campmajo (docteur en archéologie, expert associé, UMR 5608), Christine Rendu (chargée de recherche CNRS, UMR 5136)

Équipe de terrain : Delphine Bousquet, Pierre Campmajo, Denis Crabol, René Domergue, Françoise Dormont, Michaël Gourvennec, Nicolas Mias, Christine Rendu, Richard Simeon.

Présentation

Cette campagne de prospections s'est déroulée aux alentours d'un habitat du haut Moyen Âge localisé sur la commune d'Angoustrine-Villeneuve-les-Escalades (Cerdagne, Pyrénées-Orientales), au lieu-dit *La Coume Païrouneïll*. Ce site, signalé par Michel Martzluff dans les années 1990, a fait l'objet de plusieurs campagnes de fouilles entre 2004 et 2006, sous la direction de Pierre Campmajo (1).

Le lieu-dit *La Coume Païrouneïll* est localisé sur un promontoire, au bord de la rivière d'Angoustrine. Il s'agit d'un habitat composé d'une quarantaine de structures. Les datations radiocarbone réalisées lors des différentes campagnes ont montré une chronologie située entre le VII^e et le X^e siècle. L'habitat rural de cette période est largement méconnu en Cerdagne (2). Aussi, cette occupation, une des seules référencées dans la région, est susceptible d'apporter des données importantes sur la thématique.

Les objectifs de ces prospections ont été de plusieurs ordres : d'une part mieux connaître

l'établissement en lui-même et ses différents espaces, afin de préparer une éventuelle poursuite des fouilles ; d'autre part avoir une image plus précise du terroir de *La Coume Païrouneïll*, non seulement au haut Moyen Âge mais aussi dans la longue durée, afin de replacer cette occupation dans son contexte.

Pour répondre à ces objectifs, la campagne de prospections s'est déroulée en deux temps : un premier temps du mardi 24 au vendredi 27 septembre 2013, consacré à du relevé de structures sur le site ; un second temps du dimanche 29 septembre au vendredi 4 octobre 2013, pendant lequel des prospections extensives ont été réalisées aux alentours de *La Coume Païrouneïll*.

Le premier volet de l'opération a été réalisé par un groupe réduit de deux à trois personnes composé de membres du Groupe de recherches archéologiques et historiques de Cerdagne (GRAHC) qui se sont relayés au cours des quatre jours : Delphine Bousquet, Christine Rendu, Denis Crabol, Pierre Campmajo et Noémie Luault.

L'équipe de prospecteurs de la seconde moitié de la campagne était composée de six personnes : René Domergue, Françoise Dormont, Michaël Gourvennec, Nicolas Mias, Richard Simeon et Noémie Luault. Le mercredi 2 octobre 2013, les prospections se sont étendues à un promontoire voisin (*El Castellà*), en connexion visuelle avec le site et situé sur la commune d'Ur.

Résultats

Le site de *Las Cabanes*

La première semaine de relevé nous a permis de documenter une série de structures situées à l'est de *La Coume Païrouneïll* au lieu-dit *Las Cabanes*.

Las Cabanes est mentionné dans la *Carte archéologique de la Gaule* (3) : « Le lieu-dit *Las Cabanes* est signalé par L. Basseda (1980, p. 756-757) comme groupe de petites fermes (bas-lat : *capanna* = *cabane*) » (4). Dans l'inventaire réalisé par le Groupe de recherches archéologiques et historiques de Cerdagne (GRAHC) (5), Pierre Campmajo mentionne « de nombreux enclos et murs de terrasses en pierres sèches. Trois monticules de terre de 15 m de diamètre environ pour les plus grands, pourraient être des tumulus. À l'est du site, deux dalles verticales pourraient être les restes d'un monument mégalithique (dolmen ?) ».

L'ensemble que nous avons relevé est composé des différents éléments mentionnés par Pierre Campmajo mais nous avons également en-

(1) Campmajo *et al.*, 2004, 2005, 2006, 2007

(2) Luault, 2013

(3) Kotarba, 2007

(4) Kotarba, 2007, p. 216

(5) Campmajo *et al.*, 2010

registré plusieurs autres buttes du même aspect que celles fouillées à *La Coume Païrouneïll*. La nature de ce site mériterait qu'on s'y attarde davantage. S'il est contemporain de l'habitat du haut Moyen Âge de *La Coume Païrouneïll*, on peut se demander si l'espace compris entre les deux lieux-dits était occupé par des structures aujourd'hui invisibles en surface (on sait en effet dans le secteur nord-est de *La Coume Païrouneïll*, plusieurs structures sont coupées par un muret postérieur à l'habitat). D'autre part, si les deux sites sont contemporains mais discontinus, cela pose la question de la manière dont s'articulent les deux espaces. L'hypothèse de deux occupations successives ou éloignées dans le temps n'est pas non plus à exclure.

Première étude des murs sur le site de *La Coume Païrouneïll*

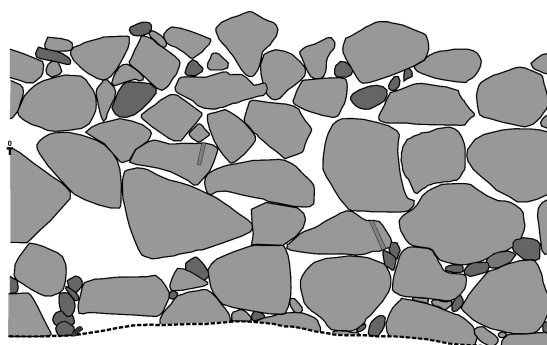
Sur le site de *La Coume Païrouneïll*, les relevés se sont concentrés sur la zone sud de l'occupation. Cette dernière a révélé une succession de murs de soutènements, que l'on retrouve dans le sens est/ouest mais aussi le long de la rivière d'Angoustrine (orientation nord/sud). Des portions de ces murs ont fait l'objet de dessins techniques. Pour permettre une comparaison entre ces structures à l'échelle du site et pouvoir proposer une éventuelle première typologie, trois autres murs ont fait l'objet d'un relevé du même type (figure 1).

Angoustrine 2013 - 01/10/13

Structure 109, mur de soutènement en contrebas de la parcelle 108 (cadastre)

Dessin : R. Domergue et N. Mia

DAO : N. Luault



- Blocs de granit
- Blocs de schiste
- Autre roche exogène
- Traces de débitage
- Céramique

Figure 1 : relevé du mur 109

On remarque que la pierre locale est privilégiée dans la construction de ces aménagements : le granit est toujours majoritaire et secondé par le schiste.

Les traces de mèches que l'on retrouve sur deux de ces murs peuvent indiquer une édification tardive de ces aménagements (XIX^e/XX^e siècle), même si l'on ne peut exclure l'hypothèse d'une réfection de structures anciennes à une époque postérieure. Un muret recoupant plusieurs structures appartenant visiblement à l'habitat du haut Moyen Âge, serait postérieur à cette époque.

La présence de ces différents éléments montre un fort aménagement des environs immédiats du site de *La Coume Païrouneïll*. La chronologie et la fonction exacte des structures les plus proches de l'habitat demandent à être précisés par des fouilles. Par ailleurs, une étude du cadastre ancien et de la documentation écrite devrait permettre d'affiner les connaissances sur l'organisation du parcellaire dans les zones périphériques du site.

Traces d'exploitation de la pierre

L'espace au sud du site s'est également révélé riche en traces d'exploitation de la pierre et plus particulièrement du granit. Certaines de ces traces sont bien identifiables et correspondent aux négatifs laissés par les outils (6) utilisés dans le débitage de la roche. Elles peuvent se retrouver sur les lieux d'extraction mais également dans les aménagements agraires, où elles sont généralement abondantes et bien conservées (7). Plusieurs types de traces de débitage ont pu être détachés sur le site de *La Coume Païrouneïll* et ses alentours.

Une première catégorie est composée de traces allongées et étroites, larges de 2 à 3 centimètres, longues de 15 à 30 cm. Selon la typologie proposée par Michel Martzluff, il s'agirait de traces de mèches (*barrina*) tenues à la main et insérées dans la pierre en les frappant à l'aide d'une masse avec ensuite un usage de la poudre noire pour détacher le bloc. Cette technique serait utilisée entre le milieu du XIX^e et le milieu du XX^e siècle (8). Ces empreintes, nous en retrouvons dans la zone sud du site, sans doute sur le lieu d'extraction de la roche. Nous en retrouvons également sur le mur de soutènement n° 109 (figure 1).

En bordure de la rivière d'Angoustrine nous avons relevé des traces d'extraction du même type mais plus larges et plus longues, qui pourraient correspondre à des traces de barre à mine modernes (XVII^e – XIX^e) (9) (figure 2).

(6) Martzluff, 2009, p. 505

(7) Martzluff, 2009, p. 505

(8) Martzluff, 2009, p. 503 et 496

(9) Martzluff, 2009, p. 503



Figure 2 : traces de barre à mine le long de la rivière d'Angoustrine

Une deuxième catégorie de traces correspond à des emboîtures plus larges (15/20 cm de longueur pour 5/10 cm de largeur). La trace la plus intéressante est localisée sur la roche 102 (figure 3). Les négatifs d'outils sont entiers et le bloc destiné à être emporté ne s'est visiblement pas détaché et a donc été laissé sur place. Il s'agit certainement de grandes emboîtures ou saignées creusées au pic pour coins de bois, technique qui daterait des XVII^e – XIX^e siècles (10).

Angoustrine 2013 - 02/10/13

Roche 102 comportant des traces de débitage

Dessin : N. Mias et M. Gourvennec

DAO : N. Luault

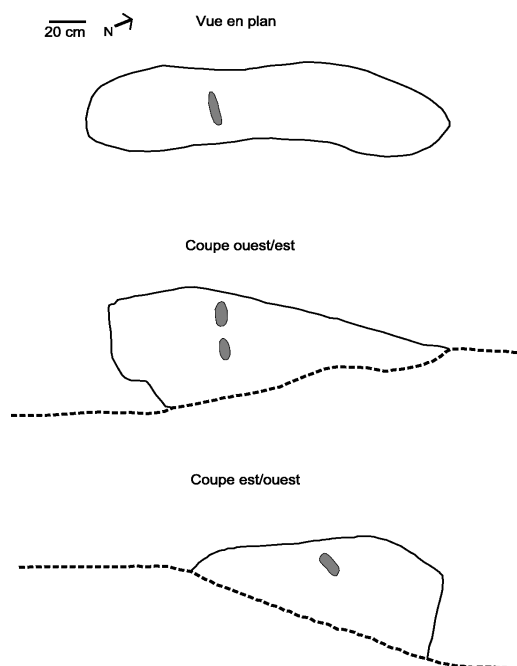
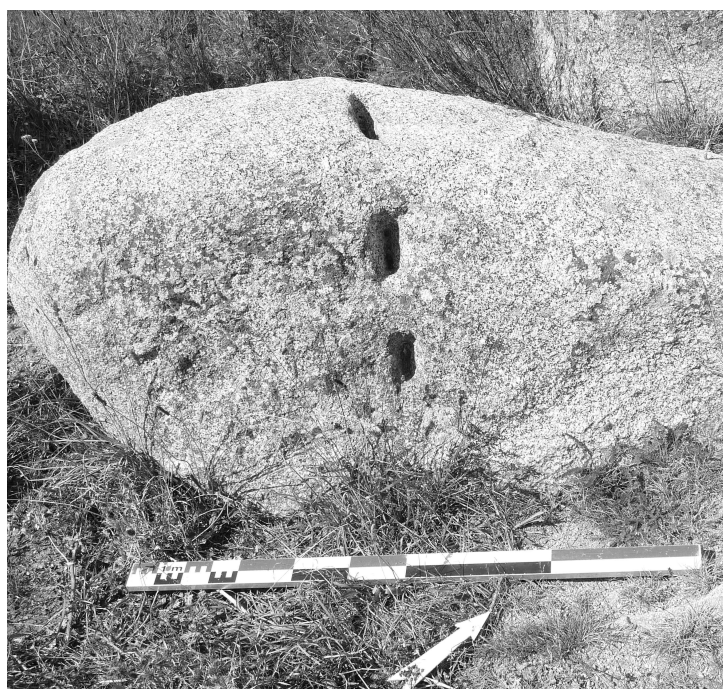


Figure 3 : traces de débitage dans la roche 102



La catégorie suivante est représentée par deux individus. Les traces de débitage visibles sont composées de petites emboîtures ovales longues de 3 à 4 cm et larges de 1 à 2 cm. Il s'agirait selon Michel Martzluff d'emboîtures pour petits coins de fer, surtout attestée au XX^e siècle avec l'introduction de la forge mobile et du marteau piqueur (11) (figure 4).

Figure 4 : traces de débitage dans la roche 30

Ces différentes traces révèlent une activité d'extraction de granit sur le site de *La Coume Païrouneïll* et ses alentours. Les négatifs d'outils identifiés correspondent à la

période moderne et contemporaine. La répétition de mêmes traces sur des structures agraires de la zone peut indiquer une utilisation de la matière première sur place pour aménager l'espace. De nombreux empierrements relevés dans la même zone peuvent par ailleurs correspondre à des déchets de taille liés à cette activité.

Enfin, concernant ces traces d'extraction, il convient d'évoquer le repérage de structures liées à l'exploitation du schiste au lieu-dit *El Castellà* et notamment une petite carrière. On peut également émettre l'hypothèse que les roches de cette nature retrouvées sur le site de *La Coume Païrouneïll* et ses alentours (sur un substrat granitique), proviennent de ce lieu.

(10) Martzluff, 2009, p. 503

(11) Martzluff, 2009, p. 503

Angoustrine 2013 - 01/10/13

Structure n° 30, traces de débitage

Dessin : M. Gourvennec

DAO : N. Luault

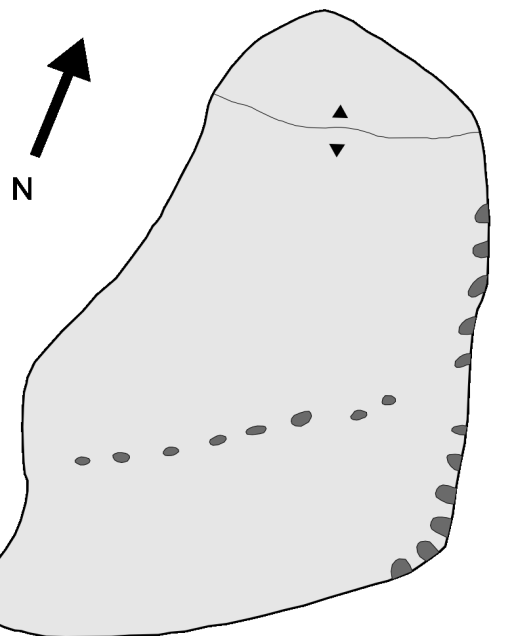


Figure 4 : traces de débitage dans la roche 30

Structures agraires : des parcelles fortement aménagées

Les parcelles que nous avons prospectées comportent de nombreux aménagements. Un certain nombre de murs sont visibles dans le paysage et ont des fonctions variées, qui ont pu évoluer dans le temps. Ces prospections ont aussi permis de relever un certain nombre de structures liées à l'eau. Il s'agit de fossés, canaux d'irrigation et drains.

Plusieurs drains affleurant à la surface ou engendrant des anomalies phytographiques ont été relevés. La fonction de ces structures est d'assurer l'évacuation des eaux sur un sol trop humide.

Les canaux d'irrigation sont quant à eux nettement plus visibles : c'est le cas du réseau de canaux relevés dans la zone de *Las Cabanes*. Il s'agit d'un réseau complexe et hiérarchisé. Les fossés que l'on trouve souvent en bord de parcelles font partie de ce réseau de drainage et d'irrigation, parfois encore en fonctionnement.

Aménagements de bord de rivière

Parmi ces structures liées à l'eau, on trouve de nombreux aménagements de bords de rivière. Il s'agit de canaux de dérivation ayant connu plusieurs phases de réaménagements. On peut distinguer au moins deux modes de construction concernant ces structures. D'une part un canal peu large, bordé par deux alignements de pierres et comportant un système de vannes, aujourd'hui entièrement comblé (figure 5).

Angoustrine 2013 - 03/10/13

Structure n° 153, canal de dérivation le long de la rivière d'Angoustrine

Dessin : M. Domergue

DAO : N. Luault

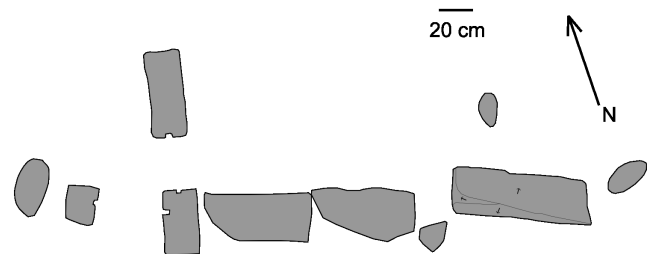


Figure 5 : canal de dérivation le long de la rivière d'Angoustrine

D'autre part, un canal nettement plus large dont les bords sont aménagés sous la forme de murs assisés. Ce canal, bouché postérieurement (des rochers avec des traces de barre à mine bloquent aujourd'hui l'arrivée de l'eau depuis la rivière d'Angoustrine, cf. fig. 2) et encore parfaitement visible.

Le mobilier récolté

201 éléments de mobilier ont été récoltés au cours de cette opération :

73 de ces éléments correspondent à des morceaux de terre cuite architecturale, certains identifiés comme des morceaux de tuiles mécaniques (18), et par conséquent relativement récents, d'autres trop roulés pour permettre une identification plus précise.

6 artefacts correspondent à des fragments de carrelage.

3 éléments d'ardoise ont été ramassés.

2 fragments de béton moderne ont également été récoltés.

La céramique, avec 85 individus, est très bien représentée dans le corpus. 70 de ces individus correspondent à des fragments de panse, 10 à des éléments de bord et 3 à des fonds.

La majorité des individus sont des fragments de céramique tournée (72). Les céramiques non tournées (10) comportent généralement un dégraissant grossier ou moyen et pour la moitié d'entre elles une cuisson réductrice. Ces dernières peuvent être attribuées à la Protohistoire ou au haut Moyen Âge. Le seul élément de bord de ce type est trop roulé pour permettre une identification plus précise.

Un fragment de bord en céramique grise et tournée semble par ailleurs se rapporter au second Moyen Âge.

La céramique vernissée ou glaçurée est représentée par 37 individus, qui peuvent se rapporter de manière très large à une période comprise entre la fin du Moyen Âge et nos jours. 9 de ces éléments sont des fragments de bord, 3 des fonds.

9 éléments en métal et 2 scories ont été récoltés : 6 clous, 1 fer de vache, 1 dé à coudre, 1 probable fragment de penture et 1 plaque de fer rivetée.

5 morceaux de faune ont également été recueillis : 1 dent, 1 probable clavicule d'un petit animal de type lagomorphe, 1 os appartenant à un gros animal (probablement un mouton ou une vache) et deux autres ossements non identifiés.

Enfin, 11 éléments en verre ont été enregistrés.

A 50 mètres au sud-est de *La Coume Païrouneill*, la parcelle de la borne-frontière 41 (parcelle cadastrale n° 730) a fait l'objet de prospections antérieures de la part de Pierre Campmajo, à l'occasion d'un défonçage de 30cm de profondeur. Le mobilier récolté à cette occasion, examiné par Claude Raynaud, est attribuable en partie aux IV^e/V^e siècle (12), en partie aux II^e s. av. J-C. – III^e s. ap. J-C. et en partie à l'Âge du Fer (13). Dans cette parcelle, mis à part deux fragments de porcelaine attribuables au XX^e, voire au XXI^e siècle, nous n'avons retrouvé aucune céramique vernissées ou glaçurées. En revanche, trois fragments de céramique modelée avec un dégraissant grossier ont été ramassés ainsi que plusieurs morceaux de céramique tournée à cuisson oxydante, dont un bord.

Bilan général

Le double objectif de ces prospections s'est trouvé en partie rempli. D'une part, les relevés ont amené à une meilleure connaissance du site de *La Coume Païrouneill*. Le long de la rivière d'Angoustrine et dans la zone sud du promontoire où le site est implanté, d'importants aménagements ont été réalisés sous la forme, principalement, de murs de soutènement. Le relevé d'une partie des structures présentes au lieu-dit *Las Cabanes* a permis d'émettre l'hypothèse, si cette occupation est contemporaine du haut Moyen Âge, d'un site fonctionnant avec celui de *La Coume Païrouneill*, voire en étant la continuité. Seules des sondages permettront de confirmer ou d'infirmer ces théories.

D'autre part, cette opération a permis d'apporter des éléments concernant l'occupation du terroir de *La Coume Païrouneill* dans la longue durée. Les éléments de céramique modelée re-

trouvés, pouvant appartenir aux périodes proto-historiques, suggèrent une présence ancienne sur les lieux. L'existence d'une concentration de matériaux attribuables à l'Antiquité tardive à l'est du site, observée ponctuellement lors de travaux de labours, semble indiquer la présence d'un site de cette époque. Le second Moyen Âge paraît également représenté avec la découverte d'un élément de forme attribuable à cette période. Enfin, la période moderne et contemporaine est la plus présente dans le paysage observé : de nombreux fragments de céramique glaçurée et vernissée, la récurrence de traces de débitage de la roche propres à ces périodes suggèrent une exploitation de ce terroir importante.

Bibliographie

Campmajo et al., 2010 — CAMPMAJO (P.), CRABOL (D.), RENDU (C.), BOUSQUET (D.), *Inventaire des sites archéologiques Cerdagne – Capcir – Haut Conflent (2 tomes)*, Groupe de recherches archéologiques et historiques de Cerdagne, document dactylographié, 2010, p. 16-18.

Campmajo et al., 2007 — CAMPMAJO (P.), CRABOL (D.) et BILLE (E.), « Un atelier de traitement du fer sur le site du haut moyen âge de la Coume Païrouneill à Angoustrine (Pyrénées Orientales) : premiers résultats » dans CATAFAU (A.), *Activités, échanges et peuplement entre Antiquité et Moyen Âge en Pyrénées-Orientales et Aude, Domitia n° 8-9*, Perpignan, Centre de Recherches Historiques sur les Sociétés Méditerranéennes, 2007, p. 137-163, 2007.

Campmajo et al., 2006 — CAMPMAJO (P.), CRABOL (D.), BILLE (E.), RAYNAUD (C.), RUAS (M.-P.), PARENT (G.), RENDU (C.), « Un atelier de traitement du fer sur le site du haut Moyen Âge de la Coume Païrouneill à Angoustrine » dans *Bulletin de l'A.A.P.O. n° 21*, Perpignan, Association Archéologique des Pyrénées Orientales, p. 41-44.

Campmajo et al., 2005 — CAMPMAJO (P.), CRABOL (D.), PARENT (G.), RAYNAUD (C.), RENDU (C.), RUAS (M.-P.) « Fouilles sur le site de la Coume Païrouneill à Angoustrine » dans *Bulletin de l'A.A.P.O. n° 20*, Perpignan, Association Archéologique des Pyrénées Orientales, p. 16-19.

Campmajo et al., 2004 — CAMPMAJO (P.), CRABOL (D.), RENDU (C.), PARENT (G.), « Sondages sur le site d'Angoustrine au lieu-dit Coume Païrouneill » dans *Bulletin de l'A.A.P.O. n° 19*, Perpignan, Association Archéologique des Pyrénées Orientales, p. 15-16.

Kotarba et al., 2007 — KOTARBA (J.) dir., CASTELLVI (G.) et MAZIÈRE (F.), *Les Pyrénées*

(12) Campmajo et al., 2004, p. 111

(13) Campmajo et al., 2004, p. 110

nées-Orientales 66, dans Provost (M.) dir., *Carte Archéologique de la Gaule*, Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Ministère de l'Éducation Nationale, Ministère de la Recherche, Ministère de la Culture et de la Communication, Maison des Sciences de l'Homme, 2007, p. 215-218.

Luault, 2013 — LUAULT Noémie, *La Cerdagne du haut Moyen Âge (V^e-X^e) : état des lieux et perspectives de recherche sur l'habitat rural*, Mémoire de recherche dactylographié sous la direction d'Isabelle Catteddu, 2013, 203 p.

Martzluff, 2009 — MARTZLUFF (M.), « Au temps des pierres amoureuses. Typologie du débitage des roches monumentales depuis l'an mil dans les Pyrénées catalanes » dans *De Méditerranée et d'ailleurs... Mélanges offerts à Jean Guilaine*, Toulouse, Centre de Recherches sur la Pré- et Protohistoire de la Méditerranée, coll. Archives d'Écologie Préhistorique, 2009, p. 483-508.

Communes : Le Barcarès, Torreilles, Sainte-Marie-de-la-Mer, Canet-en-Roussillon, Argelès-sur-Mer, Port-Vendres, Collioure, Le Perthus, Prats-de-Mollo-la-Preste

Intitulé de l'opération : Bunkers allemands de la seconde Guerre mondiale (1942-1944)

Type d'intervention : Prospection inventaire

Dates : 1^{er} janvier au 30 novembre 2013

Financement : Conseil Général 66 + aide technique du PAD CG 66

Responsable d'opération : Guillem Castellvi (Étudiant, spécialiste des fortifications allemandes de la seconde Guerre mondiale)

Principaux collaborateurs : PAD CG 66 et Georges Castellvi (aide aux relevés)

Autorisation administrative : arrêté VL/BK/2013/740 SRA L.-R.

Mise en place de la prospection inventaire

Dans un premier temps, c'est un travail personnel visant à localiser les ouvrages allemands et autres traces qui leur sont imputables. Au fur et à mesure, est dressée une carte « bunkerarchéologique » du département, les ouvrages se trouvant autant sur la côte qu'à l'intérieur des terres.

Le Pôle Archéologique Départemental (Olivier Passarius, Pauline Illes), sous couvert des Archives Départementales (Christine Langé), ont fait en sorte qu'une convention de collaboration soit signée avec le Conseil Général. De même, une demande de prospection inventaire a été délivrée par le Service Régional de l'Archéologie, appuyée par Véronique Lallemand, ingénieur d'études chargée du département des Pyrénées-Orientales.

Cette campagne se situe dans la continuité de la précédente ayant permis d'inventorier 42 ouvrages en 2012 principalement sur la Ligne des Pyrénées. La campagne 2013 s'est principalement axée sur les communes littorales du Barcarès à Port-Vendres et a permis d'inventorier 49 ouvrages.

Contexte historique

Lors des premiers mois de la Seconde Guerre mondiale, notre département est épargné par les ravages de la guerre. Suite à la défaite française face à l'invasion des troupes allemandes lors de la campagne de France du printemps 1940, la France est divisée en deux zones, une zone occupée au nord et une zone « libre » au sud, séparées par la ligne de démarcation.

La circulation d'une zone à l'autre est très contrôlée afin d'éviter les passages clandestins et la fuite de la population de la zone occupée vers

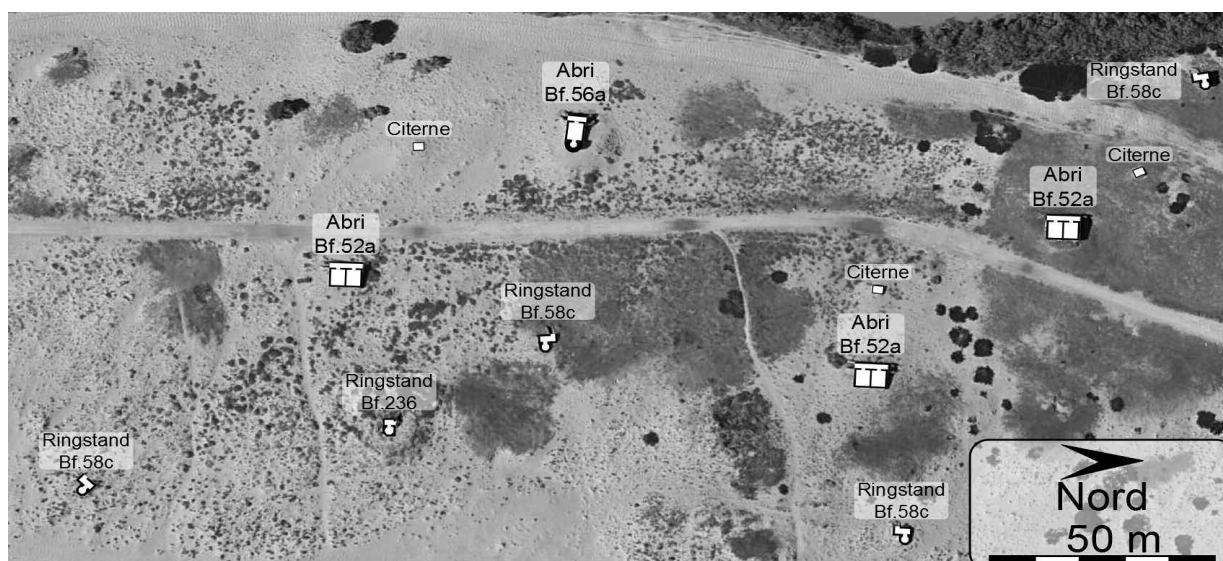


Figure 1 - Lgs078, Sainte-Marie-la-Mer, Localisation des ouvrages (Fonds Google Earth, 2013 - DAO Gu. Castellvi)



Figure 2 - Lgs078, Sainte-Marie-la-Mer, Abri Bf56a (Cl. Gu. Castellvi)

la zone « libre ». Ces contrôles se renforcent aussi sur la frontière franco-espagnole. Entre juin 1940 et novembre 1942, le gouvernement de Vichy renforce le contrôle à la frontière avec l'Espagne en multipliant le nombre d'hommes et les patrouilles.

Lorsque survient le débarquement allié sur les côtes d'Afrique du Nord, le 8 novembre 1942, les Allemands craignent la menace d'un prochain débarquement sur les côtes méditerranéennes françaises. De ce fait, ils vont mettre en place le plan *Anton II* qui vise à occuper la zone « libre ». Le 11 novembre 1942, les Allemands franchissent alors la ligne de démarcation et s'empressent de rejoindre la côte et les Pyrénées. Ils n'arriveront dans le département que le 12 au matin, entrent dans Perpignan avant de rejoindre Cerbère vers midi. Dans Perpignan, la *7. Panzer Division* organise un défilé durant lequel les Allemands vont tourner dans la ville plusieurs fois afin de faire croire à la population perpignanaise que les troupes sont en plus grand nombre qu'elles ne le sont réellement.

Notre département est un point clé pour les Allemands car il est à la fois sur un front côtier face aux troupes débarquées en Afrique du Nord et sur un front terrestre face à l'Espagne. L'Espagne est dans une certaine neutralité envers les belligérants mais Franco craint une invasion du pays par les Allemands s'il s'oppose à eux et, dans un même temps, son pays accueille des réfugiés sur son sol et certains des services de renseignements espagnols se tournent vers les alliés.

Dès lors les Allemands entreprennent la création de deux lignes de défense dans notre département. La première ligne est située sur la côte. Elle s'étend de Cerbère au Barcarès et, au-delà, à la frontière italienne et est constituée de grosses batteries de marine et d'autres ouvrages plus petits devant arrêter un débarquement allié par la mer. Cette ligne de fortifications s'appelle le *Mit-*

telmeerkustenfront ou *Südwall*. Le secteur fortifié le plus significatif de la côte de notre département est Port-Vendres, constituant le dernier port en eau profonde ; les Allemands y ont aménagé de nombreuses batteries et ouvrages. Ce secteur a bien été étudié par Christian Xancho.

Une seconde ligne de défense, moins connue, est positionnée dans les Pyrénées. Elle s'étend d'Hendaye, sur la côte Atlantique, à Cerbère. Moins fortifiée que le *Südwall*, la plupart de ses ouvrages est situé près des cols et autres lieux de passages. Elle devait interdire les passages clandestins avec l'Espagne et retarder une invasion par le sud. Elle est dénommée dans les documents allemands *Sperrlinie Pyrenäenfront* soit « ligne de front fortifiée des Pyrénées ».

D'autres ouvrages, plus épars, sont situés à l'intérieur du département pour assurer la défense de certains sites importants comme l'aéroport ou encore des constructions servant de quartier général aux Allemands.

Méthodologie

La méthodologie appliquée pour la recherche de ces ouvrages consiste en une première étape de repérage sur photos aériennes anciennes de l'IGN, photos aériennes actuelles ou par le biais de témoignages de certaines personnes qui connaissent plus ou moins précisément l'emplacement de certains bunkers (voire même disparus). Par la suite, il est nécessaire d'aller sur le terrain pour identifier les ouvrages et en faire le relevé. Enfin sont dressées des fiches standardisées visant à enrichir la carte archéologique du département.

Ouvrage inventoriés lors de la campagne 2013

Liste des ouvrages inventoriés lors de cette seconde campagne :

Argelès-sur-Mer : 1 *Ringstand Bf.69 (Gr.W)* modifié, 1 mur pare-éclats

Canet-en-Roussillon : 2 murs antichars, 2 *Ringstand Bf.236 (Pz II)*, 1 *Ringstand* couvert pour 5 cm KwK, 1 R612

Collioure : 1 mur antichars, 1 *Ringstand* couvert pour 5 cm KwK

Le Perthus : 1 poste d'observation

Port-Vendres : 3 murs antichars, 2 abris, 2 bâtiments pour troupe, 1 garage pour projecteur, 1 *Ringstand Bf.58c (MG)*, 1 poste d'observation

Prats-de-Mollo-la-Preste : 1 tranchée, 1 chapelle « bunkerisée »

Sainte-Marie-la-Mer : 3 citernes bétonnées, 3 abris *Bf.52a* pour 12 hommes, 1 abri *Bf.56a* pour 6 hommes avec *tobrouk*, 4 *Ringstand Bf.58c (MG ou Gr.W)*, 1 *Ringstand Bf.236 (Pz II)*

Torreilles : 3 citernes, 1 abri *Bf.51a* pour 6 hommes, 4 abris *Bf.52a* pour 12 hommes, 4 *Ringstand Bf.58c (MG ou Gr.W)*, 1 *Ringstand Bf.236 (Pz II)*, 1 R612

Dans cette liste, 11 ouvrages sont à signaler comme de nouvelles structures et 38 ouvrages ont fait l'objet d'une étude poussée. Avoir centré cette campagne sur la ligne côtière est venu du fait que les ouvrages qui y sont encore conservés sont plus sujets à être détruits par l'urbanisation ou pour des raisons de sécurité. La plupart des ouvrages se trouvant sur les plages, leur accès s'avère plus facile que pour ceux présents sur la Ligne des Pyrénées.

Concernant les ouvrages de Canet-en-Roussillon, l'accès au fonds Auguste Chauvin (32Fi) des Archives départementales des Pyrénées-Orientales a permis d'inventorier six ouvrages aujourd'hui détruits. Ces clichés ainsi qu'une photographie aérienne de l'IGN (1945) ont contribué à la localisation de ces ouvrages disparus.

Durant ces dernières années, plusieurs ouvrages ont été détruits. Deux points d'appuis qui se situaient sur le Barcarès ont été complètement détruits après-guerre. A Collioure, une partie des ouvrages présents à proximité du Fort Carré ont été détruits dans les années 1980. Plus récemment, au cours des dix dernières années, un *Ringstand Bf.58c* a été détruit près de la plage de la jetée à Port-Vendres ; un ouvrage pour tourelle de char présent près du laboratoire Arago à Banyuls-sur-Mer a été, quant à lui, enseveli sous une grosse dalle de béton.

Dernièrement, un appel d'offre avait été lancé pour la destruction des trois *Ringstände Bf.58c* présents sur la plage de Torreilles, ces ouvrages faisant l'objet d'une partie de cette étude. Heureusement, il a été possible d'intervenir à temps auprès de la DDTM et du DRASSM (avec l'ap-

pui de l'AAPO) pour surseoir à la destruction de ces ouvrages prévue en novembre 2013. Contrairement à ce dossier, un bunker présent sur la plage des Cabanes de Fleury a quant à lui été détruit en décembre 2013 sans étude préalable.

Conclusions

De nombreux ouvrages restent encore à retrouver pour compléter cet inventaire partiel ; le nombre d'ouvrages pour le département des Pyrénées-Orientales peut être estimé entre 400 et 450. L'exploitation d'autres documents d'époque et le recueillement de témoignages devraient permettre d'identifier de nouveaux ouvrages.

Par ailleurs la prospection-inventaire a démontré que, comme pour les périodes historiques plus anciennes, il peut y avoir un décalage entre les données chiffrées écrites et la réalité du terrain.

Valorisation

Cette recherche sur les fortifications allemandes a déjà fait l'objet de plusieurs articles dans diverses revues, un rapport dactylographié adressé au Pôle Archéologique Départemental, au Service Régional de l'Archéologie et aux Archives Départementales des Pyrénées-Orientales ainsi que trois conférences durant l'année 2013. Les nouvelles découvertes alimentent les forums spécialisés et permettent de faire prendre conscience à la population de ce patrimoine historique récent.

Perspectives

Lors de la prochaine campagne, seront étudiés plus en détails les édifices présents sur Port-Vendres et la côte Vermeille, notamment ceux situés sur des propriétés privées.

Guillem CASTELLVI

Bibliographie/Sitographie

<http://sudwall.superforum.fr/>

Guillem CASTELLVI, « Fortifications allemandes du Perthus (1942-1944) », *Cahiers de la Rome*, n° 17, 2008, p. 66-78 ;

Guillem CASTELLVI, « Occupation allemande autour de Prats-de-Mollo », *Costabona*, n°2, 2012, p. 33-37

Guillem CASTELLVI, Rapport final d'opération de prospection-inventaire : Inventaire des fortifications allemandes de la seconde Guerre mondiale dans les Pyrénées-Orientales, décembre 2013, vol. 1, 114 p. et vol. 2, 152 p.

Guillem CASTELLVI, *Inventaire des bunkers allemands de la seconde Guerre mondiale dans les Pyrénées-Orientales (Campagne 2013)*, AAPO, 12 octobre 2013, Perpignan, 30 min – 56 personnes (Conférence)

Guillem CASTELLVI, *Édification et typologie des bunkers dans les Pyrénées-Orientales (1942-1944)*, Association Sudhistoire, 21 novembre 2013, Perpignan, 80 min – 9 personnes (Conférence)

Alain CHAZETTE, *Atlantikwall Südwall spécial typologie*, éd. Histoire & Fortifications, Langres, 2004 (192 p.)

Jean LARRIEU, *Vichy, L'Occupation Nazie et la Résistance Catalane*, Tome I, éd. Terra Nostra, Prades, 1994 (400 p.)

Neil SHORT, *Tank Turret Fortifications*, éd. Crowood, 2006 (224 p.)

Christian XANCHO, *Port-Vendres, camp retranché allemand sur la Méditerranée*, éd. Mare Nostrum, 2004 (237 p.)

Communes : Camélas, Clairas, Elne, Espira-de-l'Agly, Finestret, Joch, Latour-de-France, Maureillas-las-Illas, Millas, Néfiach, Opoul, Perpignan, Rigarda, Rodès, Saint-Estèves, Saint-Feliu-d'Amont, Saint-Feliu-d'Avall, Saint-Génis-des-Fontaines, Salses-le-Château, Terrats, Vinça.

Type d'intervention : Prospection-inventaire

Responsable d'opération : Pauline Illes (CG66) avec la collaboration scientifique de Jérôme Kotarba (Inrap)

Collaborateurs :

Encadrement des stagiaires bénévoles : Jérôme Kotarba (Inrap) et Jordi Mach (archéologue indépendant)

Inventaire du mobilier : Jérôme Bénézet (Pôle Archéologique Départemental) pour la Protohistoire et l'Antiquité, Jérôme Kotarba (Inrap) pour l'Antiquité, Olivier Passarrius (Pôle Archéologique Départemental) pour le Moyen Âge et Valérie Porra-Kuteni (Pôle Archéologique Départemental) pour la période Néolithique.

DAO/PAO : Sylvain Lambert (Pôle Archéologique Départemental)

Equipe de terrain : Armand Ophélie, Bouche Elodie, Castellvi Guillem, Catafau Aymat, Cremades Marie, Ferrer Jeanne, Forgues Manon, Fremy Céline, Gagnat Marie-Claude, Inoe Malinge, Labatte Mauve, Lafitte Denise, Legoff Noémie, Lissot Bernard, Osipova Eugénia, Pouilly Sébastien, Schild Maryse, Surjus Etienne, Surjus Monique et Vilaseque Mauricette.

Le programme de prospection et inventaire des sites de la plaine du Roussillon s'inscrit dans la continuité de plusieurs prospections diachroniques qui ont été mises en place dans les Pyrénées-Orientales entre les années 1980 et 2001. Il

en est à présent à sa deuxième année d'existence : une opération de plus courte durée avait été réalisée en 2012 sur les communes de Salses-le-Château, Espira-de-l'Agly, Saleilles et Vinça. Entre 2001 et 2010, la plaine n'a plus fait l'objet de prospections systématiques. Entre-temps, les territoires déjà prospectés ont été bâtis et les friches péri-urbaines se sont fortement développées. Le besoin en terrains constructibles n'a fait que s'accroître dans le département et notamment sur les petites communes de l'arrière-pays qui en étaient jusqu'alors préservées. Enfin, il faut noter la multiplication de certains aménagements comme les parcs éoliens ou photovoltaïques qui sont souvent réalisés en pleine campagne dans des secteurs sur lesquels on pensait les vestiges à l'abri de toute détérioration due à des constructions.

L'ensemble de ces paramètres nous a poussés à accentuer et à diversifier notre investissement en 2013. Deux campagnes ont été organisées, une durant l'hiver, d'une durée de 10 jours ouvrables (avec la participation de Jordi Mach en tant qu'archéologue prestataire de service) et une de deux mois (avec la participation de Jérôme Kotarba en tant qu'archéologue prestataire de l'Inrap). Ainsi, 31 jours ouvrables de prospections (plus du double de ce qui avait été effectué en 2012) ont été réalisés avec des équipes de bénévoles de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales (A.A.P.O.). Les zones constructibles de 14 communes ont été étudiées, 418 ha ont été parcourus cette année et plus de 44 sites archéologiques, presque tous inédits, ont été documentés. La participation de Jérôme Kotarba à ce projet a permis de rédiger près d'une quarantaine de fiches pour des sites archéologiques signalés dans la Carte Archéologique de la Gaule (1) mais qui n'avaient pas encore été déclarés aux services de l'État. La prospection des zones constructibles a été complétée sur le terrain par de nombreuses vérifications d'informations orales. Ces indications ont permis de documenter 17 sites inédits.

Il n'est pas possible de développer dans le cadre de cette notice l'ensemble des découvertes réalisées cette année mais il nous semble important de détailler notre travail sur au moins quelques secteurs où l'investissement a été plus important qu'ailleurs : le bas Conflent, le *Riberal*, et un secteur compris entre Saint-Génis-des-Fontaines et Laroque-des-Albères.

Un travail particulier a été entamé sur le bas Conflent. Quinze sites y ont été découverts qui présentent la particularité d'être difficilement détectables en surface. En effet, même ceux d'époque romaine sont peu marqués. Les tessons sont très fragmentés (faible renouvellement en surface des céramiques dû à la culture des vergers, conditions climatiques plus rudes qu'en plaine...) ; de



plus, les tuiles, qui font partie des éléments reconnaissables, sont très peu représentées (2). Par conséquent, on ne peut pas se contenter dans cette partie du département d'une prospection de surface classique au risque de détecter peu de sites. La réalisation d'une enquête orale auprès d'habitants connaissant bien le terroir (les chasseurs, les agriculteurs ou encore les amateurs de patrimoine) cumulée aux informations dont disposait déjà Jérôme Kotarba a permis la découverte de 10 des 15 sites trouvés dans ce secteur. Si les vestiges antiques sont finalement particulièrement bien représentés, on ne peut pas en déduire l'absence de sites appartenant aux autres périodes historiques. Il semble possible que nous soyons confrontés aux problèmes cumulés de la détection des tessons dans des secteurs peu lisibles et de la faible représentation et/ou de la mauvaise conservation de ces derniers en surface. Enfin, il faut insister sur le contraste qui existe entre l'exploitation antique de cette plaine du bas Conflent où les sites de cette période sont présents et le hiatus chronologique constaté lors des prospections réalisées en 2006 sur l'emprise de l'incendie du massif de Rodès situé de l'autre côté de la Têt (3). Contrairement à la plaine, la montagne ne semble pas être particulièrement occupée durant l'Antiquité. Dans ce contexte, la découverte du site antique de Montjuich, situé à plus de 500 m

d'altitude, dominant la vallée en rive droite de la Têt, fait figure d'exception. La présence de ce site dans une zone incendiée (donc bien lisible) où aucun autre vestige même diffus de cette période (et d'aucune autre) n'a été découvert pose de nombreuses questions relatives à la nature et à l'isolement de ce dernier.

Les prospections menées durant l'hiver dans le *Riberal* (sur les communes de Saint-Feliu-d'Amont, Saint-Feliu-d'Avall, Millas et Néfiach) ont permis la découverte de cinq nouveaux sites archéologiques dont trois sont datés de la Protohistoire, un du Néolithique et un de la Préhistoire récente. La principale difficulté rencontrée par l'équipe de prospection lors de cette campagne tient probablement au caractère alluvial de cette partie de la plaine. En effet, les débordements récurrents de la Têt au cours des siècles passés ont par endroit déposé une forte sédimentation qui en protégeant les sites archéologiques les rend aussi plus difficilement détectables en surface. Toutefois, certains secteurs semblent préservés de ces atterrissements et restent lisibles en surface. Quatre des cinq sites inventoriés durant la campagne menée dans le *Riberal* ont été découverts à la limite ouest de la commune de Saint-Féliu-d'Amont. Ces sites se trouvent sur un bourrelet de berge de la Coumelade, à un endroit propice aux installations mais aussi où les atterrissements

sont moins importants. La découverte de trois sites protohistoriques est conforme aux résultats obtenus lors de la campagne de prospection organisée par l'A.A.P.O. en 2000 sur la commune de Millas. L'occupation protohistorique (âge du Bronze et du premier âge du Fer) dans cette partie de la plaine avait alors été mise en valeur dans une synthèse de Florent Mazière en s'appuyant sur la présence des sites de Las Canals ou encore des Esclauses à Millas(4). Enfin, un site rattaché à la culture vérazienne (précisément plusieurs fragments d'un même vase assez bien conservé) a été découvert. Trois sites véraziens sont déjà connus en Riberal, l'un à Saint-Feliu d'Avall et les deux autres sur l'autre rive à Pézilla-la-Rivière

et Villeneuve-la-Rivière (respectivement Pla de Rella, Pla de l'Home Mort, Lo Pla) (5).

L'intervention réalisée au sud de Saint-Génis-des-Fontaines a confirmé le potentiel archéologique particulièrement élevé de cette zone. En effet, 9 sites archéologiques y ont été identifiés. L'ensemble de ces découvertes vont dans le sens des observations qui avaient été réalisées par le passé dans le cadre du programme d'inventaire des sites de la basse vallée du Tech : la Protohistoire est bien représentée (5 sites) et on note aussi la présence d'une occupation d'époque wisigothique et de deux sites antiques dont un site d'époque romaine républicaine (période bien présente dans ce secteur).

(1) - KOTARBA (J.), CASTELLVI (G.), MAZIERE (F.), Carte Archéologique de la Gaule – Les Pyrénées-Orientales, 66, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, 2007, 712 pages.

(2) - Cette particularité, déjà observée dans la région de Caramany et d'Ansignan semble caractériser une population de l'arrière-pays conservant des habitudes de construction antérieures à la colonisation romaine.

(3) - KOTARBA (J.), " Le plateau de Ropidera à l'époque romaine : un secteur inoccupé entre deux groupes culturels" in Archéologie d'une montagne brûlée – Massif de Rodès, Pyrénées-Orientales, Editions Trabucaire, Canet, 2009, pages 179 à 184.

(4) - MAZIERE (F.) : " Apport des campagnes de prospection (1999-2000) pour la connaissance du Roussillon protohistorique, l'exemple de la vallée de la Têt" in La Plaine du Roussillon du Paléolithique au XIXe siècle, Rapport de prospection et d'inventaire archéologique, Association Archéologique des Pyrénées-Orientales, S.R.A. Languedoc-Roussillon, 2009, page 275 à 283.

(5) - MARTZLUFF (M.) Dir. : "La Cova de les Bruixes, à Tautavel : une grotte fréquentée depuis le Néolithique vérazien" in Tautavel : Des hommes dans leur vallée, Presses Universitaires de Perpignan, 2013, pages 197 à 455.

A black and white photograph of an ancient stone basin, possibly a water container or a ritual vessel. The basin is made of dark, weathered stone and has a wide, shallow rim. The interior of the basin is dark and contains the word "ARTICLES" in white, italicized capital letters. The exterior of the basin is covered in faint, ancient inscriptions, including a large circular symbol on the left and the word "DATE" on the right. The background is a rough, textured surface, possibly a wall or a floor, with some debris and a small rectangular object on the left side.

ARTICLES

COMPTES-RENDUS

A propos du toponyme Cauna de l'Arago de Tautavel

Jean ABÉLANET

Jusqu'à présent, il a semblé logique d'expliquer le nom de la célèbre grotte de Tautavel, *Cauna* (en catalan ou plutôt, *Caonno* en occitan) de l'Arago par le nom d'un ancien propriétaire du nom d'Arago. C'est un fait que la famille d'Etienne Arago, l'un des plus célèbres hommes d'Etat et surtout savants du XIXe siècle (astronome et physicien, il fut chargé de mesurer, sur le terrain, l'arc du méridien de Paris), né à Estagel en 1786 et mort à Paris en 1853, était en réalité originaire de Tautavel.

Léon Tiffou, dans son « Tautavel. Essai d'histoire locale » (Perpignan, 1934, pp. 226-271) a pu reconstituer l'arbre généalogique de cette famille depuis un *Joannes de Aragon*, habitant de Tautavel en 1262, jusqu'à un bisaïeul d'Etienne Arago, Pierre Antoine Arago, qui alla s'établir dans la ville voisine d'Estagel en 1720.

Mais le vieux cadastre de Tautavel désignait le petit plateau calcaire qui domine la gorge du Verdoube, au nord-ouest du territoire, et donc la grotte de l'Arago sous le nom de *Planal de l'Arague* (en catalan correct : *Planal de l'Arago*) (devenu sur les cartes I.G.N. modernes *Planal de la Caune d'Arague*), qui ne fait pas référence à un membre de la famille Arago. On peut se poser la question : ne serait-ce pas le nom ancien du Verdoube ?

La plus ancienne mention du Verdoube nous est fournie, dans sa forme antique, par un texte de Pline l'Ancien (*Caius Plinius Secundus*) (*Naturalis historia*, III, 32) qui montre qu'à son époque (en l'an 77 de notre ère) le Verdoube (*Vernodubrum*), était considéré comme le fleuve traversant le nord de la plaine roussillonnaise jusqu'à la mer : « *In ora, regio sordonum, intusque Consuaranorum, flumine Tetum, Vernodubrum, oppida Illiberis, magnae urbis tenue vestigium, Ruscino Latinorum, flumen Atax, etc...* » « Sur le littoral, le territoire des Sordons ; à l'intérieur celui des Consuarans ; fleuves : la Tet, le Verdoube ; ville : Illiberis, faible vestige d'une ville autrefois grande, Ruscino des Latins, le fleuve Aude, etc... ». Pline procède par simple et sèche énumération.

S'est-il inspiré du texte un peu plus ancien de *Pomponius Mela*, qui, dans son *De chro-*

nographia (II, 5, 84), mentionne le Tech (*Ticis*), mais ignore le Verdoube : « *Inde est ora Sordonum et parta flumina Teis et Toicis, ubi ad crevere persaeta, colonia Ruscino, vicus Eliberrae, magne condam urbis et magnarum opum tenue vestigium* » : « Ensuite, c'est le territoire des Sordons, et les petits fleuves de la Têt et du Tech, redoutables lorsqu'ils sont en crue, la colonie de Ruscino, la bourgade d'Illiberis (Eliberrée !), faible reste d'une ville autrefois grande et aux magnifiques édifices ». Ces ressemblances, malgré les différences semblent plutôt indiquer que les deux auteurs ont dû puiser à une même source plus ancienne.

Le fleuve que nous appelons l'Agly (Aglí, en catalan), dont la plus ancienne mention n'apparaît dans les textes qu'au Xe siècle (*Flumen Aquilinum*, 906, sans doute : la rivière aux aigles, de l'adjectif *aquilinum*, formé sur *aquila*) n'était donc considéré dans l'antiquité que comme l'affluent du *Vernodubum* (1).

Il faut souligner que ce nom du Verdoube est typiquement gaulois : c'est la « rivière bordée d'aulnes, de *vernol/vernos* l'aulne et de *dubrum/dubron* faisant référence à l'eau. La toponymie montre que les Tectosages de la Narbonnaise s'infiltrèrent, vers le IIIe siècle av. J.-C., jusque dans la région du Fenouillèdes actuel où quelques toponymes conservent le souvenir de leurs présence : outre le *Vernodubrum*, l'oppidum de *Besaldu* dominant l'actuel village de Maury (le suffixe *-dunum/dunon* indiquant un habitat de hauteur) et peut être la rivière dite la Desix, affluent de l'Agly en aval d'Ansignan (*flumen Adadig*, 1142 ; *Adesig*, au XIVe siècle) où l'on reconnaît la base hydronomique *At/Ad/Ata* qui a donné Aude (*Atace*) et Axat (*Adesate*).

Quel était donc le nom du *Vernodubrum* avant la celtisation du Fenouillèdes ? Il ne serait pas impossible que le toponyme du *Planal de l'Arague*, qui domine l'étroite gorge du Verdoube, en ait conservé le souvenir.

Il est à remarquer que le nom de famille « Arago » s'est conservé intact jusqu'à l'époque moderne, même si dans la documentation roussillonnaise le « o » final est prononcé « ou » (*Canigó* prononcé *Canigou*) et a pu aboutir à la

(1) Les deux rivières prennent source, au pied du Puig de Bugarach (Aude) et le Verdoube semble avoir un parcours légèrement plus long, jusqu'à leur confluent en aval d'Estagel.

forme *Argou*. C'est d'ailleurs sous le nom de « caverne d'Argou » que le paléontologue Marcel de Serres de Montpellier et J. N. Farines de Perpignan ont publié en 1829 les premières recherches dans la Cauna de l'Arago de Tautavel (2). Mais l'anthroponyme *Arago* n'a jamais été prononcé ni écrit *Arague*. Pourtant les deux mots ont la même origine.

On sait que l'ancien comté d'Aragó (Aragón en castillan), devenu un royaume au Xe siècle, doit son nom à un affluent important de la rive gauche de l'Ebre. Prenant sa source dans les Pyrénées sous le col du Somport, il arrose au sud la ville de Jaca, puis son cours oblique à angle droit vers l'ouest et alimente le grand étang de Yesa, avant d'aller en Navarre se jeter dans l'Ebre. C'est à partir de la partie médiane de cette rivière Aragó qu'aurait débuté la lente libération de la Péninsule, dite la *Reconquista*, par les troupes catalano-aragonaises chrétiennes sur les occupants musulmans (1086) (3).

Or, justement, *Aragó* (issu de *Aracone*) est un hydronyme très attesté, formé sur la racine reconnue, pré indoeuropéenne *ar* ou *ara* (cf. A. Dauzat : les noms de lieux. Origine et évolution. Ed. Delagrave, Paris, 1957, p. 196). Elle désigne toujours un cours d'eau. D'ailleurs, la rivière voi-

sine, l'*Ara*, née elle-aussi dans le massif pyrénéen au pied du Vignemale, et coule d'abord vers le sud, puis oblique vers l'est, porte la même racine sans suffixe. On peut également citer l'*Arga* (issu de *Araca*), qui est un affluent, en Navarre, de l'Aragó, rive droite.

En Cerdagne même les exemples sont nombreux. A Guils, coule l'*Aravó* (*villa Araionedo*, 982 ; *Araone*, 1011 ; *Aragoned*, 1030) ; le village d'*Aranser* (*parrochia Aransar*, 839) a pris le nom de la rivière Aránsar (à rapprocher du *Val d'Aran* où prend sa source la Garonne dans les Pyrénées catalanes ; au hameau disparu d'*Aravó*, près de Bolvir, coule l'*Aravo*, petit affluent du Segre. Quant au village de la *Rigolise*, au territoire de Puigcerdà, les textes nous restituent sa forme ancienne : *Eragolisa*, 949, *Aragoliza*, *Aragolisa*, 958, 968, dont le suffixe en *-isa* semble indiquer la petitesse (4).

Donc le toponyme *Planal de l'Arage* (de Tautavel), issu certainement de la forme *Araca*, se distingue parfaitement par son suffixe de l'anthroponyme *Aragó*, bien que possédant la même racine d'origine. Il n'est pas impossible qu'il s'agisse du nom, antérieur au IIIe siècle avant notre ère, de la rivière *Vernodubrum*, le Verdou-ble.

(2) Marcel de Serres et Farine - « Notice sur la caverne à ossements d'Argou (Pyrénées-Orientales) », tome 17, Annales des Sciences Naturelles, 1829 - (cf. Abélanet (J.) et Descamps (Cyr) : Les premières recherches à la Cauna de l'Arago (Tautavel). Bull. Soc. Préhist. de l'Ariège-Pyrénées, 54, 1999, p. 5-13 - Abélanet (J.) Descamps (C.) : La Cauna de l'Aragó (Tautavel) avant 1965 : pré-histoire des recherches. Actes de la 2ème Rencontre d'Histoire et d'Archéologie d'Elne, 1999. Ed. Soc. des Amis d'Illobérís, 2003, p. 433-444

(3) « Aixó no obstant, nuclis de resistència animusulmana, reforçats per tropes franques (un comte Auriol residí a Jaca fins el 809), s'organitzarem entorn del territori dels aragoni que poblavem ja des de temps antic les valls travessades pels braços de l'Aragó. D'aquest riu rebé el nom el comtat (comtat d'Aragó)...

Malgré tout, des noyaux de résistance antimusulmane s'organisèrent, renforcés par des troupes franques (un comte Auriol résida à Jaca jusqu'en 809), autour du territoire des Aragonais, qui peuplaient depuis les temps anciens les vallées traversées par les bras de la rivière Aragó. Le comté reçut le nom de cette rivière (comté d'Aragó) - Gran Enciclopedia Catalana, Barcelona, 1996, vol. 3, page 35.

(4) PONSICH (Pierre) - Límits històrics i repertori toponímic dels llocs habitats dels antics « Països » de Rosselló-Vallespir-Conflent-Capcir-Cerdanya-Fenolledès. Revue Terra Nostra, Prades, 37, 1980.

(5) Il est regrettable qu'on ignore la signification de ces suffixes : *-isa* ; *-ser* ou *-sar* ; *-go* ou *-igo* ; *-ca* ou *-aca* ; etc...

Un chapiteau de l'Antiquité tardive, découvert à Millas (mai 1977)

Jean ABÉLANET

Circonstances de la découverte

C'est au beau milieu d'une décharge publique de Millas, sur la rive droite de la Tet, que nous avons récupéré, en mai 1977, au hasard d'une promenade, un magnifique chapiteau de style corinthien, datable de l'Antiquité tardive.

Il provenait très certainement de la rectification de l'avancée de la façade d'une maison, située à l'est de la route nationale traversant la ville, en face du château médiéval et à peu de distance de l'église paroissiale Sainte-Eulalie. Sur le tas de déblais, le chapiteau était accompagné des pierres de taille en marbre provenant de la destruction du portail en plein cintre de cette maison.

Alerté dès le lendemain, Pierre Ponsich, originaire de Millas et connaissant bien les lieux, vint aussi récupérer les éléments de ce portail, qu'il estima dater du XIII^e ou XIV^e siècle. Peu de jours après, il faisait paraître dans *l'Indépendant* un court article, accompagné d'une photographie du chapiteau, déplorant l'ignorance et l'inconscience qui avait amené à jeter, sans état d'âme, à la décharge, ces marbres sculptés d'un tel intérêt. Quelques années plus tard, Pierre Ponsich amenait chez moi Mme Elisabeth Chatel, de passage à Perpignan : spécialiste d'archéologie antique et auteur d'un *Recueil général des monuments sculptés en France pendant le haut Moyen Âge (IV^e-Xe siècles)*, elle s'était déclarée intéressée par ma découverte : elle n'eut aucun mal à identifier le chapiteau de Millas comme une œuvre de l'Antiquité tardive, exécutée pendant la domination wisigothique entre le Ve et le VII^e.

Description

Le chapiteau en relativement bon état (quelques écornures inévitables vu les conditions de sa découverte et les avatars de sa longue histoire), est en marbre blanc à grain très fin, d'excellente qualité, issu très probablement, d'après la spécialiste, des carrières de Saint-Béat, dans la haute vallée de la Garonne, dont on sait qu'elles furent exploitées à l'époque romaine et qu'elles continuèrent à fournir des marbres appréciés lorsque la désorganisation du commerce maritime au Bas-Empire rendit difficiles les importations en Occident des marbres renommés en provenance des îles grecques ou de l'Asie mineure (1).

Il présente un décor complexe de feuilles d'acanthé. De la base circulaire partent quatre courtes mais larges feuilles occupant le centre des quatre faces ; le sommet de ces feuilles, actuellement assez érodé, forme une première corbeille en relief ; les quatre angles du chapiteau sont ornés d'une feuille d'acanthé formant une seconde corbeille au-dessus de la première ; la surface intermédiaire entre les feuilles d'acanthé de cette seconde corbeille est occupée par une série de motifs foliacés, dont la technique dépouillée (simples à-plats séparés par des rainures verticales) contraste avec le relief vigoureux et profond des feuilles d'acanthé ; enfin, émergeant de la corbeille supérieure ; des bandeaux plats s'enroulent en volute pour marquer les quatre angles de l'abaque ; un bandeau horizontal, de même largeur, termine le décor, orné en son centre, alternativement sur les quatre faces, tantôt d'un fleuron à bouton central, tantôt d'une bosse ovoïde striée de trois rainures verticales. Il est à remarquer que les quatre côtés de l'abaque, au lieu d'être rectilignes, sont légèrement concaves et que fleurons et oves s'inscrivent dans cette concavité.

Les avatars du chapiteau

La question qui vient naturellement à l'esprit est celle de l'origine de cette pièce sculptée. On imagine difficilement l'existence à Millas d'un grand monument du Bas-Empire ou d'un grand édifice chrétien de l'époque wisigothique : on en aurait retrouvé d'autres vestiges ou du moins les traces des fondations.

Or, en 1987, s'est tenu à Lattes un colloque sur *La Gaule mérovingienne et le monde méditerranéen*. A cette occasion, une exposition sur *Les derniers Romains en Septimanie (IV^e-VIII^e siècles)* fit ressortir de l'oubli trois chapiteaux conservés dans les réserves du musée archéologique de Narbonne (2). Les ressemblances avec le chapiteau de Millas sautent aux yeux : de style corinthien, à décor de feuilles d'acanthé, et en marbre de Saint-Béat probablement, ils semblent issus du même atelier. Ils sont eux aussi datés, par les spécialistes, de l'Antiquité tardive (Ve-VIII^e siècles).

(1) Braemer, 1981 et 1992



Laissons de côté l'exemplaire n°1, trop incomplet et mutilé (il a été creusé pour servir de bénitier ou de mortier). Les deux autres offrent, à peu de chose près, les mêmes dimensions : respectivement 24 et 30 cm de hauteur, 30 et 40 cm de côté, 16 et 22 cm de diamètre à la base circulaire. Le chapiteau de Millas présente, à deux centimètres près, le même module que l'exemplaire n° 3 : 32 cm de haut, 42 cm de côté, 24 cm de diamètre à la base. Par contre, le n°2 possède comme lui la double couronne de feuilles d'acanthé. Par la vigueur de la sculpture et par son aspect général, c'est finalement le n°3 qui se rapproche le plus du chapiteau de Millas. Malgré leurs différences, on peut penser que tous les quatre proviennent du même édifice.

Au musée archéologique, ils sont répertoriés comme d'origine inconnue. Mais on sait que la majorité des éléments sculptés conservés au musée lapidaire ont été récupérés, en 1867, lors de la démolition d'une partie des remparts qui avaient été élevés à la hâte, au III^e siècle, au moment des premières invasions barbares et dans lesquels avaient été inclus en remploi, au cours

des siècles suivants, bien des éléments provenant des édifices antiques ruinés. On peut présumer qu'à partir du Ve siècle, la religion chrétienne était suffisamment implantée à Narbonne pour attribuer les quatre chapiteaux à une église plutôt qu'à un temple païen. S'agirait-il de l'édifice paléochrétien datable du milieu du Ve siècle, dont les fouilles de sauvetage ont révélé les vestiges, en 1982, à l'emplacement de l'église romane dite de la Major, au cœur de la cité antique (3) ? Ou de la première cathédrale de Narbonne, édifiée par l'évêque Rusticus, dont on a retrouvé le linteau de marbre inscrit qui en célèbre la dédicace en 455 (4) ? Ou d'une des sept églises que possédait déjà Narbonne à la mort de Rusticus en 461 (5) ?

La présence d'un chapiteau narbonnais à Millas ne peut s'expliquer que par un remploi dans un édifice chrétien ; sans aucun doute dans l'église paroissiale, toute proche de la maison où il avait été réutilisé comme un vulgaire élément de maçonnerie. Même si l'église Sainte-Eulalie de Millas n'est citée pour la première fois qu'en 1163, le nom de Millas apparaît dans les chartes

(2) Landes, 1988, p. 226-227

(3) Landes, 1988, p. 167

(4) Landes, 1988, p. 231-233

(5) Solier, 1986, p. 18

L'indépendant

SAMEDI 28 MAI 1977

J. Abélanet

DECOUVERTE D'UN CHAPITEAU ROMAIN... DANS UNE DECHARGE PUBLIQUE

C E magnifique chapiteau corinthien (notre photo L'Indépendant), datant probablement du bas-Empire, vient d'être découvert par un de nos amis archéologue chevronné. Sculpté dans un marbre blanc que le temps a revêtu d'une belle patine dorée, ses dimensions assez notables permettent de supposer qu'il provient d'un temple, plutôt que d'une habitation privée. Certes c'est là une découverte importante, surtout quand on sait la rareté des trouvailles romaines de ce genre en Roussillon, du moins jusqu'à ce jour.

Cependant les circonstances de cette heureuse trouvaille sont plus extraordinaires encore. C'est en effet, *bien en évidence au beau milieu d'une décharge publique*, que notre ami

qui n'en croyait pas ses yeux - l'a providentiellement aperçu et religieusement récupéré.

Nous nous contenterons d'indiquer pour le moment, qu'il s'agit de la décharge publique d'un de nos chefs lieux de canton et que l'enquête à laquelle nous nous sommes livrés nous a montré que ce chapiteau provenait de la démolition d'une maison, où il avait dû être remployé comme pierre de taille d'un portail (pouvant dater des XIII^e-XIV^e siècles).

Mais que dire de l'inconscience des démolisseurs ? Passe encore pour les propriétaires de la maison ainsi démolie et peut-être inconsidérément.

Interrogé justement à propos des progrès qu'il reste à faire pour sensibiliser le public aux choses de l'art et de la culture, M. Pierre Ponsich, conservateur départemental des antiquités et objets d'art, et président de l'association pour la sauvegarde du patrimoine artistique et historique roussillonnais, a notamment « déploré cette même insensibilité, lorsqu'elle est le fait de gens du « bâtiment » ; entrepreneurs ou maçons ou encore ingénieurs, maîtres d'œuvres, architectes (mais oui, parfois !). Un pareil mépris du matériau noble qu'est le marbre, de la simple pierre taillée de main d'homme - nous nous sommes depuis fait un devoir de recueillir toutes les pierres visibles du dit portail à plus forte raison de l'œuvre sculptée (toute question d'ancienneté ou de rareté mise à part ne témoigne pas en faveur d'une époque où l'on semble pourtant se préoccuper d'information populaire et de progrès culturel) ».

Et l'on nous permettra d'ajouter qu'il ne témoigne pas non plus en faveur de notre Roussillon, où l'on continue de démolir sans contrôle à peu près n'importe quoi - rappelons la récente destruction de l'abside de Malloles, celle du château de Boaçà (celle-ci sous les auspices d'une amicale des préfectures !) ou encore, naguère des arcs et des ogives de l'église de Baixas jetés aussi à la voirie, avec leurs clefs de voûtes sculptées - et où des professionnels, à défaut de sensibilité aux choses relevant de leur métier, n'ont même pas l'élémentaire conscience de la valeur vénale des vestiges du passé ainsi jetés à la voirie...



dès 898, ce qui laisse présumer que l'église romane du XIII^e siècle (qui fut d'ailleurs complètement remaniée à la fin du XIV^e siècle) avait été précédée d'une église beaucoup plus ancienne, où le chapiteau a pu servir de support d'autel (6).

Ce ne serait pas le premier exemple en Roussillon de la récupération d'un marbre antique sculpté pour un usage liturgique. On sait que les monuments romains de Narbonne - peut-être également ceux de *Ruscino* - ont servi de carrière au cours des siècles suivants, principalement à l'époque préromane, époque où les artisans ou sculpteurs n'avaient pas encore acquis les techniques et l'habileté dont feront preuve leurs successeurs des XIII^e, XIII^e et XIV^e siècles. Et les marbres de Narbonne ont voyagé.

On connaît l'extraordinaire hasard qui, en 1969, mit Pierre Ponsich en présence de la magnifique table de l'autel majeur de l'abbaye de Saint-Michel de Cuixa, qui servait de balcon, depuis la Révolution, à une maison particulière de Vinça et qui par sa qualité (marbre de Carrare,

semble-t-il), ses proportions et sa décoration sculptée ne pouvait provenir que d'un monument romain exceptionnel, à l'évidence du fameux temple capitolin de Narbonne (7).

Quant aux deux cippes romains qui avaient servi de supports d'autels dans l'église romane de Saint-André de Sorède, l'un dédié à Mercure, le second à l'empereur Gordien III par les Décumanes de Narbonne, c'est-à-dire par les descendants des vétérans de la Xe légion que César avait envoyés en 45 av. J.-C. pour renforcer la colonie de Narbonne, ils ne peuvent être d'origine locale (8).

Bien que certains aient soutenu sans preuves qu'ils avaient été prélevés sur le site de *Ruscino*, il est plus vraisemblable que le très bel autel d'Apollon conservé dans l'église de Pézilla-de-la-Rivière, colonne de marbre blanc portant les attributs d'Apollon et de Diane, et la plaque de marbre remployée comme chancel à l'époque wisigothique, où se devinent, comme sur un palimpseste, les restes d'une dédicace à l'empereur Hadrien, sont issus eux-aussi de Narbonne.

(6) Sagnes, 1983/1985, article Millars

(7) Ponsich, 1975 et 1980

(8) Bonnefoy (de), 1866

Il n'est pas jusqu'à l'extraordinaire cuve baptismale de la cathédrale Saint-Jean de Perpignan, dont on sait qu'elle a été transportée de l'église en ruine de Maillolles (*villa Gotorum vel Malleolas*, 902) qui ne puisse être considérée, d'après Pierre Ponsich, comme d'origine antique : elle réutilise en effet un énorme tambour de colonne cannelée, en marbre blanc, creusée et modifiée à l'époque wisigothique, et dont les dimensions sont proches de celles attribuées aux colonnes du temple de Narbonne (9).

Pierre Ponsich a souligné les « *rappports cordiaux, dus à des liens de famille et d'amitié, qui unissaient, au Xe siècle, la Maison de Cerdagne-Bésalu à celle des vicomtes de Narbonne* » (10). Et comme, à la même époque, l'abbaye de Saint-Michel possédait un important alleu au terroir de Millas (11) ; il n'est donc pas étonnant que cette église ait bénéficiée, elle aussi, de la générosité des vicomtes et des archevêques de Narbonne.

Jean ABELANET

Bibliographie

Braemer, 1981 : BRAEMER (Fr.) - *Le commerce des matériaux d'architecture et de sculpture de part et d'autre de la chaîne des Pyrénées dans les provinces de la Tarraconnaise, de la Narbonnaise et de l'Aquitaine*. Actes du 106^e Congrès des Sociétés Savantes, Perpignan, 1981, p. 57.

Braemer, 1992 : BRAEMER (Fr.) - Les pierres ornementales du Haut-Empire romain.

Les Dossiers d'Archéologie, n°173, 1992, p. 8-15.

Landes, 1988 : LANDES (C.) (Dir.) - *Gaule mérovingienne et monde méditerranéen. Colloque. Les derniers romains en Septimanie. IV^e - VIII^e siècles*. Editions IMAGO, Lattes, 1988, 233 p., ill.

Sagnes, 1983/1985 : SAGNES (J.) (Dir.) - *Le Pays catalan (Capcir, Cerdagne, Conflent, Roussillon, Vallespir) et le Fenouilledès*. Société nouvelle d'éditions régionales et de diffusions, Pau, 1983-1985. 2 vol., 1133 p., ill.

Solier, 1986 : SOLIER (Y.) - *Les monuments antiques et médiévaux, le Musée archéologique et le Musée lapidaire*. Guides archéologiques de la France, Ministère de la culture et de la communication, Imprimerie nationale, Paris, 1986, 147 p., ill.

Ponsich, 1975 : PONSICH (P.) - La table de l'autel majeur de Saint-Michel de Cuxa consacrée en 974. *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, tome VI, 1975, p. 41-66.

Ponsich, 1980 : PONSICH (P.) - Les plus anciennes sculptures médiévales du Roussillon (Ve-XI^e siècles). *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, tome 11, 1980, p. 293-331.

Bonnefoy (de), 1866 : BONNEFOY (de) (L.) - Epigraphie Roussillonnaise. *Bulletin de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales*, 1866, p. 38-54.

Voir aussi la CAG 66 : CASTELLVI (G.) - Sculptures et inscriptions antiques. CAG 66, 2007, p. 129-140.

(9) Ponsich, 1980, p. 300-302

(10) Ponsich, 1975, p. 50

(11) Sagnes, 1983/1985, article Millars

Chemin de transhumance et liberté de passage à propos d'un procès de la Chambre des Domaines 1670-1672

Jean-Pierre COMPS

***Voici quinze ou vingt ans en ça
Au travers d'un mien pré, certain ânon passa
Racine, Les Plaideurs***

La transhumance pyrénéenne ne manque ni d'historiens ni d'ethnologues (1) et je n'ai pas la prétention d'ajouter beaucoup à leurs écrits. Toutefois il se trouve parfois des dossiers d'archive qui permettent de nommer quelques acteurs de cette pratique immémoriale, de mettre un peu de chair et de sang sur la sécheresse des données. C'est le cas des procès, c'est le cas du procès qui opposa en 1670 les conducteurs d'un troupeau au *batlle* de Nohèdes, en Conflent (2).

Résumé des faits

Le 5 juin 1670, le troupeau de brebis de Joan Antimir de Trouillas et Francisco Jordi de Perpignan en transhumance vers les pasquiers royaux des Angles fait halte pour la nuit au *pla dels Gorgs*, territoire de Nohèdes. Le lendemain, le *batlle* du lieu, Pere Taurinya, estimant que les règles en usage pour le parcours des troupeaux n'ont pas été respectées, s'empare de onze moutons et en égorge deux à titre d'amende. De là, le procès qui se déroule devant Francisco Fabre, commissaire du Domaine royal pour le Conflent et le Capcir nommé par « Francisco de Sagarra conseiller du Roi en ses Conseils, président du Conseil Souverain de Perpignan, Commissaire général pour sa majesté, député pour la direction et la liquidation de son domaine royal. »

Un élevage de plaine

Joan Antimir et Francisco Jordi avec leurs troupeaux sont représentatifs de cet élevage de plaine décrit par J. Balouet (1959, 172). Le comptage opéré pour la seule « montagne » de Mosset

en 1720 en montre bien toute l'importance : Sur les 40 000 bêtes recensées, 34 000 proviennent du Roussillon. Les marges, où les garrigues sont étendues, y viennent en tête : Baixas (5818), Espira (4323), Estagel (4397), Rivesaltes (7942) (3). Il ne s'agit là, répétons-le, que d'une petite partie de l'effectif roussillonnais, les autres pacages d'altitude en recevant aussi leur part. Ces données datent du premier XVIII^e siècle mais la situation était très vraisemblablement la même quelque cinquante ans auparavant, époque de notre procès (4).

Joan Antimir et Francisco Jordi jouissent d'un statut élevé, le premier nous est présenté comme *pagès*, donc un paysan aisé, et *batlle* de Trouillas, le second comme docteur en médecine. Ce dernier a passé un contrat de gazaille avec Antimir : il lui a confié son troupeau, à la fin du contrat, le croît et les pertes sont partagées par moitié. Tous deux pratiquent un élevage de rapport qui était d'usage courant chez tous les privilégiés. L'élevage est par ailleurs le complément naturel de l'agriculture ; à titre d'exemple, tous les mas qui bordent le canal royal de Perpignan nourrissent au minimum 200 bêtes à laine, souvent beaucoup plus (*Les canals*, à paraître).

Les pasquers reals

Les pacages d'altitude relevant du domaine royal sont très nombreux et étendus en Conflent et Capcir. Propriété des comtes de Cerdagne, ils sont ensuite passés aux rois de Majorque, puis d'Aragon et enfin, après le traité des Pyrénées, aux rois de France. Depuis l'époque comtale, la moitié des revenus revenait au prieuré de Cornella-de-Conflent (Alart 1874, 171). Une affiche de 1808 (5) (**figure 1**) en fait l'inventaire au nombre de 16 en estropiant quelque peu les noms : « Barrès, Calvet, Senescal, Puigllaret, les Coitets, Jassa et Costa del Pam, Balcera et Balmete,

(1) Pour n'en citer que quelques uns : A. de Pous, qui lui a consacré l'essentiel de ses recherches, J. Balouet, M. Bouille, J. Becat et plus récemment F. Mirallès et J. Rovira.

(2) ADPO, 1Bp677. Merci à mes amis qui m'ont accompagné dans la recherche de documents et sur les anciens chemins de transhumance : André Balent, Monique Formenti, lesquels m'ont aidé dans la traduction des textes, ainsi que Huguette Grzesik, Gilbert et Marylou Lannuzel, Jean Pedra.

(3) ADPO, 1C1961-1962. Le terme de « montagne » désigne souvent les pâturages d'altitude.

(4) Les chemins suivis par les troupeaux pour gagner les pâturages de Mosset ont fait l'objet d'une étude : Comps 2009.

ARTICLE PREMIER.

Les propriétaires ou fermiers de terres situées dans le terroir des communes de la ci-devant Cerdagne et Capsir, pourront introduire toute espèce de bestiaux, les chèvres exceptées, dans la totalité des pasquiers impériaux situés en Cerdagne et Capsir, sans réserve d'aucune partie plantée et boisée, lesdits pasquiers connus avant la révolution sous la dénomination de pasquiers royaux au nombre de seize, savoir ; *Barrès, Calvet, Senescal, Puigllaret, les Coittets, Jassa et Cost del Pam, Balcerala et Balmete, la Lladure, Camporeillo, Val-de-Galba-de-la-Cassa, Bosc-nègre, Clot-del-Budet, Comma-del-Pauteills, Pla-de-Bades, Col-de-Sansa, et chemin Ramadé.*

Figure 1 : Extrait de l'arrêté du préfet Martin, daté de 1808, sur la dépouissance dans les pasquiers impériaux de la Cerdagne et du Capsir (ADPO, 7M317).

la Lladure, Camporeillo, Val-de-Galba-de-la-Cassa, Bosc-nègre, Clot del Bidet, Comma-de-Pauteills, Pla-de-Bades, Col-de-Sansa, et chemin Ramadé. » Il faudrait y ajouter ceux qui longent la frontière, côté sud.

Notre troupeau se dirige vers les Angles, un rapide coup d'œil sur la carte permet de vérifier que cette localité se trouve au centre de plusieurs des noms cités dans l'affiche du général-préfet Martin.

La montée en estive

Le troupeau monte à l'estive début juin, relativement tôt, par rapport à la coutume. Selon Ferran Mirallès et Joan Rovira (2007, 37-38), les deux dates qui encadrent la présence à l'estive sont la Saint Jean (24 juin) ou la Saint Pierre (29 juin) pour la montée et la Saint Michel (29 septembre) pour la descente (figure 2) mais ce sont là des indications toute théoriques : comme le notent ces deux auteurs, il faut « suivre l'herbe », ce qui peut varier d'année en année en fonction des aléas climatiques. Sur le cahier de l'année 1661 qui recueille les déclarations de transhumance à la Cour du Domaine Royal, les bovins et les chevaux ou juments prennent les devants, les ovins viennent plus tard (6).

L'équipe

Le procès présente une partie de l'équipe qui encadre le troupeau : deux bergers et l'un des deux propriétaires. Il est à présumer que ce dernier n'est présent que pour la montée, un moment délicat de la vie du troupeau, où il faut avoir l'œil, d'autant qu'à cette époque les chiens, de gros mâtins, avaient pour seule fonction de protéger le

troupeau contre les loups, ils ne le canalisent pas, les hommes avaient donc fort à faire (Mirallès, Rovira 2007, 56-58). Les principaux acteurs sont les deux bergers : Joan Ribell semble avoir le premier rôle, celui du *majoral* qui commande les bêtes et les hommes. Habitant les Angles, il connaît le terrain, les bonnes pâtures et les brutales évolutions du temps, les menaces d'orage qui affolent les brebis. Il est secondé par Joseph Calmon de Trouillas, le berger d'Antimir qui a la responsabilité habituelle du troupeau. Les deux bergers sont jeunes, vingt-quatre et vingt-cinq ans, le patron est un homme mûr, quarante ans : jusqu'à quel âge peut-on supporter l'inconfort et la vie rude de l'estive ? Avec eux, un certain nombre d'aides qu'on ne peut identifier ni quantifier ; Antimir les désigne ainsi : « *mos mossos y altres* ». Les *mossos* sont de jeunes garçons, sortes d'apprentis, occupés à des tâches subalternes. C'est que le troupeau est important : *siscentas besties de llana ab sos seguits y tres cabres*, six cents brebis avec leurs agneaux et trois chèvres, qui résultent de l'association de deux propriétaires désireux de faire des économies de main-d'œuvre. Le procédé était courant ; pour éviter les contestations, les bêtes étaient marquées à la poix noire, obtenue à partir de résine de pin (Mirallès, Rovira 2007, 50). Même si la logistique était réduite au strict minimum, il fallait organiser le portage : un mulet, *matxo*, apparaît au cours du récit, il n'était sans doute pas le seul. Au total un troupeau nombreux mais bien encadré dont la conduite ne devrait poser aucun problème.

Tiras, camis ramaders et camis reals

Les bêtes ont passé un peu plus de six mois dans la plaine, de novembre à mai, pas nécessairement sur le lieu de résidence des propriétaires. On ignore où était le troupeau à son départ pour l'estive car les témoignages débutent à l'entrée en Conflent « *en entrar a Conflent* ». L'entrée en Conflent se faisait généralement par le col de Ternère, lieu de passage obligé, des siècles durant, des hommes, des bêtes et des marchandises, qui n'a perdu sa primauté qu'avec la création de la route actuelle, peu de temps avant la Révolution (Comps 2007). Du col, le troupeau s'est dirigé sur Prades, empruntant le *cami real*, « *ferem marxar dit bestiar tot cami real amunt dreta la present vila* ». Le *cami real* n'est autre que la voie du Conflent, l'antique *via Conflentana* qui, depuis Elne, se dirigeait vers la Cerdagne à travers le Conflent. Elle était rejointe aux Cabanes-de-Corbère par le chemin de Perpignan. À partir de Prades, la déposition de Joan Ribell est un peu

(5) ADPO, 7M317.

(6) ADPO, 1Bp478.



Figure 2 : Descente de l'estive au-dessus du Pla del Mig. L'homme et le cheval sont lourdement chargés, les longs mois d'été passés dans la montagne exigent tout un équipement dont on ne voit ici qu'une petite partie.

plus précise : « ...de ella per lo cami real real (sic) dels pasquers reals dit la tira de Prada seguirem dit cami lo dijous als sinch del present, adormida arribarem ab dit bestiar a una jassa que es en la partida dita als Gorchs cami real dit vulgarament cami remader ahont ferem apletar lo dit bestiar y dormirem dita nit... » (7).

Ce passage est intéressant à plus d'un titre. Le mot *real*, plusieurs fois répété et même bégayé, est brandi comme un bouclier, ce qu'il sera en effet, comme la suite le montrera.

On notera aussi l'équivalence « *cami remader* », « *tira* » et « *cami real dels pasquers reals* ». Dans les textes, le plus souvent le terme *tira* est employé sans qu'on sache quels étaient les utilisateurs habituels de ce chemin (*tira del Rey* à partir d'Ille vers la forêt de Salvanère et le Madres ; *tira* de Catllar vers le Languedoc et vers le Madres également...) (8). Dans son sens premier, il désigne un chemin de débardage, souvent de forte pente, pour acheminer, « tirer », le bois coupé. Nous avons ici la preuve qu'il peut aussi s'appliquer à un parcours de troupeaux, les deux fonctions n'étant pas incompatibles dans la mesure où les grandes forêts sont souvent en altitude tout comme les pâturages d'estive. De plus, à cette époque, la forêt est aussi un lieu de pâturage, ce qui ne lui est pas très bénéfique. Il va de soi que les hommes l'empruntaient aussi pour leurs déplacements, ce qui est évident par exemple dans le cas de la *tira* du Languedoc : les habitants de Rabouillet l'utilisaient régulièrement pour se rendre au marché de Prades en passant par Catllar (9).

La *tira*, le *cami remader* sont assimilés à un *cami real*, c'est à dire un chemin placé sous l'autorité du roi. Ce point est particulièrement spécifié pour les troupeaux qui se dirigent vers les *pasquers reals*, comme le rappelle, lors du procès, Francisco Fabre, commissaire du domaine royal pour le Conflent et le Capcir à Prades : « *Los bestiar que entren en Conflent à Capsir foresters del dit pais de Conflent y Capsir que fon*

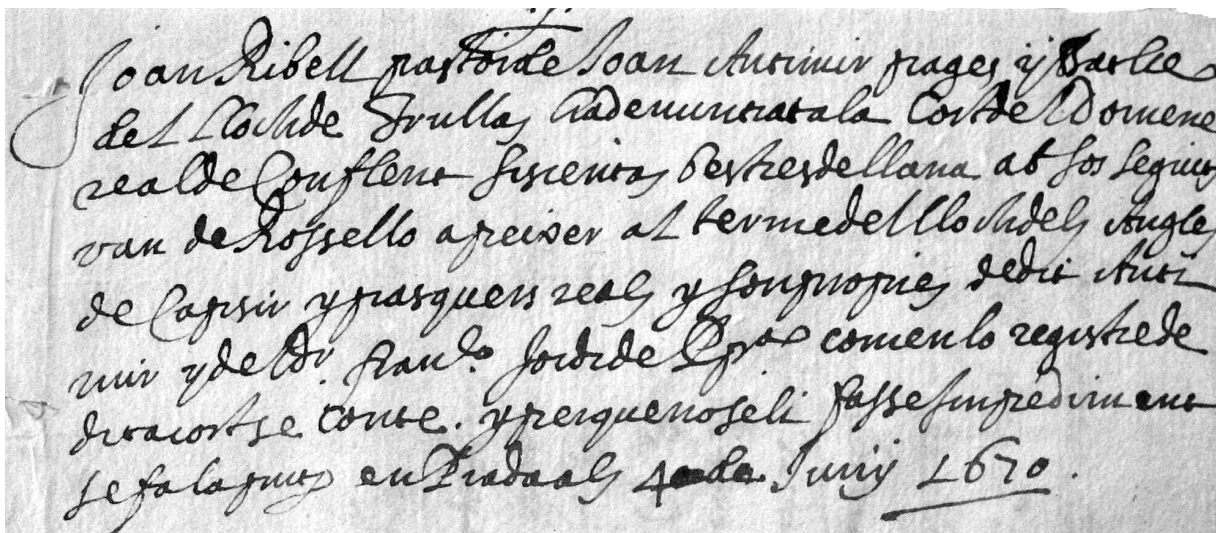


Figure 3 : Copie du reçu, *albara*, remis à Joan Ribell à la suite de la déclaration de transhumance devant la Chambre du Domaine. « Joan Ribell berger de Joan Antimir pages et batlle de Trullas a déclaré à la Cour du Domaine Royal du Conflent six cents bêtes à laine avec leurs agneaux elles vont paître dans le territoire des Angles en Capcir et dans les *pasquers reals* et sont la propriété du dit Antimir et du docteur Francisco Jordi de Perpignan comme on peut le voir dans le registre de la Cour et pour qu'on ne lui fasse aucun empêchement a été fait le présent (? mot illisible) à Prades le 4 juin 1670. »

(7) « ...d'elle par le chemin royal des *pasquers reals* dit la tira de Prades nous avons suivi ce chemin le jeudi cinq du présent mois, pour dormir nous sommes arrivés à une jassa qui est au lieu-dit *les Gorchs* sur le chemin royal dit communément chemin de transhumance où nous avons rassemblé le troupeau dans un enclos et où nous l'avons fait dormir. »

(8) Anny de Pous a fait le recensement des chemins appelés *tira* sur les plans cadastraux du XIXe siècle (1968, 217).

(9) Renseignement oral donné par Yves Blaise, faisant référence aux trajets effectués par sa grand-mère qui habitait Rabouillet.



Figure 4 : Fer à bœuf en bordure d'une ornière de la route charretière, ouverte pour le transport du talc de la gare d'Estarde à Prades.

denunciatio a la cort del Domene del Rey estan debaix protexio del Rey », « *guiats y posats baix la Salva Garda del Rey* », est-il dit ailleurs (10). La *denunciatio* est une déclaration que le propriétaire ou son mandataire doit faire à la Chambre du Domaine royal en mentionnant le nombre de bêtes, la provenance et la destination du troupeau. Dans le cas présent, cette formalité a été accomplie par Joan Ribell à Prades dès l'entrée en Conflent, il a reçu en échange un reçu, *albara*, qui lui sert désormais de laisser-passer : « *...pren-gui lo cartell de la denuntiatio cellat ab lo cello de dita cort del real domene...* » (11) (figure 3). Il peut dès lors traverser les territoires de communautés relevant de différents seigneurs sans acquitter aucun droit. Ces dispositions tirent leur origine d'une ordonnance du 16 janvier 1405, rappelée le 3 juin de la même année, indiquant que les troupeaux montant ou descendant des pasquiers royaux, en suivant le droit chemin, pourront passer la nuit et dépaître à l'endroit où ils se trouveront, sans payer droit de pacage ni *ban*, amende ; ils n'auront à régler que les dommages s'il y en a (12). D'autres précisions ont dû compléter ces deux textes puisque, le 20 septembre 1508, le *batlle* de la vallée de Conat prononce

un *ban* contre un habitant de Saint-Nazaire, arguant que le troupeau « *no anava cami caminant ans era fora lo camimes de sexanta o setanta passos* ». Soixante ou soixante-dix pas de part et d'autre du tracé étaient donc la zone franche accordée au cheminement des bêtes.

Le parcours

Le procès ne détaille pas le trajet suivi par le troupeau depuis Prades jusqu'à la *Jassa dels Gorgs*, toutefois il a été possible de le préciser en consultant les cadastres du début du XIXe siècle et en effectuant des repérages sur le terrain.

A Prades, le chemin longeait la chapelle Saint-Martin de Canoha, qui, à cette époque, se trouvait au-delà de la Têt, alors qu'aujourd'hui on la trouve en deça, le cours du fleuve, qui bat-

tait les remparts, ayant été dévié au XVIIIe siècle. Par une pente abrupte, de nos jours un ravin, après avoir dépassé le mas Tixador, elle gagnait la cote 509. Elle traversait ensuite ce qui est maintenant la route du hameau de Llugols pour, entrant dans la commune de Ria, se diriger vers le *Pla de Vallenso*. Plusieurs tracés peuvent prêter à confusion. On peut distinguer la piste actuelle, le chemin de randonnée qui, le plus souvent, se confond avec elle, et une route charretière dont on retrouve ça et là les ornières (entraxe : 1,30 m). Cette dernière servait à évacuer le talc extrait de la carrière de *Callau* : une voie ferrée avait été installée, des chevaux tiraient les wagonnets depuis *Callau* jusqu'à la ferme de *Cobazet* ; de *Cobazet* à la gare terminus d'*Estarde*, le transit se faisait tout seul grâce à la pente, il suffisait de freiner ; enfin de la gare jusqu'à Prades, des charrettes (figure 4) prenaient le relais (Le Canigou, 22 septembre 1888) (14). La tire correspondait à un quatrième cheminement, le plus ancien.

Sur les cadastres consultés, elle répond à des appellations différentes : au sud de la commune de Ria, elle est nommée « chemin de la montagne de Prades » ; plus au nord, « chemin de la mon-

(10) « ...les troupeaux, étrangers au Conflent et au Capcir, qui entrent en Conflent pour gagner le Capcir, qui font leur déclaration à la cour du Domaine royal sont sous la protection du Roi... ». « ...guidés et placés sous la sauvegarde du Roi... ».

(11) « ...j'ai pris le document de déclaration scellé avec le sceau de la cour du domaine royal... ».

(12) ADPO, 1B192.

(13) ADPO, 1B418.

(14) Document transmis par le regretté Guy Barnade.

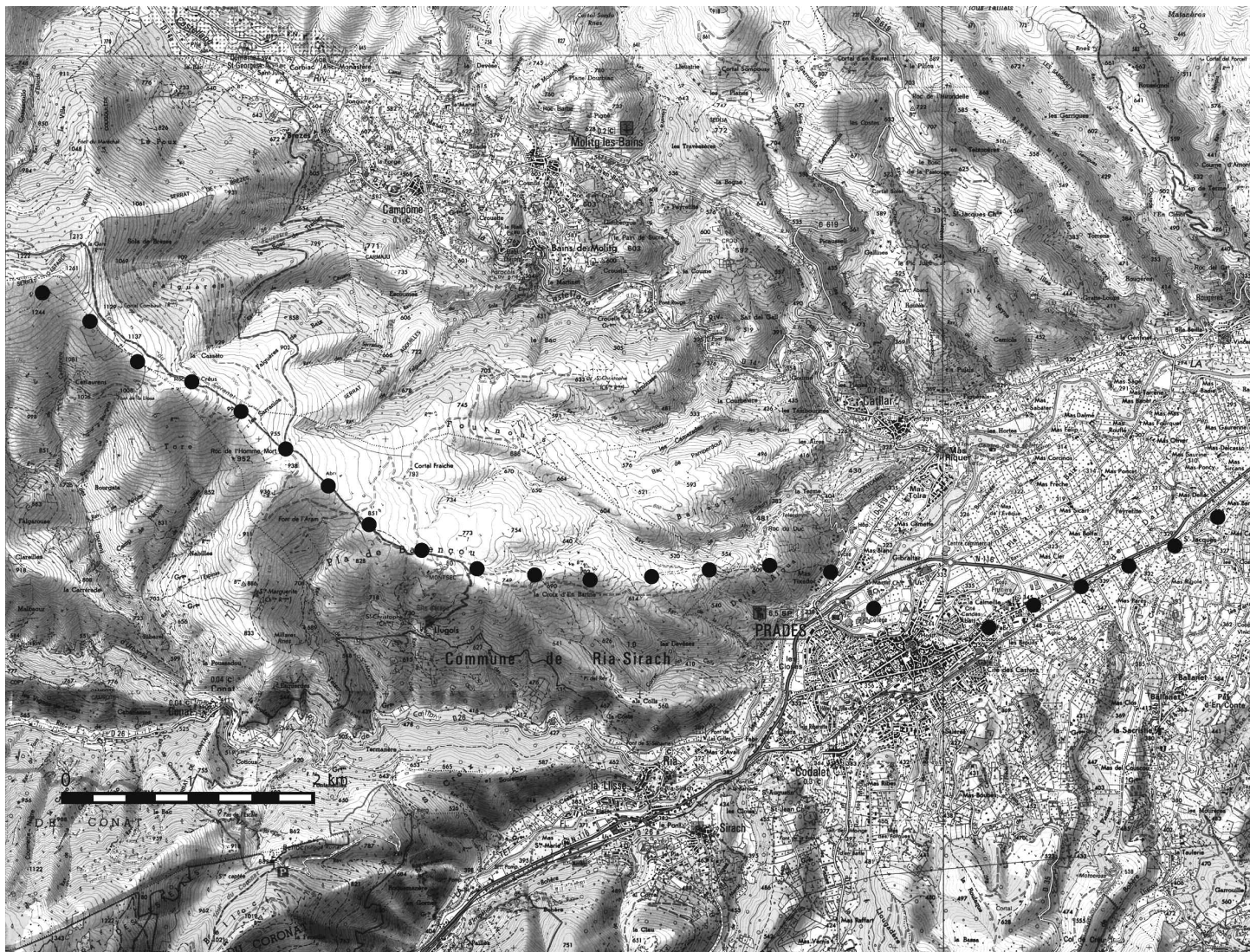


Figure 5 : En pointillés, la tira suivie par le troupeau depuis Prades jusqu'au Serrat d'Estarde.

tagne à Ria dit la tire de Ria ». Elle suit ensuite grosso modo la ligne de crête, passant de col en col. Entre le col des *Vigues* et le col de *Torn*, elle se subdivise en deux tronçons : au nord, le « chemin dit de *las Baques* », au sud le « chemin dit des *traginers* ». Dans ces parages, elle quitte par endroits le territoire d'Urbanya pour entrer dans celui de Mosset, devenant alors le « chemin de la montagne ». Plus loin, elle n'est pas dessinée sur le plan, mais on la devine au col de *Planyas*, qu'un chemin joint aujourd'hui encore au lieu-dit *als Pelats*. Sur ce tronçon, on relève la présence

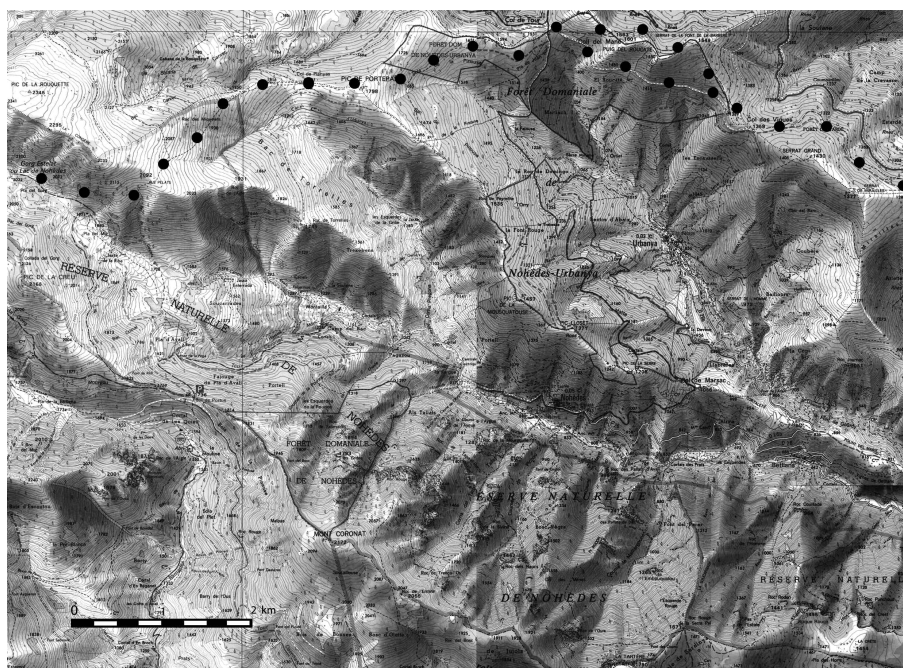


Figure 6 : En pointillés, la tira suivie par le troupeau depuis le Serrat d'Estarde jusqu'au Pla del Gorg et aux étangs de Nohèdes.



Figure 7 : Sur le Pla de *Vallenso*, la tira est encore bordée de deux murs de pierres sèches délimitant un couloir de circulation d'une quinzaine de mètres.

de plusieurs sources, côté sud. De là, en se maintenant à mi-pente, la tira passait au nord du *Pla del Mig*, où Didier Payré a relevé le toponyme *La tira del Gorg* (1992, 42), et parvenait ainsi à *La Jassa del Gorg*, où est survenu le drame qui a donné lieu au procès. Au total, le troupeau a donc parcouru une cinquantaine de kilomètres en deux jours, le mercredi 4 et le jeudi 5 juin, depuis le col de *Ternere* jusqu'au *Pla del Gorg*, dont une trentaine sur la tira depuis Prades, passant de l'altitude 340 à 2020. On ignore où il s'est arrêté pour passer la première nuit, sans doute au-delà de la Tet. Quoi qu'il en soit, une belle marche mais on sait que les brebis n'y répugnent pas, capables de faire des étapes de trente kilomètres, comme mues par l'instinct vers les pâturages de l'estive (15). (**figures 5 et 6**)

Si elle est bien tracée sur les plans cadastraux, la tira est beaucoup moins visible sur le terrain. On le comprend aisément, le temps a passé (à quand la dernière transhumance ?), la végétation a gagné, qui a effacé ou masqué les traces. Mais, comme le note Anny de Pous, il existe une autre raison : les *camis ramaders* n'étaient nettement délimités que lorsque c'était réellement nécessaire, essentiellement dans les zones cultivées, là où les bêtes risquaient de faire des dégâts. Ailleurs, et c'était le plus souvent le cas sur les crêtes, les aménagements étaient inutiles. De sorte que les vestiges sont rares. On peut néanmoins en observer en deux principaux endroits : lors de la montée de Prades vers la cote 509, on la mesure 14 m entre deux murs de

pierres sèches, puis 18 m un peu plus haut. Après une interruption, on retrouve les deux murettes écartées d'une quinzaine de mètres sur 500 m environ, une distance assez grande pour qu'en ait été fait le relevé sur la carte IGN au 1/25000^e (**figure 7**). Il est possible qu'au XIX^e siècle la mise en culture des moindres parcelles cultivables jointe au déclin de la transhumance ait abouti à la destruction d'autres parties ainsi aménagées.

Il faut aussi se rappeler que ces terres, qui nous paraissent aujourd'hui ingrates, n'ont pas toujours été jugées telles dans le passé. En témoignent notamment les très nombreuses traces des temps anciens relevées par Jean Abélanet, depuis le paléolithique supérieur jusqu'au Moyen Âge. Le long de la tira, sur les dalles de schiste, ont été creusées de très nombreuses cupules que l'on attribue généralement au néolithique ou au chalcolithique. Elles voisinent avec plusieurs dolmens. Les croix aussi abondent, symboles anthropomorphes ou signes de christianisation ou encore parfois, plus prosaïquement, limites de territoire. Parmi les plus étonnantes de ces gravures, on retiendra celles du *roc des Creus* (Abélanet 1990, 29-37), celle aussi de Catllaurens en forme de toile d'araignée (Idem, 39, **figure 8**). Curieux également l'aménagement sur la limite de Catllar, touchant la tira,



Figure 8 : Gravure de *Catllaurens* en forme de toile d'araignée signalée par J. Abélanet.

(15) Renseignement oral donné par Pierre A. Clément, auteur de plusieurs ouvrages sur les chemins de transhumance, notamment de « Les chemins de transhumance à travers les âges, en Cévennes et Bas-Languedoc, Presses du Languedoc, Max Chaleil éditeur, 1989.

où un escalier aménagé dans le roc mène à une roche plus ou moins plane creusée d'une cupule et gravée de deux croix : une sorte d'observatoire avec vue sur la vallée de Prades (16). Un observatoire qui a vu passer notre troupeau assurément, vraisemblablement le mercredi 4 juin 1670.

L'incident

Le jeudi 5 juin au soir, nous dit Joan Ribell, « *arribarem ab dit bestiar a una jassa que es en la partida dita als Gorchs cami real dit vulgarment Cami remader ahont ferem apletar lo dit bestiar y dormire dita nit* ». La jasse désigne un lieu de pâture plus ou moins étendu, un endroit propice pour la nuit avec un enclos, car les bêtes ont besoin de repos mais aussi de brouter. D'ailleurs, selon le témoignage de Vicens Lallana, pages de Fromiguera, « *... lo lloch hont an dormit dit bestiar es la jassa ahont acostuman dormir los bestiars que pujan de Rossello a Capsir y dita jassa y partida dita dels Gorchs*



Figure 9 : Au second plan, les deux étangs de Nohèdes, Gorchs, et le Pla del Gorg, aujourd'hui boisé, près du Gorg Estelat, le plus grand des deux étangs. Au premier plan, un des accès possibles à la Coma de Pontells.

es lo cami real y remader per hont passan los bestiars que van als pasquers réals de Capsir... » (17). Dont acte. La nuit du 5 au 6 juin, il ne devait pas faire très chaud à la Jassa dels Gorchs, à 2000 m d'altitude. Comment les hommes ont-ils passé la nuit, l'histoire ne le dit pas. Ont-ils trouvé abri dans quelque orry voisin ou se sont-ils, autour



Figure 10 : La Coma de Pontells. Elle débouche sur le grand Cami Ramader qui traverse tout le Capcir et la Cerdagne. Par là, le troupeau pouvait facilement gagner le territoire des Angles.

(16) Coordonnées GPS : 451309/4719178/635.

(17) « ...le lieu où a dormi le troupeau est la jasse où ont l'habitude de dormir les troupeaux qui montent du Roussillon au Capcir et cette jasse et tènement dit dels Gorchs est le *cami real* et *ramader* par où passent les troupeaux qui vont aux *pasquers réals* du Capcir... »

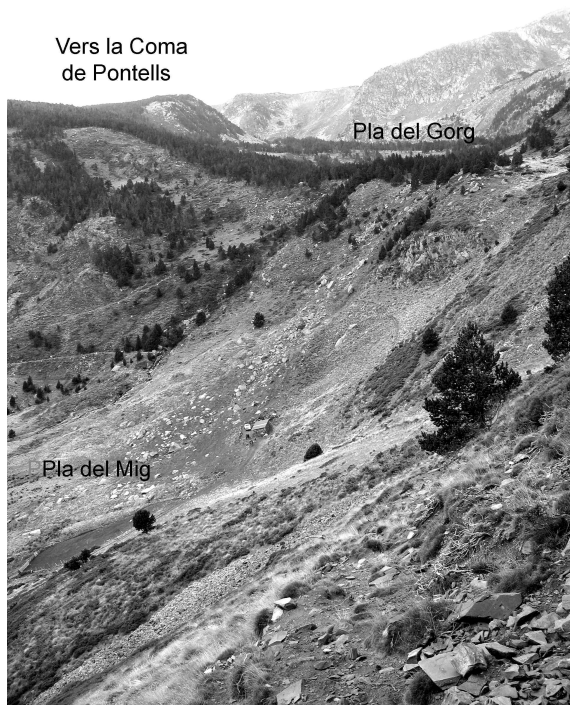


Figure 11 : Sur les lieux du *pinyorament* (saisie) : Pour le berger et son patron, le troupeau était regroupé au *Pla del Gorg* et s'apprêtait à gagner la *Coma de Pontells* tandis que le *batlle de Nohèdes* affirme qu'il pâturait au *Pla del Mig*, loin du *cami real*.

d'un feu, simplement enveloppés dans leur cape, ces grandes capes de berger importées de Navarre et si recherchées en Roussillon (Serra 1995, 49) ?

Le vendredi 6 au matin, l'équipe ne se presse pas, « *entre nou y deu oras* », on va se remettre en marche vers la *Coma de Pontells*, vraisemblablement par *Pinoseil* (figures 9 et 10), c'est alors qu'arrive « *Pere Taurinya batlle del loch de Noedas ab sis homens ab ell ab pessas llargas y altres armas de foch* » (Antimir). Le *batlle* est le représentant du seigneur dans le village, à la fois officier de justice et administrateur patrimonial (Ferro 1987, 124). Nohèdes fait partie de la baronnie de la Vall de Conat, détenue par la puissante famille des Lluïa (ici Gabriel et Emmanuel de Lluïa) ; la baronnie a son propre juge ainsi qu'un procureur juridictionnel, il en sera question dans le procès. Toujours est-il que Taurinya est sûr de son bon droit, il a réquisitionné six hommes avec leurs armes à feu, comme sa fonction le lui permet, pour s'assurer qu'il n'y aura aucune résistance. C'est que les bergers n'ont pas la réputation d'être des gens paisibles, ce que Michel Brunet résume dans une formule éloquent : « Les bergers ne sont pas des agneaux » (Brunet 2001, 117) ; une ordonnance a dû leur interdire de porter les armes.

Le *batlle* va droit au fait : « Qui m'a donné l'autorisation de passer par le dit terme avec le troupeau ? » c'est Antimir qui témoigne. Ce der-

nier a beau parler de *Cami real*, montrer le billet, *cartell*, portant la déclaration délivrée par la cour du domaine, rien n'y fait. Il « me dit qu'il n'avait rien à faire de ce billet, même s'il était du Roi, *encara que fos del Rey* ». Les deux bergers, appelés à témoigner à la suite, reprennent exactement les mêmes paroles, ce qui ne peut qu'impressionner la Cour, à l'encontre de la défense. Joseph Calmon, rapportant les supposées paroles du *batlle*, leur prête cette conclusion définitive « *que ell nol savia llegir* ». Ce dernier point paraît exact, d'ailleurs Taurinya le confirme, apparemment l'analphabétisme n'était pas, en 1670, un obstacle insurmontable à l'exercice de cet office.

Aussitôt, *de prompte*, la petite troupe rassemble le troupeau, et l'écarte du chemin, selon les dires des bergers. Taurinya, lui, dans son interrogatoire, prétend qu'il pâturait indûment au *Pla del Mig*, à un quart de lieue du *Cami ramader*. (figure 11) Malgré les objections d'Antimir qui offre de remettre entre ses mains un mulet, Taurinya *pignore*, saisit, onze bêtes. C'est une pratique courante chez les *batlles*, ils saisissent quelques bêtes à titre d'amende lorsqu'ils estiment que le troupeau s'est introduit indûment sur leur territoire où il n'a aucun droit à pâture.

Dans la foulée, sur les conseils, dit-il, de Garaula, juge de la cour de la *vall de Conat*, il égorge un bélier et un mouton pour bien marquer le *pinyorament*.

Le dimanche neuf brebis furent ramenées à son propriétaire. Pour tout ceci et pour le préjudice causé au troupeau, Antimir demande justice à la Cour du domaine royal.

Le procès

Le procès relève de la Chambre des Domaines, qui a pour mission de veiller au respect des droits domaniaux sur les communautés où le roi est le seigneur direct mais aussi sur les eaux, les forêts, les chemins... Depuis 1667, elle a à sa tête le président du Conseil Souverain assisté de l'avocat général et du procureur général (Brunet 1996). En 1670, il s'agit respectivement de Francisco Sagarra, de Ramon Trobat et de Martí de Viladamor, « un trio de choc » chargé de briser les résistances à la francisation des comtés et, d'une façon générale, de faire respecter l'autorité du roi. Tous trois ont fait leurs preuves en maintes circonstances et récemment encore dans la répression de la révolte des Angelets.

Le mardi 10 juin, Francisco Fabre, commissaire du Domaine royal pour le Conflent et le Capcir à Prades, procède à l'instruction et reçoit les témoignages : Antimir le propriétaire, puis les bergers et divers habitants des villages voisins. Taurinya, qui est détenu à la prison de Prades, est interrogé à son tour le samedi 14 juin. Il affirme

avoir ignoré que le chemin royal pour aller aux *pasquers reals* passait par le *Pla dels Gorchs* mais se contredit un peu plus tard : s'il avait refusé de prendre le mulet proposé par Antimir, c'était parce que ses compagnons lui avaient dit qu'il était au milieu du chemin royal (et donc intouchable). C'est sur ordre du juge (seigneurial) de la *Vall de Conat* qu'il a égorgé le mouton et le bélier (pour bien marquer le *pinyorament*) et sur la recommandation du procureur juridictionnel qu'il a rendu les neuf autres bêtes. Le juge a reçu un gigot et le reste a été partagé entre les hommes qui l'accompagnaient. Apparemment le commissaire n'a pas eu la curiosité de demander quel morceau Taurinya s'était réservé.

La procédure semble ensuite s'enliser. Enfin le 2 décembre, le *batlle* présente sa défense point par point dans un mémoire qui commence par récuser la compétence de la cour.

Dans le même temps, le prieur de l'église collégiale de Cornella, comme seigneur par indivis avec le Roi des *pasquers reals*, se porte partie civile. Il relève, dans sa requête, que les seigneurs dont les domaines sont traversés par les troupeaux se rendant aux *pasquers royaux* font subir des vexations aux propriétaires et leur infligent des amendes. Ces agissements constituent un préjudice pour le domaine royal. Il demande donc une condamnation du *batlle* de Nohèdes, lequel a fait présenter un certificat de maladie pour éviter de comparaître.

Dans un acte du 9 décembre 1670, signé de Martí de Viladamor et de Ramon Trobat, il est fait commandement à Taurinya et Joux, qui s'était porté caution, de comparaître dans les dix jours devant la cour.

Le prieur de Cornella réfute l'argumentation de Taurinya, enfin le 6 avril 1671, le Procureur général du roi prononce son réquisitoire. La sentence est émise le 3 juin 1671, à trois jours près, un an après les faits.

La sentence

Après le rappel et le résumé des divers actes de la procédure, vient l'énoncé de la sentence.

La Cour déclare les actes de *pinyorament* et de *degolla* nuls et préjudiciables aux droits du Roi et comme tels « ...*los havem cassat revocat y annullat, cassam revocam y annullam. Ordonat que sia fet manament al qui se diu señor de No-*

hedas, ò , à son procurador jurisdictional que traga de sos Registres lo acte del dit peñorament ò ban y ne certiore al present Commissari dins lo termini de trenta dias... » (18).

Taurinya devra dédommager Antimir pour la *degolla*, égorgement, du bélier et du mouton, 24 *reals de plata*, d'argent, selon l'estimation qui en a été faite. Il est également condamné à une amende de trente *reals de plata*.

Enfin les ordonnances de 1405 protégeant les troupeaux qui se rendent aux pasquiers royaux seront publiées « *per tots los llocs acostumats* » pour que nul n'en ignore.

La sentence porte la signature de Martí de Viladamor et de Trobat, tous deux conseillers au Conseil Souverain du Roussillon.

Conflit d'autorités

Ce qui semblait au départ une altercation entre un éleveur, peut-être resquilleur ou négligent dans la conduite de son troupeau, et un *batlle* désireux de montrer ses muscles, relève à l'arrivée du conflit multiséculaire qui oppose seigneurs locaux et autorité royale. C'est bien ce qui ressort des termes employés par l'une et l'autre partie au cours du procès.

Mémoire en faveur de Taurinya : «... *les jutges del Real domayne maj han tingut poder de ordenar y statuhir en terras de Barons, sobre les bans dels herbatges y herminis, perque segons lo notori usatges, son dels barons, eo potestats...* » (19). Autrement dit, baron reste maître chez lui : traverser son territoire suppose autorisation et brouter son herbe entraîne un *ban* (20).

Extrait de la sentence repris de l'argumentation du prieur de Cornella : «...*demanar lo pasage es no sols impracticable, pero encara impeditiva del libero comers lo que ab major raho deu observarse en Conflent hont Sa Magt hi te sos pasquers ; que lo Barons hi posseheiran de terme es sols per una particular concessió que no pot ser estada ni es en prejudici del dret de Sa Magt...* » (21). Il est rappelé ailleurs que tout le Conflent est *pasquer real* et nommément dit ici que les herbages des barons leur ont été concédés par la faveur du Roi.

Autrement dit : qui t'a fait seigneur ? La liberté du commerce, on le voit, était déjà au XVIIIe siècle, objet de préoccupation jusque dans les montagnes du Conflent !

(18) « ...nous les avons cassés et annulés, nous les cassons, révoquons et annulons. (la cour) Ordonne qu'il soit fait commandement à celui que l'on appelle seigneur de Nohèdes ou à son procureur juridictionnel qu'il enlève de ses registres l'acte de ce *pinyorament* ou amende et qu'il apporte la preuve au Commissaire dans le délai de trente jours... ».

(19) « ...les juges du domaine royal jamais n'ont détenu le pouvoir d'ordonner et de statuer sur les terres des Barons, sur les bans (amendes) des herbages et des friches, parce que selon les usages notoires, ces terres sont des barons, à eux les pouvoirs... ».

(20) On appelle « barons » les seigneurs justiciers (qui possèdent la moyenne et la basse justice, parfois la haute justice).

(21) « demander le passage est non seulement impracticable mais encore attentatoire à la liberté du commerce, laquelle, à plus forte raison, doit être observée en Conflent où sa Majesté possède des *pasquers* ; que les barons y possèdent des territoires résulte seulement d'une concession particulière qui ne peut avoir été ni être préjudiciable aux droits de sa Majesté... ».

On sent transparaître de la condescendance sinon du mépris dans la formule de la sentence désignant le seigneur de Nohèdes « *al qui se diu señor de Nohedas* ». Or la *vall de Conat* dont fait partie Nohèdes appartient depuis 1606 aux Llupia par concession royale de Philippe III. Les trois magistrats de la Chambre du Domaine ne peuvent ignorer cette Maison qui s'est distinguée par son dévouement au service de Sa Majesté Catholique, en occupant des charges importantes, d'abord civiles (procureurs royaux) puis militaires plus récemment (22).

Le contexte : où la petite histoire rejoint la grande

En 1670-71, Gabriel Llupia et son fils Manuel sont les représentants de cette lignée et donc seigneurs de Nohèdes, entre autres lieux. Nul doute qu'ils figurent sur la liste noire, dressée par les serviteurs de la monarchie française, des barons qui ont choisi l'Espagne dans la guerre franco-espagnole. Ce choix leur a valu la confiscation de leurs biens, ils leur furent ensuite restitués, ils seront à nouveau placés sous séquestre quelques années plus tard. En 1670, la conquête n'est pas totalement assurée, les Angelets ont repris leurs hostilités et une partie de la noblesse roussillonnaise complète contre la domination française.

Le *pinyorament* malheureux du *batlle* Taurinya ne peut évidemment être considéré comme prenant place dans le conflit qui oppose les deux monarchies, toutefois, lors du procès, on peut être certain que Segarra, Viladomar et Trobat (23) n'ont jamais oublié qui étaient Gabriel et Emmanuel Llupia, non plus que l'illustre Joan Ballaro, leur procureur juridictionnel auxquels ils étaient alliés par mariage. De là peut-être la sentence rendue : Après tout, c'était parole contre parole, le troupeau était-il sur le chemin royal ou s'en était-il écarté, on pouvait avoir des doutes. De toute façon, les dés étaient pipés : le roi étant à la fois juge et partie, il ne pouvait que l'emporter.

L'histoire pourrait s'arrêter là, il se trouve pourtant que les protagonistes se sont ingénies pour lui donner une suite.

Comme il se doit, la sentence a été publiée, c'est à dire lue par un notaire et d'autres personnes, devant témoins, à Perpignan, le jour même où elle a été prononcée, le 3 juin 1671. Pere Taurinya est absent.

Le même jour, un employé de la Chambre du Domaine s'est rendu à Perpignan à la maison de Joan Ballaro, *donzell*, procureur juridictionnel de la *Vall de Conat* où il espérait trouver Pere Taurinya pour lui transmettre la sentence ainsi qu'un *cartell de intima*, une notification. *Quatra vegades*, quatre fois, il a trouvé la porte close. En désespoir de cause, il a collé le document sur la porte *ab sera*, avec de la cire !

Le 9 juin, nouvelle tentative, cette fois c'est un sergent du *parlament* de la ville qui est chargé de la besogne. Il remet la sentence et *declaracio* ainsi que le *cartell* à l'illustre Ballaro « *personament trobat dins Perpinyà* ». Il faut sans doute comprendre « dans la rue ». L'un des destinataires a donc été joint, à charge pour lui de transmettre son « paquet » à Taurinya décidément introuvable.

Apparemment, il faut attendre plus d'un an, le 17 septembre 1672, pour que Joan Ballaro, au nom de Gabriel et Emmanuel Llupia, s'incline et fasse amende honorable : « *la intencio del procurador jurisdiccional y de sos principals may y estada turbar los drets reals ni usurpasse la real jurisdiccio...* ».

On pourrait croire que tout est rentré dans l'ordre, pourtant, lorsque Joseph Médina, sergent de la cour du batlle se présente le 8 octobre 1672, chez l'illustre Ballaro pour lui remettre une *provisio y totas cosas en ella posadas*, la maison a été vendue à Bonaventura Garrius *mercader* ! Il y a fort à parier que le nouveau propriétaire est un prête-nom et que Joan Ballaro a trouvé à se reloger de l'autre côté de la frontière. La petite histoire rejoint ici la grande. En effet, les complots prennent forme et les risques vont bien au-delà du paiement d'une amende, comme les conjurés de Villefranche et de Perpignan le constateront à leurs dépens, eux qui y laisseront la vie en 1674. Gelcen, l'homme de loi qui a mis en forme la *supplicacio* de Ballaro, est compromis dans le complot de Perpignan, la fuite, seule, lui permettra de sauver sa tête (Ayats 2002, 390).

À la même époque, les troupes de Charles II franchissent la frontière sous le commandement du duc de San-Germa, assisté de Manuel Llupia qui s'installe à Arles-sur-Tech avec 500 soldats et une nuée de miquelets. Finalement, les conspirations ayant échoué, « l'invasion » fut repoussée par le maréchal de Schomberg.

(22) Les renseignements concernant les Llupia ainsi que Ballaro sont extraits de Lazerme et de l'ouvrage collectif consacré aux Llupia (Fernandez Trabal dir. 2006).

(23) Tous les trois ont été découverts par Marca. Francisco de Sagarra a d'abord été nommé par la monarchie française vice-gouverneur puis gouverneur des comtés de Roussillon et de Cerdagne avant le Traité des Pyrénées puis président à mortier du Conseil Souverain lors de sa création et à ce titre commissaire général des domaines du roi dans la province, ce qui lui donnait la présidence de la Chambre du Domaine. Il a laissé la réputation d'un homme impitoyable au service de la France. Ramon Trobat fut avocat général puis président à mortier au Conseil Souverain. Il fut nommé intendant de la Généralité en 1681, charge qu'il exerça jusqu'à sa mort en 1698.

Continuité

On pourrait penser que cet événement marque un tournant décisif dans la partition de la noblesse catalane : désormais il y aurait le camp français et le camp espagnol, bien tranchés. Ce n'est pas si simple car si les Llupia voient leurs biens à nouveau confisqués à cause de l'incursion de 1674, ils les récupéreront à la suite du traité de Nimègue en 1678. C'est que les traités ne concernent pas seulement les États, ils fixent aussi souvent le sort des puissants qui se sont engagés dans les conflits royaux.

Du reste, n'était l'identité des protagonistes, on pourrait croire, en étudiant ce procès, que le Traité des Pyrénées et les guerres qui l'ont précédé n'ont pas eu lieu, tant les anciennes coutumes demeurent, inchangées. La langue d'abord : le procès se parle et s'écrit en catalan. Le français ne s'imposera dans les documents officiels qu'en 1700. Les biens du domaine : les *pasquers reals* sont passés sans heurts de sa Majesté Catholique au Roi très Chrétien. Les institutions : La Chambre du Domaine prend tout naturellement la suite de la *Procuració real*, de sorte que, *mutatis mutandis*, les Llupia pourraient se trouver à la place de leurs juges, défendant âprement les droits de leur maître. Le matériau juridique élaboré au cours des siècles autour de la transhumance : la libre circulation vers les pâturages royaux, le droit de pignorer dans certains cas précis... La jurisprudence : les attendus de la sentence puisent dans les archives de la *procuració*, indiquant même la cote. Le montant de la compensation et de l'amende enfin : ils sont exprimés en monnaie d'argent espagnole, 24 et 30 *reals de plata*, Bouleversements ? Quels bouleversements ? À ne considérer que ce procès, c'est plutôt la continuité que l'on remarque.

Jean-Pierre Comps

Bibliographie :

Jean Abélanet 1990, *Les roches gravées nord catalanes*, N° 5 du C.E.P.C., Revista Terra Nostra, Prada, 1990.

Bernard Alart 1874, *Privilèges et titres relatifs aux franchises, institutions et propriétés communales de Roussillon et de Cerdagne, depuis le XIe siècle jusqu'à l'an 1660 recueillis et publiés par Bernard Alart*, Latrobe, 1874.

Alain Ayats, *Louis XIV et les Pyrénées catalanes de 1659 à 1681, frontière politique et frontières militaires*, Éditions Trabucaire, 2002.

J. Balouet 1959, L'élevage en Roussillon au XVIIIe siècle, *CERCA*, 4, 1959.

Michel Brunet 1996, La chambre du domaine du Conseil Souverain du Roussillon in *Les Parlements de Province, pouvoirs, justice et société du XVe au XVIIIe siècle*, FRAMESPA, Toulouse 1996.

Michel Brunet 2001, *Contrebandiers, Mutins, Fiers-à-Bras, Les stratégies de la violence en pays catalan au XVIIIe siècle*, Editions du Trabucaire, 2001.

Jean-Pierre Comps 2007, De Roussillon en Conflent, la lente mise en place du réseau routier de l'Antiquité à nos jours. In : CATAFAU (A.) dir. – Activités, échanges et peuplement entre Antiquité et Moyen Âge en Pyrénées-Orientales et Aude, *Domitia*, 8-9, CRHiSM, Université de Perpignan, mars 2007, 21-42.

Jean-Pierre Comps 2009, Chemins de transhumance : vers la montagne de Mosset, *Archéo 66*, *Bulletin de L'A.A.P.-O.*, 24, 2009, 79-86.

Jean-Pierre Comps, Monique Formenti, Gilbert Lannuzel, Jean Pedra, *Les Canals, le canal royal de Perpignan et ses mas riverains (fin XVIIe siècle-début XIXe siècle)*, à paraître.

Josep Fernandez Trabal dir. 2006, Aymat Catafau, Pere Gifre i Ribas, Miquel Pérez Latre, Amélia Castán Ranch, Núria Sales, Ramon Sarobe i Huesca, *HISTÒRIA DELS LLUPIÀ (1088-1771) i dels seus llinatges incorporats : Icard, Roger i Vallseca*, Edicions Trabucaire 2006.

Victor Ferro 1987, *El dret public català. Les institucions a Catalunya fins al Decret de Nova Planta*, EUMO editorial, 1987.

Ferran Mirallès i Sabadell, Joan Rovira i Merino 2007, *La transhumància al Ripollès i al Canigó, La transhumance au Ripollès et au Canigou*, Consell Comarcal del Ripollès, Ripoll, 2007.

Any de Pous 1968, Matériaux pour servir à l'étude de l'architecture de pierre sèche et des grandes voies de transhumance, *Conflent*, 41, 1968, 212-225.

Eva Serra i Puig 1995, Le Roussillon et la *Generalitat* de Catalogne aux XVIe et XVIIe siècles ; les visites de la *Diputació del General* (1590-1626) in Le Roussillon de la Marca Hispanica aux Pyrénées-Orientales (VIIIe-XXe siècles), Actes du LXVIIe Congrès de la Fédération historique du Languedoc Méditerranéen et du Roussillon, *Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales*, CIIIe volume, Perpignan, 1995, 39-73.

Saint Ferréol à la lumière du culte des martyrs

Franck DORY

Dans le précédent bulletin de l'A.A.P.-O., nous avons présenté à grands traits le martyr et le transfert des reliques de saint Ferréol de Vienne en Dauphiné à l'ermitage catalan de Céret en passant par Moissac (1). Il apparaît cependant que l'histoire des origines de Ferréol mérite que l'on s'interroge davantage sur la portée de l'événement au regard du culte des martyrs d'époque paléochrétienne. A cet effet, une comparaison avec d'autres découvertes de reliques permettra d'alimenter le débat. De même, la question des translations de reliques ne peut-être occultée comme nous le verrons par la suite.

Dans l'article publié l'an dernier, nous avons dit quelques mots sur l'interprétation que l'on peut faire des circonstances plutôt cocasses de la fuite du tribun Ferréol des geôles viennoises du légendaire gouverneur Crispinus, laquelle apparaissait comme inspirée des Evangiles, à l'image de la fuite à la nage de saint Genès d'Arles. Mais qu'en est-il véritablement des conditions, pour le moins rocambolesques, de l'exhumation des reliques du saint dauphinois par l'évêque Mamert vers 470 ?

Rappelons que dans le *Livre des vertus de*

saint Julien (2, I) écrit par Grégoire de Tours au VI^e siècle, il est dit : « Après avoir passé une partie de la nuit en prière, de nombreux abbés et moines réunis pour cette tâche prirent la pioche et se mirent à creuser la terre. Parvenus à une certaine profondeur, ils rencontrent trois tombes et soudain ce qu'ils voient les frappe d'étonnement. Personne, en effet, ne pouvait affirmer quelle était la tombe du bienheureux martyr. Tandis que, restés bouche-bée, tous demeuraient immobiles, un des assistants, poussé, je crois, par l'inspiration divine, s'écria – c'était une ancienne tradition, très répandue de bouche à oreille dans les gens du peuple – que la tombe du martyr Ferréol renfermait la tête du confesseur Julien. Si on les ouvre toutes les unes après les autres, on pourra reconnaître celle qui garde les restes du martyr Ferréol. A ces paroles, l'évêque ordonne que tout le monde se prosterne pour prier. La prière terminée, il s'approche des tombes. Il n'y avait qu'un seul cadavre dans chacune des deux premières que l'on découvrit. Mais lorsqu'on eut ouvert la troisième, on y trouva le corps parfaitement conservé d'un homme, couvert de vêtements intacts, la tête coupée, et qui



Figure 1 : Bas-relief viennois de la translation des reliques. Cl. C. Poirieux.

1) F. DORY, « Saint Ferréol martyr, de Vienne au pays catalan », *Archéo-66, bulletin de l'A.A.P.-O.*, 27, 2012, p. 81-84 ; F. DORY, « Aux origines de saint Ferréol, martyr viennois en pays catalan », *Cahiers de la Rome*, 19, 2010, p. 25-31.

(2) A. PELLETIER in *Vienne gallo-romaine au Bas-Empire*, Lyon, 1974, p. 167, suit l'opinion de G. de MANTEYER et pense que Mamert a emprunté ce nom à Terentius Ferreolus, préfet du prétoire des Gaules en 451.

serrait dans ses bras une autre tête... Alors l'évêque, plein d'une grande joie, déclara qu'il n'y avait nul doute, que c'étaient bien là les restes de Ferréol et la tête du martyr Julien. C'est ainsi qu'au milieu des chants de l'Eglise et des applaudissements de la foule, le corps est, par la volonté divine, transféré de son antique demeure dans le lieu où il est maintenant honoré ».

Si l'existence même du martyr Ferréol est sujette à caution (2) au même titre que celle de son compagnon d'armes Julien (3), il faut signaler que cette découverte de reliques aurait été opérée après la destruction de l'église de Ferréol dans la plaine de Saint-Romain-en-Gal soumise aux crues du Rhône, en préalable à la construction d'une nouvelle église à proximité (4). Mais faut-il prendre pour argent comptant cette relation des faits par le gardien de l'église à Grégoire de Tours ? Le lecteur nous permettra d'émettre quelques doutes d'autant que, par un heureux hasard, saint Mamert découvre ces reliques à la veille de consacrer une nouvelle église !

Avant de livrer au lecteur l'interprétation que l'on peut faire de cet événement, il nous a semblé opportun de le comparer à d'autres traditions hagiographiques à peu près contemporaines. Pour ce faire, nous évoquerons les figures de quelques martyrs gallo-romains et autres saints liés à la Gaule tardo-romaine.

Parmi ces derniers, saints Gervais et Protas de Milan tiennent une place honorable, d'autant plus qu'ils sont liés à l'Eglise de Vienne comme nous le verrons plus avant.

L'évêque saint Ambroise de Milan nous relate, en effet, la mise au jour, en 386, des reliques des saints jumeaux martyrisés sous Néron (*Lettre XXII*, 1 et 2) : « Sache donc que nous avons trouvé de saints martyrs. Comme je dédiais une basilique, une partie de la foule m'interpella pour me dire : Dédie-la comme la basilique romaine. Je répondis : je le ferai si je trouve des reliques de martyrs ».

« Je fis ouvrir la terre qui est devant la balustrade des saints Felix et Nabor. Je trouvai des signes convenables et ayant fait appel à ceux sur qui je devais imposer les mains, les saints martyrs commencèrent à paraître de cette façon : alors que nous gardions le silence, on découvrit une urne et on la renversa sur l'emplacement

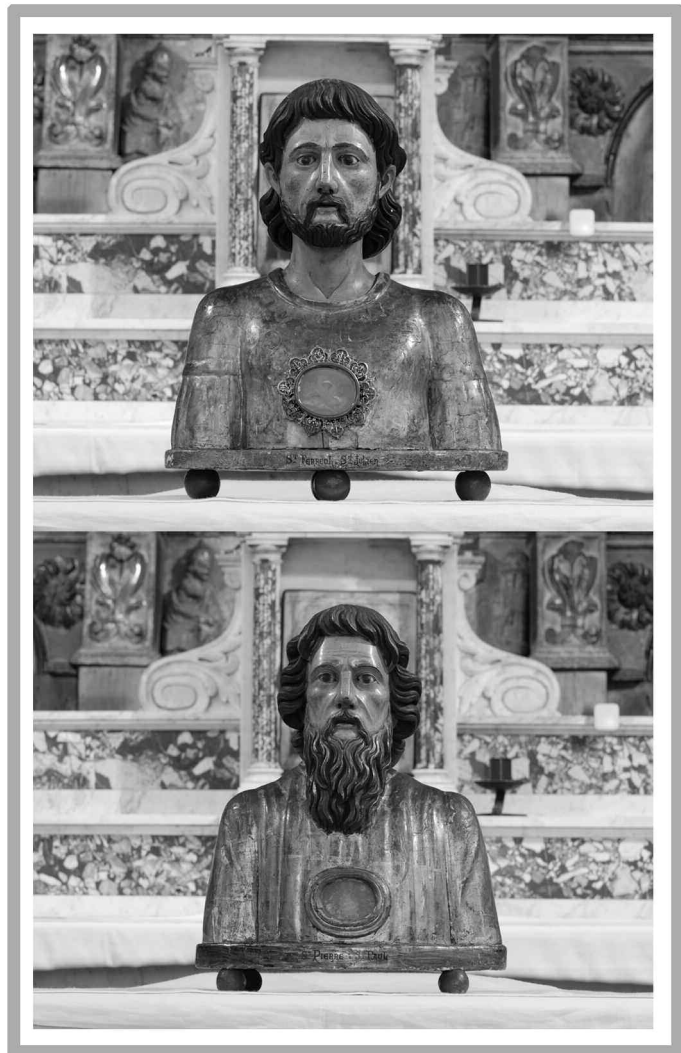


Figure 2 : Buste-reliquaire de saint Ferréol et saint Julien de Céret. Cl. J. Giberneau.

sacré de leur tombeau. Nous trouvâmes deux hommes d'une grandeur prodigieuse, tels qu'ils étaient dans l'ancien temps. Tous leurs ossements étaient entiers ; il y avait beaucoup de sang ».

Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont, compare lui-même cette découverte à celle des reliques de Ferréol (*Lettre*, VII, 1), laquelle intervient opportunément alors qu'Ambroise est en plein conflit avec le pouvoir impérial !

Parfois l'existence même de martyrs apparaît purement imaginaire. C'est le cas des Viennois Exsupère, Séverin et Félicien martyrisés sous Marc-Aurèle puis exhumés et transférés à Romans-sur-Isère au IXe siècle. André Pelletier a montré que ces personnages avaient en fait existé bien après leur supposé martyre (5).

Dans la lignée des découvertes « fortuites » de reliques, on peut aussi évoquer la figure de saint Bénigne de Dijon martyrisé vers 179 peu de

(3) Selon E. C. BABUT in *RHLR*, 5, 1914, p. 97-116, Julien pourrait être Armenius Julianus condamné à Trèves pour hérésie manichéenne avec Priscillien en 385.

(4) Les vestiges de l'église détruite au Ve siècle ont été fouillés en 1977 et décrits dans *Archéologia*, 122, 1978, p. 77-81.

(5) A. PELLETIER, *op. cit.*, 1974, p. 165.



Figure 3 : Statue de saint Ferréol de l'église de Besalú. Cl. R. de la Haye.

temps après la communauté chrétienne de Vienne et de Lyon composée de Pothin, Blandine et Sanctus.

Grégoire de Tours raconte en effet qu'en Gaule, au début du VI^e siècle, l'évêque de Langres fit ouvrir un beau sarcophage antique où reposaient les restes d'un personnage inconnu envers lequel la population dijonnaise manifestait une grande vénération. Le prélat décida qu'il s'agissait des reliques de saint Bénigne, martyr d'origine grecque qui avait joué un rôle important dans l'évangélisation de la Bourgogne. C'est à l'emplacement de cette tombe, où se produisirent, comme de bien entendu, de nombreux miracles

que se développa l'abbaye carolingienne de Saint-Bénigne (6).

Avant de conclure sur l'interprétation à faire de ces découvertes, il importe d'aborder une autre question, celle de la translation des reliques des saints martyrs.

Saints Gervais et Protais de Milan sont liés à l'Eglise de Vienne par le fait que leurs reliques y ont été transportées après le concile de 386, peut-être par saint Ambroise en personne, au moment même où saint Martin de Tours était en visite dans la métropole allobroge à l'aube d'un conflit religieux de primatie avec Arles voire Marseille. Les reliques furent déposées dans une *memoria* (chapelle) à l'origine d'un pèlerinage et d'une nécropole tardo-romaine découverte au sud de Vienne en 1853 (7). Il est possible que cette translation de reliques des saints jumeaux milanais apparaisse dans un bas-relief du IV^e siècle trouvé à Vienne et déposé en 1950 au Musée d'Archéologie Nationale de Saint-Germain-en-Laye.

Plus près du Roussillon, les reliques de saint Saturnin (ou Sernin) de Toulouse font l'objet d'un transfert qui s'inscrit dans une démarche « miraculeuse ». C'est ainsi que vers 313, saint Sylve, évêque de Toulouse, démarra la construction d'un édifice destiné à recevoir les reliques de saint Saturnin martyrisé en 250. Son successeur, saint Exupère acheva son œuvre. Après autorisation impériale, Exupère entama la translation non sans craintes mais « il fut averti par un songe mystérieux de continuer son entreprise ». Le sépulcre ouvert, les ossements du martyr furent extraits du cercueil de bois et placés dans un tombeau de marbre (8).

En pays catalan, le transfert de reliques prend un aspect merveilleux avec l'arrivée des saints Abdon et Sennen à Arles-sur-Tech sous les auspices de l'abbé Arnulfe. Ces martyrs perses, victimes de Dèce au III^e siècle à Rome, auraient ainsi libéré le Vallespir des malfaisants « simiots », créatures mi-bêtes, mi-démons et d'autres calamités qui terrorisaient les populations locales vers l'An Mil. Les reliques furent apportées dans une barrique d'eau qui eut des vertus miraculeuses dès l'instant où elle fut vidée dans un ancien sarcophage devenu la Sainte Tombe (9).

Dans certaines circonstances le transfert de reliques est l'œuvre de clercs fripons en mal de sainteté et de notoriété comme dans le cas du vol du trésor de sainte Foy d'Agen par un moine de Conques en Rouergue sur la *via Podensis* de Compostelle (10).

(6) Propos rapportés par A. VAUCHEZ in *Tabularia-Etudes*, 8, 2008, p. 81-88.

(7) Cf. A. PELLETIER, *Vienna-Vienne*, Lyon, 2001, p. 164.

(8) Propos rapportés par l'Abbé A... S... in *Histoire de saint Saturnin, martyr et premier évêque de Toulouse*, 1840, p. 36.

(9) Cf. abbé A. CRASTRE, *Histoire du martyr des saints Abdon et Sennen*, Amélie-les-Bains, 1932.

(10) A ce sujet, on pourra se rapporter à l'ouvrage de P. J. GEARY, *Le vol des reliques au Moyen Age. Furta Sacra*, Paris, 1993 (trad. DAUZAT).

Dans le cas de saint Ferréol de Céret, qui nous occupe, il s'agissait avant tout de protéger les reliques de l'hérésie cathare en les transférant de Moissac à l'ermitage catalan (11). Mais « qui a introduit le culte de saint Ferréol et de saint Julien à Moissac ? » comme se le demande le diacre hollandais Régis de La Haye (12). L'abbé Crastre de Céret pensait que les restes des deux martyrs avaient cheminé des bords du Rhône aux rives de la Garonne dès 1122 (13). Régis de La Haye a démontré qu'il y avait en fait confusion avec les reliques de saint Cyprien de Moissac et qu'il fallait plutôt songer au rôle qu'auraient pu avoir les abbés Durand de Bredons et Odilon de Cluny, familiers de Brioude en Auvergne, patrie de saint Julien, et très liés à l'abbaye de Moissac en mal de reliques bien avant 1122, en réalité dès le milieu du XI siècle (14).

Dès lors que penser des reliques de Céret ? Sont-ce bien celles de Ferréol et/ou de Julien ? En provenance de Vienne et/ou de Brioude ? Ou bien ne s'agirait-il pas de fausses reliques ayant transité par Moissac ? La question reste posée.

En définitive, lorsque l'on confronte les récits de découvertes miraculeuses de reliques, il est frappant de constater leur similitude en divers endroits de la chrétienté paléochrétienne.

Comme le pense H. Delehaye (15), tous ces faits doivent être considérés comme légendaires, y compris l'identification de saints tel Ferréol, et n'ont qu'un seul but : attribuer des origines prestigieuses, un éclat particulier, à des Eglises comme Milan, Toulouse, Arles-sur-Rhône voire Dijon ou encore Vienne dans le cas de notre Ferréol. Il n'est d'ailleurs que de voir les luttes ecclésiastiques visant à s'approprier des reliques pour achever de se convaincre de l'importance du culte des martyrs, assorti de miracles, dans les esprits de ces temps empreints d'une grande religiosité.

Franck DORY

(11) Cf. notre étude parue en 2012 dans *Archéo-66*, p. 83. A noter que les reliques en question sont une vertèbre de saint Ferréol et un bout de crâne de saint Julien

(12) Titre de son article paru dans le *Bulletin de la Société des Amis de Vienne*, 2011, 4, p. 3-17.

(13) Abbé A. CRASTRE, *Saint Ferréol. Sa vie, son ermitage, son culte, ses reliques et son sanctuaire aux environs de Céret*, Céret, 1924, p. 75-81 (réédition, 2005).

(14) Cf. R. DE LA HAYE, *op. cit.*, p. 15.

(15) H. DELEHAYE, *Les légendes hagiographiques*, Bruxelles, 1927 (2ème édition, 1955, p. 114).

Le Dépôt Archéologique départemental

Valérie PORRA KUTÉNI

Le Département a aménagé en 2009 un espace destiné à accueillir les collections archéologiques départementales, anciennement conservées rue Marcelin Albert à Perpignan. Cet espace se situe au sein d'un bâtiment acquis par le Conseil Général des Pyrénées-Orientales, dans la zone économique Saint-Charles, avenue de Bruxelles, dans la commune de Perpignan.

Petit historique du dépôt archéologique départemental

Le dépôt archéologique départemental est le témoin de l'histoire de l'archéologie locale.

Dans les années 1950 l'historien Pierre Ponsich avait déposé les collections issues de ses fouilles de plusieurs sites du département au Palais des rois de Majorque à Perpignan, dans des salles au-dessous des appartements de la reine. Très rapidement, plusieurs collections archéolo-



Figure 1 : Ancien dépôt avenue Marcelin Albert à Perpignan.

giques ont été déposées dans ces mêmes locaux, comme le produit des fouilles du préhistorien Jean Abélanet ou encore les découvertes départementales de l'archéologue municipal de Perpignan Georges Claustres. Les fouilles de Jaume Llado ou encore de Pierre Campmajo étaient conservées aussi en partie dans ce lieu. C'est en 1985 que sous l'impulsion de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales (l'AAPO créée en 1982), toutes ces séries archéologiques furent déménagées, avec l'aide des adhérents associatifs et des étudiants en Archéologie de l'Université de Perpignan. Un nouvel espace d'accueil des collections avait été aménagé rue Marcelin Albert dans un bâtiment appartenant au Conseil Général des Pyrénées-Orientales. Le Département acceptait aussi d'héberger l'association (AAPO) ; puis plus tard les bureaux de l'INRAP (1) et du SRA (2) de la DRAC (3) Languedoc-Roussillon s'implantèrent dans les lieux, contribuant ainsi à la création d'un vrai « pôle de traitement » de l'archéologie départementale. Les séries archéologiques ne cessèrent de s'enrichir avec les fouilles de bénévoles comme Henri Baills et Yves Blaize, qui grossirent avec les mobiliers des fouilles programmées des archéologues professionnels comme Françoise Claustre du CNRS ou encore des prospections de Michel Martzluff enseignant à l'Université de Perpignan. L'essor des fouilles préventives (principalement celles de l'AFAN (4) souvent sous la direction des archéologues Annie Pezin et Jérôme Kotarba) a contribué largement à augmenter le nombre des séries archéologiques conservées. Puis les activités de l'AAPO avec le recrutement de jeunes chercheurs comme Olivier Passarius, ont été de grandes pourvoyeuses de nouvelles collections. (fig. 1)

En 2008, un projet de réhabilitation des locaux de l'avenue Marcelin Albert obligea les archéologues de toutes ces structures à rechercher de nouveaux locaux. Pour le dépôt, la problématique était réelle puisque les futurs lieux devaient présenter des conditions suffisantes de protection des collections et offrir une surface de stockage supérieure à la dernière utilisée, dans la perspective d'accueil d'une grande quantité de collections en cours d'étude (5).

(1) - INRAP : Institut National de Recherches Archéologiques Préventives.

(2) - SRA : Service Régional de l'Archéologie.

(3) - DRAC : Direction Régionale des Affaires Culturelles.

(4) - AFAN : Association pour les Fouilles Archéologiques Nationales.

(5) - Entreposées chez les divers opérateurs d'archéologie préventive.

Avec la création d'un Pôle archéologique départemental au sein de la direction des Archives Départementales (2006), le maître d'œuvre pour le déménagement et l'accueil des collections était tout désigné. (fig. 2)



Figure 2 : Déménagement des collections.

Le lieu

Le bâtiment, de plain-pied, est un ancien entrepôt de denrées, constitué d'une vaste zone de



Figure 3 : Dépôt archéologique départemental

stockage de 380 m² de superficie. Il est équipé de 1,7 km. linéaires d'étagères métalliques, sur une hauteur de 3 m, et il est sécurisé par une alarme anti-intrusion, une alarme incendie et un accès par badge.

Il possède aussi un espace de travail avec branchement informatique, destiné à l'inventaire et l'étude ponctuelle des collections par des agents du Département.

Un espace dissocié de 80 m² permet le traitement du mobilier si nécessaire (paillasse, tables, postes de tamisage...). C'est aussi à cet endroit que sont stockés, en partie, des éléments des collections lapidaires trop volumineux pour être déposés à l'intérieur des espaces avec rangement.

Les collections généralement conditionnées dans des bacs ont pris place sur les étagères. Les mobiliers anthropologiques, plus légers, occupent les niveaux supérieurs des étagères et, à l'inverse, les amphores, grandes jarres et tegulae sont posées sur les niveaux inférieurs.

A la fin de l'année 2013, le taux de remplissage des étagères était de 57 % sur l'ensemble des colonnes. (fig. 3)

Un dépôt archéologique conventionné avec l'État

Une convention signée entre le Département des Pyrénées-Orientales et la Direction Régionale des Affaires Culturelles du Languedoc-Roussillon a eu pour objectif de définir les conditions d'utilisation de cet espace et les principes directeurs de la collaboration souhaitée par les parties pour la gestion des collections qui y sont et y seront déposées, dans le cadre de la législation et de la réglementation en vigueur.

L'hébergement des collections

Le Département héberge à titre gratuit les collections archéologiques départementales, placées sous la responsabilité de la Direction Régionale des Affaires Culturelles du Languedoc-Roussillon/Service Régional de l'Archéologie.

Ce local est destiné à accueillir les objets archéologiques issus des fouilles archéologiques autorisées par l'État réalisées dans le Département des Pyrénées-Orientales, des découvertes fortuites, des collections dont le Département

s'est rendu propriétaire (6), de toute autre collection communale ou privée que le Département accepte d'héberger, et qui reste la propriété du déposant de la collection.

Le dépôt archéologique départemental satisfait pleinement aux exigences de la conservation et de la recherche en ce qui concerne la gestion de l'espace, la localisation des collections, leur classement, leur inventaire informatique, leur conditionnement, les processus d'entrée et de sortie, leur état de conservation, leur statut et les processus de tri-sélection.

La Gestion des collections

La gestion des collections archéologiques du dépôt archéologique départemental est assurée, sous le contrôle scientifique et technique de la DRAC/Service Régional de l'Archéologie, par le personnel qualifié du Pôle Archéologique départemental. C'est à ce titre qu'il veille à :

la gestion de l'espace, la localisation des collections, le classement, l'inventaire informatique des collections, le conditionnement

Le dépôt départemental accueille des mobiliers provenant exclusivement du département des Pyrénées-Orientales. Les objets sont regroupés par matériaux (céramiques, os de faune, artefacts lithiques, etc.) dans des sachets plastiques transparents (polyéthylène) fermés par glissière (de type Minigrip). Les sachets sont rassemblés dans des boîtes en carton (35 x 28 x 10 cm ou 28 x 17 x 10 cm) par US ou toute autre identification de structure ou couche stratigraphique. Des étiquettes en PVC portent les références du site et la localisation x, y et z des vestiges concernés.

Les boîtes sont placées dans des bacs de plastique aux dimensions de 60 x 40 x 12 cm ou de hauteur variable lorsque des objets le nécessitent. Les anciens portoirs en bois et les bacs plastiques portent une étiquette avec leur localisation dans le dépôt. Une gommette couleur indique la nature des matériaux des contenus (rouge – terre cuite, bleu – lithique, jaune -os, vert -verre). Ces bacs sont déposés sur des étagères formant des colonnes dans des travées. Celles-ci sont occupées selon des critères concernant la chronologie, le type d'opération ou encore la commune de provenance.

- l'enregistrement des collections entrantes

Un inventaire des collections par site a été réalisé au moment du transfert des collections

conservées dans un bâtiment du Conseil Général au 4 bis Avenue Marcellin Albert à Perpignan en 2011 et 2012. Et c'est à la fin de l'année 2012 que l'Inrap a versé à la DRAC / Service Régional de l'Archéologie l'ensemble des collections issues de leurs opérations archéologiques de 1999 à 2011 (dont certaines de 1992). Des opérateurs privés comme ACTER ont eux aussi effectué les versements des collections déjà étudiées.

Les types de fiches réalisées par l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales de 2000 à 2008 ont été reprises et modifiées selon les besoins et configurations des nouveaux locaux à Saint-Charles.

Ces fiches sont actuellement de deux types : l'une pour un enregistrement de chaque opération de site (pour un même site il peut y avoir plusieurs prospections, diagnostics et fouilles) et l'autre pour des objets dits « muséographiques », c'est-à-dire qui présentent un intérêt particulier sur l'un ou plusieurs des plans scientifique, technique, esthétique, conservatoire, chronologique, etc.

Actuellement, 1446 fiches sites et 571 fiches muséographiques ont été réalisées.

Les collections conservées au dépôt archéologique départemental de Saint-Charles à Perpignan ont toutes une fiche de site et certaines ont des objets qui possèdent une fiche Muséo. Dans une prochaine étape, certains sites fouillés récemment feront l'objet d'un inventaire à l'US, selon un type de fiche initié au dépôt archéologique de Bélesta, pour le site de la Cauna à Bélesta.

l'enregistrement de tout autre versement

Le dépôt archéologique départemental accepte les dons de collections de propriétaires privés, les découvertes fortuites ou du mobilier appartenant aux communes. Les opérateurs privés ou non versent le produit de leurs opérations archéologiques après la remise des rapports aux maîtres d'œuvre. Pour ce faire, en conformité avec les objectifs de bonne conservation des collections et ceux d'une facilitation des consultations et des études futures, une liste de consignes a été élaborée avec la DRAC/SRA dans un souci d'une cohérence des conditionnements.

la gestion des opérations de stabilisation et de restauration des collections qui peuvent bénéficier d'un soutien financier de la DRAC.

Les objets fragiles, métalliques ou présentant un intérêt muséographique sont clairement identifiés dans les inventaires et stockés à part, afin d'en permettre un meilleur suivi.

(6) - Selon les conditions fixées par les articles n°61 et 62, du décret n°2004-490 du 3 juin 2004 relatif aux procédures administratives et financières en matière d'archéologie préventive.



Figure 4 : Céramique médiévale restaurée - Palais des rois de Majorque fin XIVe.

Les objets précieux ou fragiles font l'objet de mesures de conservation et de protection particulières, menées sous le contrôle scientifique et administratif de la DRAC et du Pôle Archéologique Départemental.

En cas de nécessité, le Département procède à ses frais à la restauration des objets les plus fragiles qui sont confiés à des laboratoires spécialisés, agréés par la Direction des Musées de France.

A l'occasion d'événements de valorisation comme une exposition, le Département a procédé à la restauration de céramiques dont le profil était complet.

Depuis 2008, le Conseil Général des Pyrénées-Orientales a fait reconstituer près de 300 céramiques et stabiliser plus de 120 objets en métal ferreux ou cuivreux.

(fig. 4)

(fig. 5a et 5b)

Le suivi de la conservation

Certaines collections possèdent des objets archéologiques qui, sortis de leur milieu de découverte, deviennent particulièrement fragiles jusqu'à une reprise de la corrosion définitivement destructrice.

C'est le cas des mobiliers en métaux cuivreux ou ferreux. Restaurés au pas, ces objets nécessitent des conditions de conservation limitant ou stoppant les variations de température, d'hygrométrie et de lumière. C'est pourquoi les objets en métal ont été extraits de l'ensemble de leur collection, pour pouvoir être placés dans une ambiance stable et contrôlable. Des armoires

contiennent des boîtes étanches en plastique transparent (polypropylène) fermées par un couvercle à joint de silicone alvéolaire. Les objets y sont déposés avec une languette de mesure de l'hygrométrie et des sachets de billes d'argile pour déshydrater l'ambiance. Chaque boîte porte les références du site concerné et se trouve inventoriée dans la fiche de site.

Lorsqu'un site présente une grosse série de clous ou de métaux indéterminés, un bac entier lui est réservé pour un conditionnement particulier, identique à celui des objets déterminables.

La consultation des collections

Les collections déposées au dépôt archéologique départemental sont accessibles sur autorisation de la DRAC et du propriétaire. Des fiches de demande d'autorisation de consultation sont à renseigner auprès de la Drac en précisant les objectifs de la consultation (étude, publication, etc.).

L'étude des collections se fait sur rendez-vous dans le local du Pôle archéologique départemental.

Le chercheur bénéficie alors d'un lieu adapté, confortable, équipé de tables de travail, de lampes-loupes, de matériel de mesures et d'une bibliothèque spécialisée.

Depuis que le dépôt est géré par le Pôle archéologique départemental, 37 demandes de consultation de mobilier ont été effectuées. Des chercheurs de diverses structures sont venus étudier les vestiges conservés au dépôt départemental (Inrap, Acter, Oxford). Des étudiants de différentes universités ont aussi fait le déplacement jusqu'au Pôle archéologique pour consulter

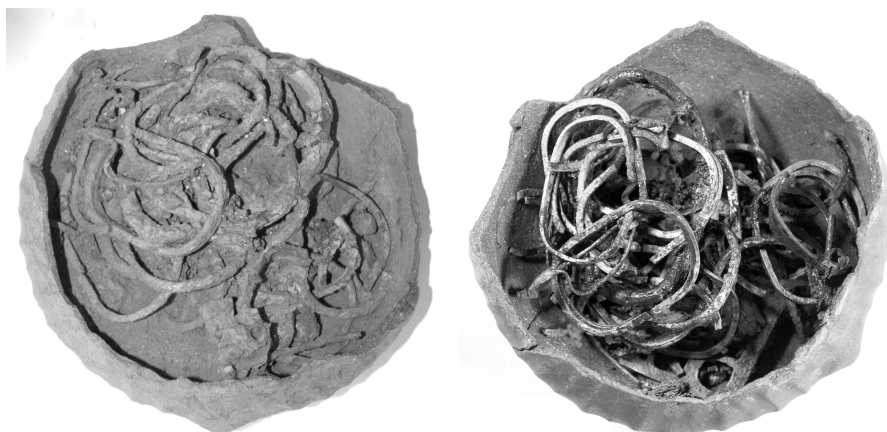


Figure 5a et 5b : Dépôt de parures en métal avant et après stabilisation (Nécropole des Coudoumines à Caramany 1^{er} Âge du Fer)

du mobilier (Universités de Paris-Sorbonne, Aix-en-Provence, Montpellier, Perpignan ou encore Muséum d'Histoire Naturelle de Paris). Plusieurs structures ont demandé des prêts de collections pour des expositions temporaires, dont le Château-Musée de Bélesta et le musée antique de Nîmes. (fig. 6)

L'assurance des collections

Le bien immobilier sis avenue de Bruxelles à Perpignan est assuré au titre du contrat « dom-

gages aux biens et risques annexes » souscrit par le Département. L'État étant son propre assureur, il assume la responsabilité des objets déposés dans le dépôt archéologique départemental. Le Département assume quand à lui la responsabilité des objets archéologiques dont il est propriétaire et de ceux qui lui sont confiés, dans le

cadre du contrat assurance « dommages aux biens ».

Fidèle à sa mission de service public, le Conseil Général des Pyrénées-Orientales a consenti à protéger et gérer ce patrimoine archéologique, non seulement ressource inestimable pour tout chercheur ou amateur d'Archéologie mais surtout mémoire et richesse de l'histoire départementale.

Valérie Porra-Kuténi

(Pôle Archéologique Départemental - CG66)



Figure 6 : Consultation de mobilier archéologique

La Cova Gran (Santa Linya, Catalunya) et le passage du Paléolithique moyen au Paléolithique supérieur dans les Pyrénées

Jorge Martinez (CEPAP, Universitat Autònoma de Barcelona).
Traduction M. Martzluff.

La problématique abordée ici sur la base du résultat des fouilles de la *Cova Gran* de *Santa Linya* (Pré-Pyrénées de La Noguera, Lleida) (fig. 1), porte sur la transition encore mal élucidée entre le Paléolithique moyen (disparition de Néandertal) et le Paléolithique supérieur (apparition de l'Homme anatomiquement moderne, l'*Homo sapiens sapiens* de l'ancienne phylogénie). Parmi les nombreux problèmes que pose cette évolution, sommairement située entre 40 et 30 000 ans BP, nous pouvons retenir ici les éléments suivants :

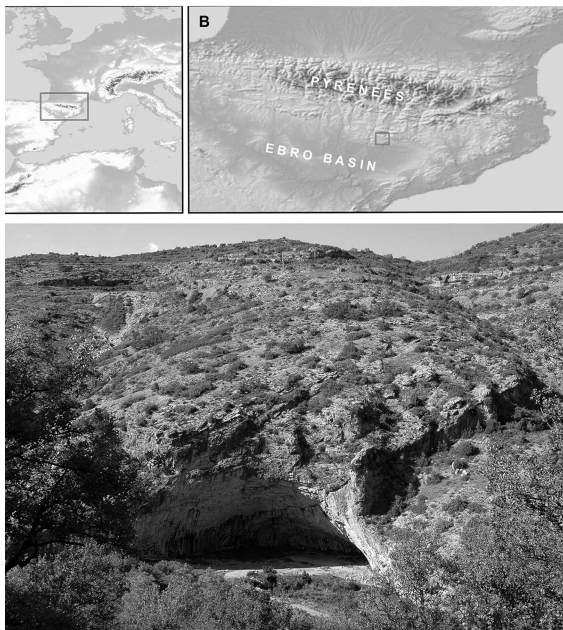


Figure 1

a/ - L'existence de traditions techniques différenciées pour les deux espèces humaines (*neanderthalensis* et *sapiens*) supposerait des comportements spécifiques de chacune de ces populations, ce qui met en débat les liaisons possibles avec les données biologiques, les apprentissages techniques, l'organisation sociale...

b/ - C'est quand même la culture matérielle aurignacienne qui est la plus clairement associée à l'émergence du comportement typiquement moderne, en particulier en raison des nombreuses manifestations d'un d'art mobilier bien maîtrisé, ainsi que par la diversité des parures en os, ivoire, coquillages marins et minéraux divers.

c/ - À ces mobiliers sont associés en stratigraphie la production en série de lames et lamelles, l'abondance d'outils spécialisés pour travailler les peaux (grattoirs) ou façonner des objets en os (burins), mais aussi la production de pointes armant les projectiles, certaines en matière dure animale ;

d/ - Malgré leur grande dispersion sur le territoire européen, les interactions ponctuelles entre les hommes fossiles et les hommes modernes ont été possibles, en provenance probable du Proche-Orient ;

e/ - Dans le scénario d'une diffusion des premiers hommes modernes depuis l'Orient, la péninsule ibérique a pu être assimilée à une sorte de refuge territorial dans lequel les néandertaliens auraient plus longtemps perduré au-delà d'une frontière établie sur l'Èbre.

Contexte général

Parmi les traits culturels pertinents pour différencier le Paléolithique moyen du Paléolithique supérieur, la disparition généralisée du mode de taille Levallois et la fabrication en série de lames et de lamelles sont considérés en Europe comme de solides indicateurs de la présence d'*Homo sapiens*. Or, l'apparition des cultures dites « leptolithiques » n'est plus un critère exclusif. Bien que l'on ait pu penser que les méthodes appropriées au débitage de lames et lamelles se plaçaient au faite de l'évolution des industries lithiques et qu'elles culminaient techniquement avec un haut niveau de compétences intellectuelles et comportementales, quelques faits nouveaux permettent de nuancer ce point de vue. Ainsi la production en série d'éclats très allongés est déjà connue en Afrique de l'est, sur le site de *Kapturin* (Kenya), daté d'un demi-million d'années. Aux alentours de 100 000 ans, la production de lames est bien attestée, en association avec un mode d'exploitation des surfaces sur des nucléus de type Levallois, aussi bien en Afrique, qu'au Proche-Orient et en Europe. Dans le même temps apparaissent en Europe de l'Ouest de rarissimes sites du Paléolithique moyen où sont sûrement attestés le mode de débitage moustérien et un mode d'extraction des lames à partir d'une exploitation volumétrique de nucléus prismatiques selon les principes qui seront normalisés plus tard au Pa-

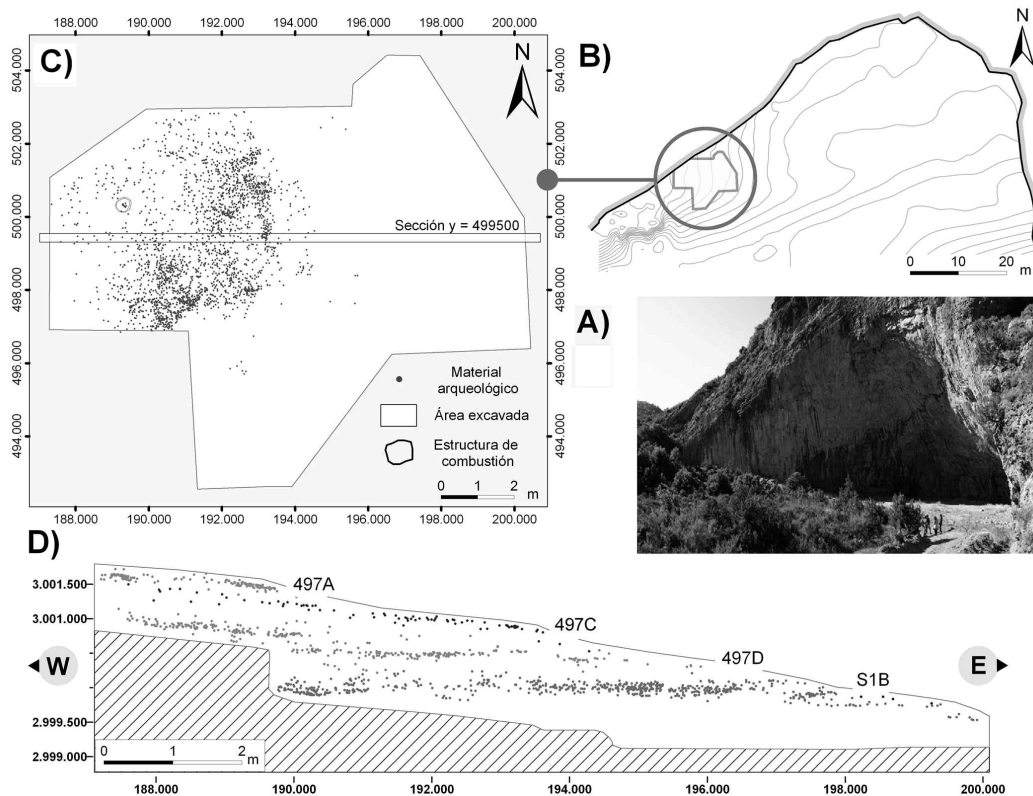


Figure 2

l'éolithique supérieur. Il se trouve aussi quelques sites où la production en série de lamelles cohabite avec des assemblages moustériens, comme à Champ Grand. Notons que ces sites à débitage lamino-lamellaires précurseurs n'ont pas livré de fossiles humains.

Plus généralement, la mutation des industries lithiques est de façon classique associée en Europe à une rupture entre Moustérien et Aurignacien. Le complexe culturel Aurignacien est rattachable à l'homme moderne (Cro-Magnon) et, entre l'Ukraine et l'Atlantique, il se développe pendant près de 10 millénaires. Défini par l'abbé Breuil en 1912, il a été largement rénové depuis, en particulier par François Bon qui a récemment identifié pour les Pyrénées deux traditions distinctes dans une phase primitive: le Proto-Aurignacien et l'Aurignacien ancien.

La principale différence serait qu'il existe au Proto-Aurignacien une continuité dans la méthode d'extraction des lames et des lamelles, obtenues à partir des mêmes types de nucleus, mais de modules différents. Par contre, dans l'Aurignacien ancien, les lames proviennent de grands nucleus laminaires, alors que les lamelles sont tirées d'éclats épais exploités sur la tranche : les « grattoirs carénés ». Les lamelles sont donc ici des éléments typologiques clefs. Ainsi le Proto-Aurignacien se caractérise-t-il par des lamelles longues et rectilignes dont les retouches marginales donnent des outils caractéristiques : les « lamelles Dufour sous-type Dufour ». Au contraire,

les lamelles retouchées de type « Dufour » de l'Aurignacien ancien sont courtes et torsées, formant le sous-type « Roc de combe ». D'autres éléments caractérisent cet Aurignacien ancien, telles les « lames étranglées » et les sagaies losangiques en bois animal, dont celles à « base fendue ». Un autre chercheur toulousain, N. Teyssandier, propose une irruption soudaine du Proto-Aurignacien liée à la dispersion des humains modernes et dont on peut suivre la trace en Méditerranée occidentale, entre Ligurie et Catalogne, sur les sites de Fumane, Mochi, Lalouza, Esquicho-Grapou et l'Arbreda. C'est dans une seconde phase que l'Aurignacien ancien aurait eu une distribution paneuropéenne caractérisée par la « sagaie à base fendue » comme fossile directeur.

Les données obtenues dans le gisement de la Cova Gran

La Cova Gran est un très vaste abri sous roche, couvrant plus de 2 000 m² au sol, que nous avons découvert en prospection en 2004. L'immense porche s'ouvre face au sud, sur le flanc d'un ravin tributaire du Sègre qui pénètre dans le piémont pyrénéen, au nord de la plaine de Lleida. Depuis 2004, sous la direction du Professeur Rafael Mora, trois grands secteurs ont été fouillés qui sont nommés : « Rampe », « Transition » et « Plateforme ». La corrélation chronologique entre ces secteurs sur la base de datations isotopiques permet d'embrasser une longue séquence culturelle qui couvre pour l'instant le Moustérien, un Paléolithique supérieur ancien, l'ensemble du

Magdalénien, le Mésolithique, le Néolithique et le Bronze ancien. Il s'agit donc d'une fenêtre largement ouverte sur 50.000 ans de peuplement des Pyrénées. Les occupations les plus anciennes, celles qui concernent la transition Paléolithique moyen/P. supérieur, se positionnent dans le secteur « Rampe » qui est localisé dans la partie occidentale de l'abri sur une plateforme d'une centaine de m² dominant le reste du gisement d'une hauteur de 5 mètres. Cette situation topographique élevée témoigne d'une conservation localisée du dépôt ancien originel, par ailleurs tronqué par des ravinements postérieurs.

Dans ce secteur, deux unités stratigraphiques ont été identifiées sur 3 m d'épaisseur : 497 et S1, où sont isolés 4 niveaux moustériens et 3 niveaux attribués au Paléolithique supérieur ancien, séparés des précédents par des couches stériles (fig. 2). La dispersion verticale des vestiges dans les différents niveaux n'excède pas 10 cm d'épaisseur, les assemblages n'étant pas mélangés. C'est entre les niveaux S1B de l'unité inférieure et 497D de l'unité supérieure que s'opère un radical changement techno-typologique dans les industries lithiques.

- Les assemblages moustériens

Le niveau S1B est le plus récent de la séquence du Paléolithique moyen, dans laquelle ont été reconnus au moins 4 niveaux moustériens. Les nucléus sont assez rares, mais ils présentent des caractères typiques. C'est d'abord leur caractère diminutif (excédant rarement 5 cm de longueur), mais aussi une variabilité technique reflétant des méthodes de taille unifaciale, bifaciale et multifaciale (fig. 3A). Le débitage bifacial est attesté par le mode Levallois préférentiel et centripète hiérarchisé. Ces derniers nucléus partagent les caractères du mode Levallois centripète récurrent et du mode discoïde. Les nucléus unifaciaux expriment des modes expédients sur éclat ou débris épais exploités de façon opportuniste pour produire de courtes séries d'éclats. Cette variabilité des systèmes d'exploitation du silex garumnien local résulte de la combinaison de comportements techniques complémentaires, à la fois expédients et standardisés, déjà décrits dans d'autres assemblages moustériens.

La production de petits supports d'outil (4 cm d'extension) découle de ce débitage d'éclats (95%), plus rarement de courtes lames ou lamelles fortuites, dont les talons épais suggèrent un débitage au percuteur dur. La part des grands éclats dépassant cette norme, la plupart retouchés, a certainement été élaborée ailleurs. Les outils sont des denticulés, des coches et des racloirs. Grattoirs, burin et pointes sont rarissimes (fig. 3A).

- Les assemblages du Paléolithique supérieur ancien

Le niveau 497D témoigne d'un changement radical des méthodes de taille avec des outils sur lames et lamelles absents des niveaux moustériens (fig. 3B). Le débitage volumétrique de lames et d'éclats allongés (dominants) s'opère à partir de plateformes réalisées sur des nucléus prismatiques. Il existe un mode d'exploitation complémentaire, buriniforme à partir de gros éclats où sont extraits des supports allongés à partir du talon. Cependant, les nucléus carénés pour produire de fines lamelles, typiques de l'Aurignacien, sont absents de cette série.

La plupart des supports laminaires sont cassés, ce qui dépend en grande partie de la piètre qualité des silex locaux et d'autre part de processus intentionnels pour réaliser l'outillage. Ces supports allongés, aux négatifs irréguliers, sont issus d'extractions unidirectionnelles au percuteur dur, pouvant donner des produits dépassant 15 cm d'extension. Il n'existe pas de rupture technologique entre la production de lames et de lamelles, mais l'usage de la pierre tendre est avéré pour les supports de petit format. Ce processus relativement standardisé est original et se distingue du mode d'obtention des lames et lamelles plus régulières dans les phases initiales de l'Aurignacien, même si l'on ne distingue une rupture entre production de lames et lamelles qu'après le Proto-Aurignacien.

L'outillage du niveau 497D est pris sur des supports de modules diversifiés, sur éclats, lames et lamelles transformés en grattoirs et burins, pointes et lamelles à bord abattu, caractéristiques du Paléolithique supérieur. Toutefois, on y trouve des denticulés, encoches et racloirs sur éclat qui représentent une forte proportion (40%), ce qui n'est pas habituel dans les assemblages du « fond commun » lors du Paléolithique supérieur ancien.

Cadre chronologique du Paléolithique supérieur ancien à la Cova Gran

Le cadre chronologique revêt ici un aspect prioritaire, mais il reste problématique. Pour encadrer l'apparition du Paléolithique supérieur dans ce site, nous disposons actuellement de 8 datations ¹⁴C (AMS) calibrées avec IntCal09 à deux sigmas. L'interprétation des résultats nécessite un commentaire. Sur 4 datations faites sur coquillage, 2 furent traitées par l'université d'Oxford, avec le protocole de nettoyage Car-DS destiné à éliminer les carbonates inorganiques, mais qui peuvent rajeunir les dates, phénomène bien connu sur d'autres sites de même chronologie. Dans le niveau 497A, l'estimation initiale qui a été obtenue par des méthodes conventionnelles sur ces échantillons a été modifiée de 4 000 ans par la nouvelle datation faisant intervenir le traitement Car-Ds sur les autres.

Par contre, le coquillage daté dans le niveau

497D fournit une chronologie identique à celle obtenue pour le niveau supérieur 497C. Par ailleurs, la datation radiométrique du niveau 497D est aussi assurée par une série de 4 dates sur charbons dont les résultats montrent un âge plus vieux de 6000 ans par rapport à la datation obtenue sur coquillage. La série de charbons datés montre que les protocoles de nettoyage employés par les laboratoires affectent l'ancienneté des dates. C'est pourquoi le même type d'échantillon traité par différentes méthodes donne des différences chronologiques qui dépassent 3.000 ans calibrés. Ces remarques impliquent une certaine réserve sur une approche de la transition Paléolithique moyen/P. sup. en se basant exclusivement sur les datations absolues. En fonction de ces facteurs, nous pensons que 497D se positionne aux alentours de 39-37 000 ans calibrés. Par contre, par les niveaux 497C et 497A, nous proposons un âge au minimum supérieur à 30 000 ans.

Éléments régionaux comparatifs

Au nord-est de la péninsule ibérique, les données fournies par les gisements connus sont en faveur d'une brusque rupture entre Paléolithique moyen et supérieur, bien que les sites soient rares et fouillés anciennement, soit en totalité, à Mollet III et Reclau Viver dans la région de Sérinya, ou ayant été repris par des fouilles méthodiques récentes, comme l'*Abric Romani* (Capellades) et l'*Arbreda* (Serinya). Dans ces deux dernières stratigraphies, les niveaux moustériens se signalent par des systèmes de taille orientés vers la production d'éclats et par l'absence de lames et lamelles caractéristiques du Paléolithique supérieur. Ces sites ont aussi permis d'identifier un Proto-Aurignacien, soit des assemblages laminaires nouveaux avec un renouvellement total des outillages. Cette réorganisation radicale est interprétée comme le résultat d'une soudaine expansion d'*Homo sapiens* peuplant l'Europe de l'ouest. En réalité, cette notion a été critiquée pour différentes raisons. D'une part les niveaux du Paléolithique supérieur de l'*Abric Romani* ont été fouillés au commencement du siècle passé et leur position stratigraphique est imprécise. George Laplace et Narcis Soler ont d'ailleurs diagnostiqué un mélange entre les assemblages du Proto-Aurignacien et ceux du Gravettien. D'autre part, bien que la cohérence des assemblages lithiques de l'*Arbreda* ne soit pas globalement remise en question, la position chronologique des datations isotopiques suppose quelques mélanges entre les phases à cause des processus post-dépositionnels qui affectent la séquence. Les implications en termes de rupture devront donc être repensées ici en fonction de la perception taphonomique du remplissage.

Conclusion

Il existe à la *Cova Gran*, dans un contexte stratigraphique fiable, une abrupte et radicale discontinuité entre le Paléolithique moyen (niveau moustérien S1B) et le Paléolithique supérieur (niveau 497D). Elle affecte principalement les systèmes techniques des méthodes de taille et les types d'outils qui en découlent. Dès le premier niveau du Paléolithique supérieur, l'apparition de nombreuses parures, associées à la présence de nouveaux outils sur supports allongés assimilables à des lames et lamelles, semblent accompagner un important changement touchant le

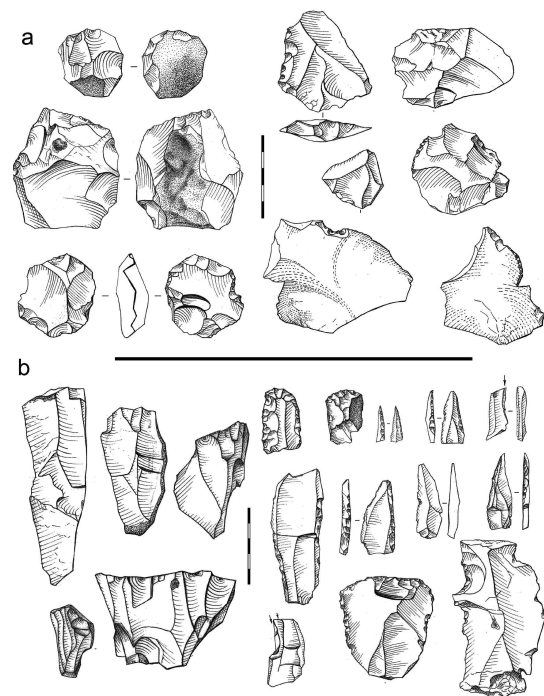


Figure 1

savoir-faire, mais peut-être aussi la sphère psychique. Les datations absolues suggèrent en effet pour cette occupation les alentours de 39 Ka cal BP, une date qui correspondrait à l'irruption d'*Homo sapiens* en Europe occidentale. Il n'est pas évident établir une correspondance précise entre le niveau 497D de la *Cova Gran* et le Proto-Aurignacien, tel qu'il a été reconnu par ailleurs et il est difficile de dire si les différences observées tiennent à des particularités intrinsèques – comme la mauvaise qualité de la matière première, par exemple - ou si elles impliquent une diversité culturelle des techno-complexes lithiques associés à l'apparition des premiers hommes modernes du Paléolithique supérieur. Pour pouvoir répondre à ces questions, parmi d'autres qui devront être débattues à l'avenir concernant la transition Paléo. moyen/Paléo. supérieur d'Europe occidentale, il s'avère que le site de la *Cova Gran* est un point d'appui incontournable.

Vienne Antique

André PELLETIER

Professeur émérite à l'université Lumière-Lyon2

Le site géographique de Vienne se définit par trois éléments :

- des collines, au nombre de cinq (Mont-Salomon, Mont-Arnaud, Pipet, Sainte-Blandine, Mont Saint-Just), morceaux du Massif central détachés sur la rive gauche du Rhône à l'ère tertiaire ;

- des plaines : Estressin et l'Île sur la rive gauche ; Saint-Romain-en-Gal et Sainte-Colombe sur la rive droite ;

- enfin le cône de déjection construit par le principal affluent du Rhône, la Gère. C'est dans sa partie haute (Palais de justice) qu'est née la Vienne antique, au début du IV^e siècle av. J.-C., à l'arrivée probable des Allobroges. Un peu plus tard (fin du II^e - milieu du I^{er}) un sanctuaire (?)



Figure 1 : Vienne. Pyramide décorant la Spina du cirque (cl. C. Poirieux)

s'installe à Sainte-Blandine (dépôt votif découvert en 1955).

L'histoire de cette période est marquée par la conquête romaine (121), l'implication des Allobroges dans le procès contre Fonteius (69) et la révolte de Catagnat en 62-61 av. J.-C. C'est à ce moment-là que, selon Dion Cassius, Vienne devient la capitale des Allobroges.

L'occupation topographique est tributaire des variations du niveau du Rhône. On distingue trois phases.

À l'âge du Fer, le Rhône divague librement au milieu d'un lit majeur très large, un bras secondaire enserre le site de Saint-Romain comme une île.

Dans la deuxième moitié du I^{er} siècle av. J.-C., le Rhône s'enfonce de 2 m, libérant de nombreux terrains sur ses deux rives.

À partir du milieu du I^{er} siècle ap. J.-C., le Rhône remonte, ce qui occasionne l'apport d'un épais remblai (1, 50 à 2 m) sur la rive droite. Les trois plaines sont alors occupées.

Vienne a toujours été un carrefour de voies (cf. G. Chapotat, *La croisée de Vienne*, Bourgoin, 1959). La voie d'Agrippa, de Lyon à la Méditerranée, traversait le fleuve à Vienne. Elle y rencontrait les voies venant d'Italie et celle qui conduisait à Nîmes par Alba. Sous Claude, fut aussi construit le *compendium* par la rive gauche.

Pendant la guerre des Gaules, Vienne demeura fidèle à César qui y installa, à la fin de la guerre, un camp de cavalerie ; même si, en -44, des colons romains furent expulsés de Vienne et se réfugièrent au confluent de la Saône et du Rhône, là où l'année suivante, Munatius Plancus, fonda pour eux la colonie de *Lugdunum*.

Vienne accumula ensuite les titres prestigieux : colonie latine entre 40 et 27, premier consul gaulois en 35 ap. avec Valerius Asiaticus, colonie romaine entre 37 et 41, droit italique un peu plus tard. Vienne a fourni au Sénat, 18 représentants et 31 légionnaires à l'armée. On ne s'étonnera pas que Claude la qualifie de « colonie richement ornée et très puissante » (*ornatissima ecce colonia valentissimaque* - Table claudienne).

La parure monumentale

D'abord le *forum*, de plan tripartite, dont subsistent, outre le temple, deux arcades, l'une marquant une des entrées du forum, l'autre un élément du portique entourant la basilique.

Le temple d'Auguste et de Livie est le plus ancien monument du culte impérial en Gaule (entre 20 et 10 av. J.-C.). Il a été partiellement reconstruit au plus tôt sous Claude. L'inscription primitive se lit : ROMAE ET AVGVSTO CAESARI DIVI F(ilio) (« A Rome et à Auguste César, fils



Figure 2 : Tutela du Musée lapidaire de Vienne (cl. C. Poirieux)

du divin (César) ». Au moins une modification se produit lorsqu'on ajoute la mémoire de Livie sur l'architrave (ET DIVAE AVGVSTAE).

Ensuite, les monuments de spectacles : le théâtre, le plus grand de Gaule après celui d'Autun



Figure 4 : Vienne. Mosaïque de l'Enlèvement d'Hylas par les Nymphes (cl. C. Poirieux)

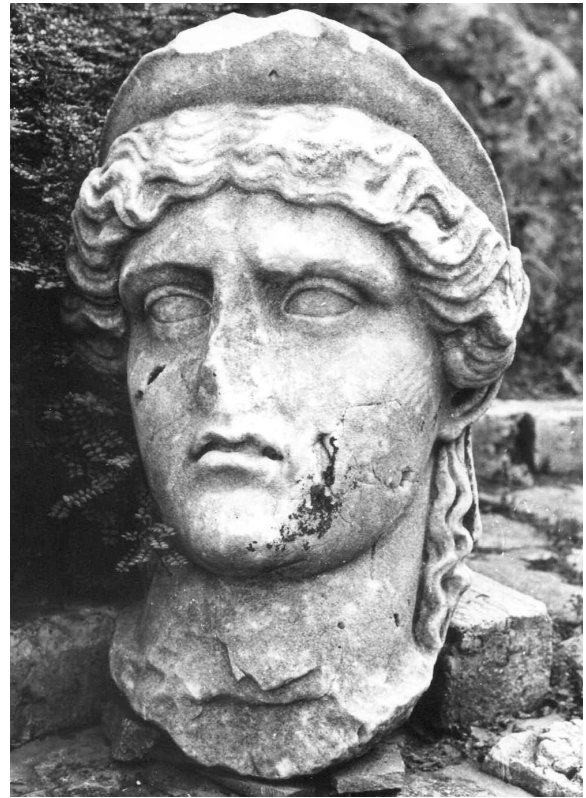


Figure 3 : Vienne. Tête de Janus (?) (cl. C. Poirieux)

(130,40 m de diamètre), construit dans les années 40-50, dominé par un temple sans doute dédié à Dionysos et dont une des particularités est que les gradins sont desservis par deux galeries souterraines, ouvrant sur la *cavea* par des vomitoires.

L'*odéon* qui lui fait face sur le Mont Saint-Just a son pendant à Lyon. Il fut construit entre la fin du I^{er} et le début du II^e. C'est le seul monument de ce type dans le monde romain dont l'inscription dédicatoire porte le mot ODEV[m] (à Pompéi, on parle de *theatrum tectum* (« théâtre couvert »)).

Le *stade*, dont on a retrouvé des vestiges sous le cimetière de Sainte-Blandine, et qui fut fermé par ordre de Trajan.

Enfin le *cirque* (seul autre exemple à Arles) long de 455 m, plus récent qu'on le pensait autrefois (fin du II^e s.), avec sa pyramide qui ornait le centre de la *spina*.

A cette parure, il faudrait ajouter le sanctuaire installé sur la plate-forme sommitale de *Pipet* et le *rempart*, autorisé par Auguste mais d'époque tibérienne, l'un des plus longs de Gaule (6, 200 km) et qui ceinture l'ensemble des collines.

L'économie

Elle se partage en trois spécialités principales : le travail de la terre cuite (matériaux de construction et vaisselle commune, en particulier de type allobroge) ; la plomberie, 72 ateliers identifiés par la marque *V(iennae) F(ecit ou -ecerunt)*, dont celui d'une femme *Staia Saturnina* ; enfin la construction avec la corporation des *fabri*, « les ouvriers en construction ».

Commercialement, Vienne vit dans l'ombre de sa voisine Lyon, capitale économique de toute la Gaule et où ont leur siège les grandes corporations marchandes et de transport. Il n'empêche qu'on a découvert en 1978, sur la rive gauche du Rhône, quatre entrepôts de 12 à 17 000 m² chacun qui servaient peut-être aux besoins de l'annone.

Vienne exportait aussi une partie de sa production : vin, étoffes, tuyaux de plomb, vaisselle.

Saint-Romain-en-Gal

Le Rhône a joué un rôle majeur dans l'occupation humaine de la plaine qui ne remonte pas au-delà de - 20 et qui est limitée géographiquement à l'origine. L'extension se fait au milieu du I^{er} siècle ap. J.-C., lors de l'exhaussement du site dont nous avons parlé. Il s'agit d'un quartier diversifié où se mêlent maisons, thermes et bâtiments à usage commercial (entrepôts) et

industriel (ateliers de foulons), avec aussi des changements d'affectation (entrepôt devenant habitation et inversement) et de nombreuses reconstructions (quatre états dans la maison des dieux Océan). Ces maisons sont de vastes dimensions : 3 000 m² pour les dieux Océan, avec le respect de l'axialité et une grande place laissée aux pièces de réception qui ouvrent sur un jardin intérieur rythmé par les branches de bassins en U, presque uniques dans le monde romain (Mérida, Volubilis). Les « salles de bain » sont rares, mais les habitants disposent de trois thermes, dont celui des lutteurs (avec de très belles latrines) et surtout celui du Palais du Miroir, anciennement dégagé.

L'occupation de la rive droite est cependant de courte durée. Avant le milieu du III^e siècle, le quartier est abandonné, sans qu'on en devine la raison. Vienne se concentre désormais sur la rive gauche.

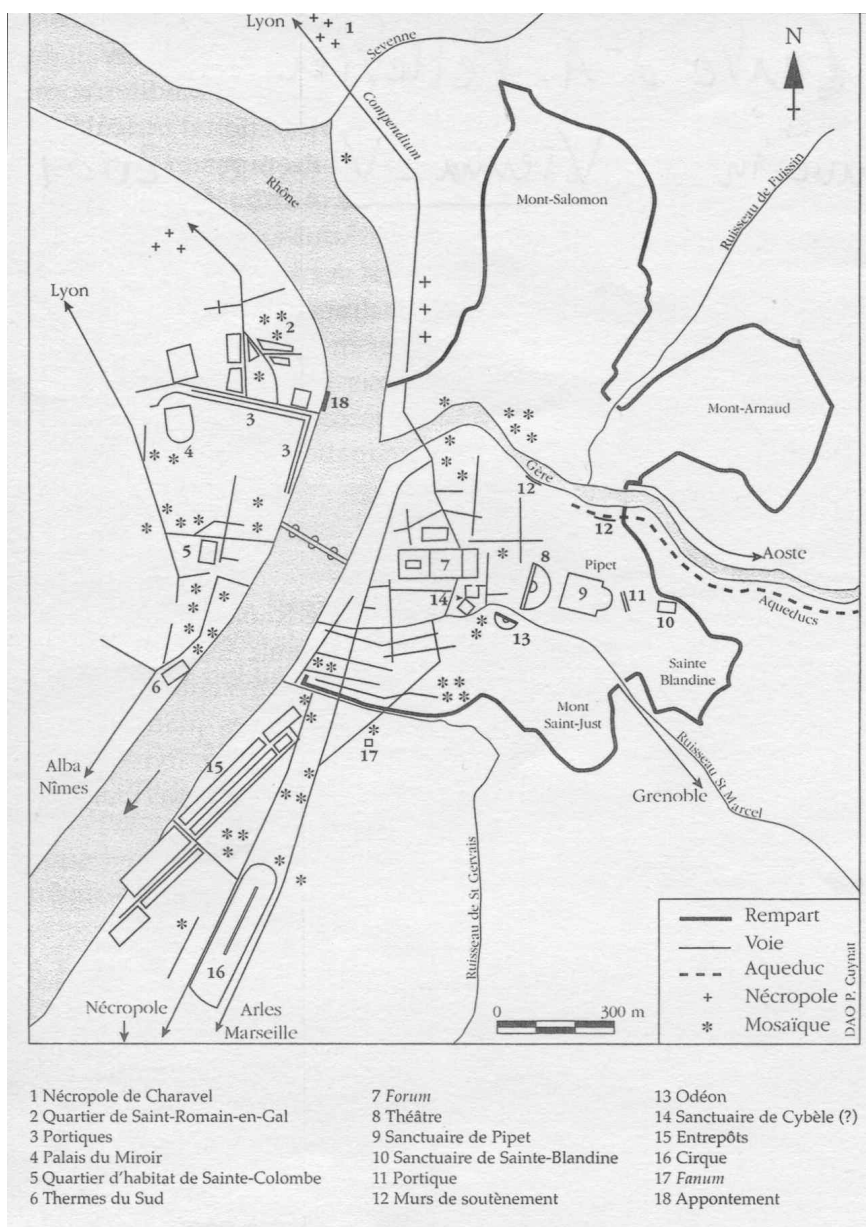


Figure 5 : carte de Vienna-Vienne (d'après A. Pelletier, 2001)

**Michel L'Hour, De L'Archéonaute à l'André Malraux :
Portraits intimes et histoires secrètes de l'archéologie des mondes
engloutis, Marseille - Arles, DRASSM - Acte Sud, 2012, 288 p.**

Franck Brechon / ARESMAR

L'ouvrage de Michel L'Hour, directeur du Département des Recherches Archéologiques Subaquatiques et Sous-Marines (DRASSM), intitulé *De L'Archéonaute à L'André Malraux, Portraits intimes et histoires secrètes de l'archéologie des mondes engloutis* est assurément un beau livre. Formellement déjà, sa composition est très soignée, son illustration est riche et il laisse augurer une lecture agréable. Plus qu'un ouvrage d'archéologie, c'est un ouvrage sur l'archéologie sous-marine publié au moment où le nouveau navire de recherche archéologique de l'Etat, l'André Malraux est sorti des cales. La succession des deux navires, l'Archéonaute puis l'André Malraux, forme d'ailleurs l'échine dorsale de cet ouvrage, sa justification même, tout comme le livre justifie à son tour la construction de l'André Malraux.

De très belles pages sont consacrées à l'Archéonaute et à ses missions qui ont marqué les débuts de l'archéologie sous-marine au sein du Ministère de la Culture, mais aussi à sa fin et à son désarmement pour des raisons de sécurité et d'obsolescence. Son intervention sur l'épave de Cap Béar 3 est d'ailleurs mise en avant à sa juste valeur. Un regret toutefois au sujet de l'Archéonaute, c'est qu'Yves Chevalier qui en fut le premier responsable à la DRASM ne fasse pas

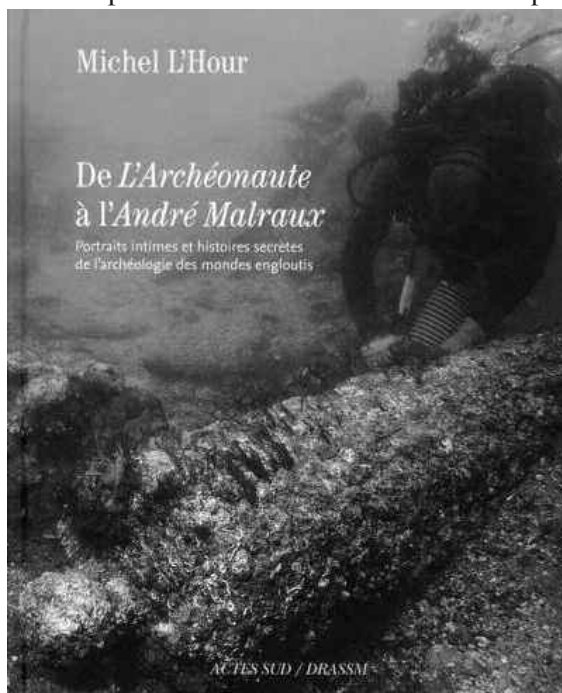


Figure 1 : Michel L'Hour,
De L'Archéonaute à l'André Malraux, 2012.

l'objet de plus d'attention de la part de l'auteur de l'ouvrage. C'est pourtant à lui que l'on doit les premières campagnes du navire, particulièrement complexe à organiser car imposant de faire travailler ensemble un personnel navigant militaire et des civils poursuivant des objectifs culturels. Un vrai défi qu'il a relevé, ce qui n'apparaît pas suffisamment dans l'ouvrage.

Mais en matière de navire, les plus longs développements sont consacrés à l'André Malraux. Ce navire d'une longueur de 36,30 m et d'une largeur de 8,85 m pour un creux de 3,50 m et une hauteur de 11,50 m est le fruit des chantiers navals H2X de La Ciotat. Avec une autonomie de 2000 milles, il dispose de tout l'équipement technique et scientifique nécessaire pour les missions archéologiques, et, en particulier, celles en eaux profondes. Armé d'un équipage de trois ou quatre personnes selon la catégorie de navigation, il permettra d'emporter vingt-six scientifiques en sortie à la journée et dix en navigation. Avec des conditions de vie à bord, et des équipements scientifiques à la pointe de la technique, il offre des possibilités d'étude qui n'ont plus rien de comparable avec celles du vieil Archéonaute : instrumentation sonar, sondeur de sédiments, positionnement dynamique, potence permettant la mise en oeuvre de ROV par exemple.

Une belle présentation d'un navire à toutes ces étapes de fabrication, de la planche à dessin à la mise à l'eau. Toute la description de la conception du navire retient d'ailleurs l'attention du lecteur, de même que les portraits des architectes, dessinateurs et techniciens intervenus sur ce projet.

L'ouvrage est fort justement sorti à la veille du lancement du navire. Une opération qui vise sans doute partiellement à éteindre la polémique sur son utilité et son coût, ce qui a poussé les parlementaires à s'interroger sur le bien fondé de cet outil, son financement et les modalités de décision qui ont conduit à sa réalisation (<http://www.senat.fr/rap/r10-109/r10-1094.html>). Mais ne boudons pas notre plaisir de voir que l'archéologie n'a pas été sacrifiée au nom des grands équilibres budgétaires.

Outre la présentation des deux navires successifs du DRASSM, l'ouvrage fait la part belle à la succession des chantiers qui ont émaillé l'histoire de l'archéologie sous-marine en France, à com-



Figure 2 : L'André Malraux à quai à l'Estaque (mars 2012). Cl. Elsa Castellvi.

mencer par celles du *Grand Conglué* à Marseille, véritable acte de naissance de la discipline. Par ces notices, l'ouvrage de Michel L'Hour est une œuvre historiographique qui relate l'essentiel des



Figure 3 : Le "carré" à bord de l'André Malraux. Cl. Guillem Castellvi.

grandes découvertes d'abord méditerranéennes, puis atlantiques, et enfin extra-métropolitaines. Les « grandes épaves » qui ont marqué les principales étapes de la recherche archéologique sous-marine sont ainsi évoquées, avec de nombreuses illustrations et des textes de synthèse qui font ressortir clairement l'apport de chaque chantier à la connaissance. En ce qui concerne les eaux catalanes, les découvertes port-vendraises ne sont pas oubliées, avec les fouilles de *Port-Vendres 1* dans les années 1970 (dir. Yves Chevalier), puis celles de *Cap Béar 3* (dir. Dali Colls) au début des années 1990. Un esprit chagrin pourra discuter de l'absence de telle ou telle épave, et de la primauté donnée à telle autre, mais la sélection n'en demeure pas moins pertinente au regard du volume disponible dans un tel ouvrage. Seul bémol à ce niveau, si les opérations relatées ont bien eu lieu sous le contrôle scientifique du DRASSM, ou avec des financements de l'État, elles sont aussi largement le fait d'une archéologie associative bénévole qui n'apparaît presque pas explicitement dans l'ouvrage, alors

qu'elle est depuis une quarantaine d'année un pilier essentiel de la recherche sous-marine en France.

A côté de la longue liste d'opérations qui ont façonné l'émergence puis l'essor de la recherche archéologique sous-marine, l'ouvrage fait la part belle aux femmes et aux hommes qui l'ont fait naître et qui l'ont porté. Défilent ainsi les grands précurseurs, ou les jeunes

pousses actuelles du DRASSM qui constituent l'entourage de Michel L'Hour. Néanmoins, certaines absences interrogent, comme celle de Marie-Pierre Jézégou, indissociable du littoral languedocien et roussillonnais depuis des années, dont l'action est injustement passée sous silence, qu'il s'agisse de ses recherches sur l'équipement portuaire de Narbonne ou du suivi de l'ensemble de ce vaste secteur.

Il n'en demeure pas moins qu'il était sans doute difficile de faire plus exhaustif dans un nombre de pages aussi restreint et en ayant l'ambition de traiter un sujet aussi vaste. Pari réussi que celui de broser une synthèse de quarante ou cinquante années de vie archéologique sous marine, et d'esquisser les axes de travail que l'*André Malraux* semble permettre sur les épaves profondes ou les expéditions lointaines. On en reste toutefois sur notre faim en matière de perspec-



Figure 4 : La proue de l'André Malraux. Cl. Guillem Castellvi.

tives pour une archéologie sous-marine qui continue de s'attacher à des épaves moins prestigieuses que celles de Lapérouse, ou qui gisent par moins de 30 m de fond. C'est pourtant encore le cœur même de l'essentiel de la recherche archéologique subaquatique en France... comme le démontre cet ouvrage remarquable.

Michel COM'NOUGUÉ, Les nouvelles méthodes de navigation durant le Moyen Age

Franck BRECHON

Michel COM'NOUGUÉ, *Les nouvelles méthodes de navigation durant le Moyen Age*, thèse de doctorat d'histoire des techniques, soutenue au Conservatoire National des Arts et Métiers le 29 novembre 2012, 529 p. Publication en ligne : <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00819271>.

Les ouvrages sur la navigation médiévale ne manquent pas, évoquant tour à tour les voyages, les voyageurs, les navires, leur construction et leur fonctionnement. Cependant, un aspect de cette question était le plus souvent évoqué sommairement : la navigation elle-même, au sens d'orientation et de repérage, que les auteurs anciens distinguent tous de la manœuvre du bateau, autrement dit sa « conduite ». C'est pourtant un aspect essentiel, les techniques de navigation qui garantissent d'aboutir au point choisi en suivant la route voulue. Dans cette acception, naviguer revient à se fixer un but, à s'orienter vers ce but en déterminant la route à suivre, puis à calculer

sa position en temps réel pour se réorienter vers ce but, tout en renouvelant l'opération une multitude de fois, la navigation étant une succession de dérives et de recalage de sa route. Mais comment cela se passe-t-il ?

C'est à cette question que s'est attaché Michel Com'nougué dans sa thèse d'histoire des techniques. Il est vrai que pour traiter ce sujet, il fallait toutes les compétences mathématiques, astronomiques et géométriques d'un ingénieur. Malgré le parti scientifique adopté par l'auteur, loin des compétences usuelles du lecteur archéologue ou historien, l'ouvrage sait mettre à disposition des informations claires et accessibles. Ce n'est pas l'une de ses moindres vertus.

Le questionnement qui sous-tend l'ensemble de l'ouvrage vise à comprendre comment le navigateur, au cours du Moyen Age, est passé d'une technique à vue, à une navigation à l'estime, dont le nom même évoque l'imprécision, pour finir par une navigation astronomique.

Ce questionnement est posé dans un cadre



Figure 1 : Portulan catalan de 1375. Département des manuscrits, BNF : BNF, mss Esp. 30.

chronologique large qui va de l'Antiquité tardive aux premières grandes découvertes. En effet, l'Antiquité tardive nous a laissé les premières sources sur le sujet, tandis que les grandes découvertes marquent la mise en pratique concrète des progrès dans la navigation, qui pas à pas aboutissent à Christophe Colomb et Vasco de Gama.

L'auteur choisit de suivre un plan chronologique qui, de prime abord, peut surprendre et paraître simplificateur. Cependant, il le justifie fort bien, et, au final, le lecteur adhère à ce choix. En effet, l'histoire de la navigation apparaît comme une stratification de savoirs, chaque strate étant nécessaire à la mise en œuvre des suivantes tout en restant vivace dans la pratique des marins.

Enfin, le cadre géographique est lui aussi large, englobant l'Occident chrétien, mais aussi les régions arabo-musulmanes ce qui, au delà de la Méditerranée, ouvre sur l'océan Indien.

La navigation à vue

Le corps de l'ouvrage débute donc par une première section sur la méthode de navigation la plus ancienne, et aussi la plus simple : la navigation à vue, essentiellement abordée à partir des sources arabes, principalement l'œuvre d'El Edrissi, sans oublier quelques textes antiques comme le *Périples de la Mer Erythrée*.

Tout au long de l'Antiquité et de la première moitié du Moyen Âge, jusqu'à l'apparition de la boussole, c'est cette technique qui a eu cours. Suivre la côte « à vue » en une navigation de cabotage et se repérer aux éléments caractéristiques : caps, falaises, estuaires et deltas, lagunes ou villes et villages a été le quotidien des marins pendant des siècles, qu'ils soient grecs, phéniciens, égyptiens ou romains. Ainsi, les itinéraires maritimes arabes sont-ils une succession de points de repère et de temps de navigation entre deux, seuls les changements de cap brutaux apparaissant dignes d'être notés.

De souligner toutefois les limites rapidement atteintes en matière de navigation à vue, qui sont de deux ordres.

D'une part, elle ne permet pas de s'écarter des côtes, ou très peu, ce qui impose des trajets parfois longs. D'autant qu'on ne navigue pas contre le vent avec un navire antique ou médiéval, au risque de reculer ou d'être drossé à la côte. Ceci rend donc l'équipée nautique très largement tributaire du régime aérologique, imposant son calendrier et ses à coups, si caractéristiques de la Méditerranée, ou ses renverses de vent durables. Ce caractère aléatoire n'est que difficilement compatible avec les besoins des marchés et leur approvisionnement qui répondant au rythme du commerce.

Autre faiblesse, la navigation à vue est indissociable d'une très bonne connaissance des côtes

et de l'aérologie des eaux littorales qui ne favorise pas l'innovation mais se base sur une transmission du savoir et de l'expérience limitant les horizons marins. En particulier, la première difficulté en la matière est d'apprécier justement les distances le long de la côte. De longs développements sont d'ailleurs consacrés aux techniques des géographes arabes pour parvenir à réussir cet exercice.

Rapidement, le propos explique comment quelques progrès ont pu être accomplis ponctuellement mais qui ne constituent pas une évolution fondamentale de la navigation à vue. Même en l'absence de boussole, des routes plus hauturières ont pu être tracées, qu'il s'agisse de rejoindre une île en pleine mer ou de traverser un golfe. Le pilote se fiait alors au vent lorsqu'il était établi et à l'allure du navire (position des voiles) qui lui indiquait son cap par rapport au vent. Et c'est ainsi que, portés par la mousson régulière sur plusieurs semaines, les navigateurs chinois ont appris à traverser la mer d'Arabie loin au large du détroit d'Ormuz, gagnant dès le début de notre ère plusieurs mois de navigation par rapport à une navigation côtière entre la Mer Rouge et l'Orient. Mais en Méditerranée, aux vents changeants et capricieux, la méthode atteint vite ses limites.

Ce sont toutefois l'imprécision et l'empirisme qui dominaient alors la navigation jusqu'à l'apparition de la boussole, avec un lien à la côte fort.

Autant d'éléments que l'on connaissait déjà, mais qui sont ici mis dans une perspective technique rigoureuse qui leur donne du sens.

La navigation à l'estime

La navigation à l'estime s'entend comme la capacité à calculer un cap et une distance afin de « viser » un point d'arrivée, ou pour le moins une zone assez large. Sa naissance est le fruit d'une longue recherche pour abandonner le lien à la terre, dont les Vikings sont les précurseurs, avec la capacité qu'ils ont développée de s'orienter selon les points cardinaux en plein océan, dès le IX^e siècle. Pourtant, il faut attendre le XII^e siècle et l'apparition de la boussole et plus encore le XIII^e avec sa large diffusion pour que la navigation à l'estime se répande. Cette dernière ouvre sur la notion de route absolue, de cap, qui n'est pas tributaire des vents pour déterminer l'axe de la navigation, ni des côtes à suivre. Mais pour s'imposer, au-delà de la seule boussole, l'estime graphique a besoin d'une carte, assez juste, le portulan, avec lequel l'aiguille aimantée forme un couple technique remarquable.

L'auteur poursuit avec un développement sur la boussole, utilisée durant le haut Moyen Âge par les Chinois comme instrument d'appoint en cas de mauvais temps notamment, puis sur son introduction en Occident dans le courant du XII^e

siècle. Il décrit ensuite ses évolutions de la simple aiguille aimantée à l'aiguille sur pivot contenue dans une boîte, la *bossola*, qui apparaît au XIV^e siècle jusqu'au compas à rose des vents. Peuvent alors apparaître, timidement au XIII^e siècle et surtout au XIV^e siècle les *compassi*, livres de cap et de distances de port à port, couplés aux *portolani*, carte des caps. Dans le même temps, la mesure de la vitesse par objet dérivant, ancêtre du loch, se développe, tandis que la mesure du temps par sablier se répand aussi. Le *compasso*, livre des cap, permet, à compter du début du XIV^e siècle, de totalement s'affranchir de la navigation à vue. S'ensuivent alors dans l'ouvrage une analyse très détaillée du fonctionnement du *compasso* et

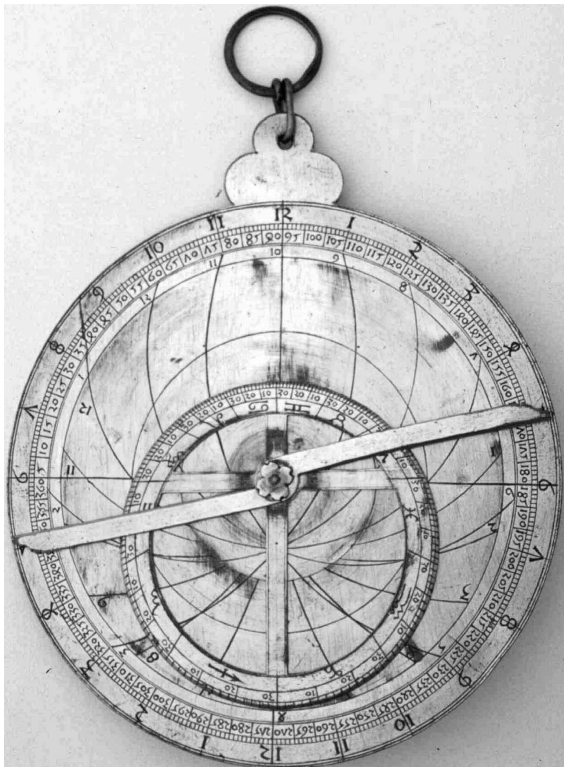


Figure 2 : Astrolabe de Regiomontanus, fin XV^e s. Whipple Museum of the History of Science, université de Cambridge. © Whipple Museum of the History of the Science.

du *portulano*, et surtout de l'estime, technique apparaissant rapidement à la fin du XIII^e siècle. Cette dernière permet de déduire sa position réelle : à partir d'un point, graphiquement, on reporte un vecteur correspondant à la distance supposée parcourue, dans la direction suivie, pour poser un point sur la carte.

Elle présente toutefois une série de limites qui restreignent son utilisation pour les grandes traversées hauturières durant lesquelles il n'est pas possible de recalculer sa position par rapport à une terre. D'une part, procédant par une succession de vecteurs graphiques elle présente le risque d'une succession d'erreurs et d'imprécisions qui se cumulent. D'autre part, la méthode de l'estime

ne permet pas de prendre correctement en compte la dérive du navire, qui ne peut être mesurée, ce qui induit une marge d'approximation importante dans la détermination du point d'accostage. A ces facteurs s'ajoute aussi la difficulté à mesurer correctement les distances parcourues.

Si l'estime ne permet pas de trouver directement tel ou tel port en ligne droite et sans erreur, ce que la navigation à vue permet, elle offre la possibilité de traverser globalement dans la bonne direction de vastes étendues d'eau. Au final, l'estime qui permet de suivre la direction générale souhaitée est à associer avec la navigation à vue des côtes, qui permet de préciser la navigation vers le point d'arrivée voulu.

Malgré ses limites, la navigation à l'estime a eu cours du XIII^e siècle jusqu'à la fin du Moyen Âge, et au-delà. Elle a été la condition de l'ouverture à la navigation des grands espaces océaniques. Christophe Colomb a d'ailleurs été l'un de ses maîtres et en a donné une description théorique et pratique remarquable, principale source pour la connaître.

La navigation astronomique

La troisième partie de l'ouvrage est consacrée à la navigation astronomique, qui revient à déterminer sa position à un moment donné en fonction de la position des astres préalablement mesurée puis calculée. Disons-le ici, c'est la partie la plus difficile à appréhender pour l'historien, car elle fait appel à des notions de calcul astronomique qui lui sont tout à fait étrangères. Mais n'en tenons pas rigueur à l'auteur : c'est la condition de l'établissement de son propos d'histoire des techniques. Passée l'approche chiffrée et calculée, il n'en demeure pas moins une réflexion approfondie sur le développement de la navigation astronomique, qui plante ses racines jusque dans les travaux des géographes et des astronomes grecs puis arabes, tous fins observateurs et connaisseurs de la course des astres nocturnes et du soleil. L'auteur s'arrête ensuite sur les conditions de transfert de ces connaissances des Arabes aux Occidentaux, notamment en Sicile et en Catalogne.

La méthode de navigation astronomique prend en effet ses racines chez les précurseurs arabes aux XII^e-XIII^e siècles, avant d'être reprise notamment par les Portugais au XV^e siècle, qui effectuent un croisement des connaissances scientifiques arabes avec leurs propres savoirs empiriques de la mer. Ces derniers, confrontés à la « mer océane » et à la descente le long des côtes de l'Afrique, donnent ses lettres de noblesse à la navigation astronomique et l'affinent, principalement avec le calcul de la méridienne. Intervient alors la mise au point de l'astrolabe et du quadrant, qui ouvre vraiment l'Atlantique et les

« voltas », routes de navigation hauturières passant très au-delà des îles de Madères et des Açores, parvenant ainsi à vaincre l'équateur puis le cap de Bonne Espérance.

Néanmoins, tout comme la navigation à vue est le complément de l'estime qui lui donne la précision finale, l'estime est indispensable à la navigation astronomique selon les saisons et les lieux, les deux techniques, selon les cas et les problèmes à résoudre, s'étayant et se complétant. Ce sont encore les Portugais qui poursuivront la mise au point de la navigation au-delà du XVe siècle, mais les bases sont dès lors jetées.

En conclusion, l'auteur ouvre sur les évolutions de la navigation astronomique entre le XVIe et le XVIIIe siècle avec notamment les cartes de

Mercator qui remplacent les portulans. Il lie aussi très justement les évolutions des techniques de navigation aux trois derniers siècles du Moyen Age avec celles des navires eux mêmes, des techniques d'affrètement et du commerce maritime, l'ensemble formant un tout cohérent et cumulatif qui améliore considérablement l'efficacité du transport par voie maritime.

Au final, un ouvrage que l'on pourrait, de par sa nature, craindre trop technique, mais qui apporte des connaissances précises et abordables, ainsi qu'une synthèse novatrice, et documentée sur un thème vaste. Indispensable à qui veut comprendre comment l'homme prenait la mer au Moyen Age.

Impressions de visite

Jean-Pierre COMPS

L'exposition sur la Mésopotamie est très impressionnante, surtout pour tous ceux qui, comme moi, n'ont qu'une idée très superficielle de la question ; il y avait donc beaucoup à apprendre et à admirer.

Le matériel exposé n'est pas regroupé par périodes chronologiques (ce qui aurait été difficile car exigeant de la part des visiteurs des connaissances que généralement ils n'ont pas), ni par site et en dehors de tout contexte de fouille, ce qui est évidemment un peu frustrant mais qui s'explique sans doute par le fait que beaucoup d'objets présentés ne résultent pas de fouilles mais plutôt de collectes, ou en tous cas de fouilles anciennes. Ont donc été retenus les points communs qui se retrouvent dans toute la période, 1500 ans tout de même, et dans tous les sites du sud de la Mésopotamie. On a ainsi un certain nombre de thèmes qui scandent la visite, thèmes illustrés par des objets divers, statuettes, vaisselle, bijoux mais surtout explicités par des tablettes cunéiformes dont le contenu nous est, par bonheur, soigneusement traduit (en catalan et en castillan mais pas en français). On reste confondu devant les trésors de science, de patience et d'ingéniosité qu'il a fallu pour lire et traduire ces signes porteurs de langues inconnues. Grâce à ces autres Champollion, ces tablettes nous parlent encore à quelque 5000 ans de distance.

Les thèmes abordés

La création du monde où l'on retrouve les principaux dieux et des épisodes communs à la plupart des mythologies méditerranéennes. Il était judicieux de commencer par là car le religieux et le sacré pénètrent tous les aspects de la vie.

L'aménagement de l'espace. On y découvre notamment l'existence d'un cadastre et le relevé de champs, une géométrie toute pratique et qui débouchera un jour sur la géométrie spéculative des Grecs.

Sur cet espace découpé et mesuré, routes et canaux ont été tracés, ce qui a permis l'usage de charrettes aux roues pleines tirées par des bœufs ou des onagres et de barques circulant sur l'eau omniprésente.

L'existence de poids, qui souvent prennent la forme de canards, contribue aussi à ordonner le monde. La monnaie n'existe pas mais il est possible de s'acquitter en découpant une parcelle de métal précieux, de l'argent, sorte de fin bracelet enroulé en spirale.

Les constructions. Sont exposés des plans de temples évidemment, dont la construction obéit à un rituel immuable. Ont été retrouvés des dé-

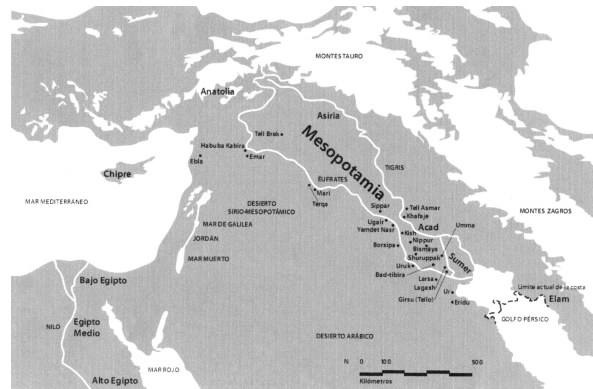


Figure 1 : Carte de la Mésopotamie antique.

pôts de fondation, grands pavés d'argile carrés portant dédicace. Parmi les grands constructeurs, Gudéa, roi de Lagash dont la statue, en orant, de facture très classique, constitue la pièce la plus marquante de cette exposition.

Également des plans de maisons complexes à plusieurs étages, des seuils avec inscriptions repoussant le malheur ou les esprits malfaisants, des invocations plus prosaïques, par exemple à la déesse de la boisson ou encore les conseils d'un vieux paysan à son fils sur l'usage de l'eau des canaux. Ces humbles messages venus du fond des âges nous touchent encore. Comme nous touchent **les lamentations sur les villes, les maisons, les richesses détruites.** C'est l'impiété du roi qui a produit la catastrophe, on retrouve les accents des prophètes de la Bible ou de l'Œdipe de Sophocle.

Une place spéciale est faite à **la cité d'Ur**, très grande ville pour l'époque, qui a construit les pyramides à degrés, dont on trouve l'écho dans l'épisode biblique de la tour de Babel.

L'exposition se clôt logiquement sur **le monde des morts**, avec des offrandes prestigieuses, colliers, vases précieux, bijoux d'or et d'argent et une citation de l'épopée de Gilgamesh : celle où Enkidu, compagnon du héros, visite, en rêve, les enfers, épisode qui rappelle étrangement la descente aux enfers d'Ulysse dans l'Odyssée.

Au terme de cette incursion dans la Mésopotamie antique, on ne peut que constater que nom-

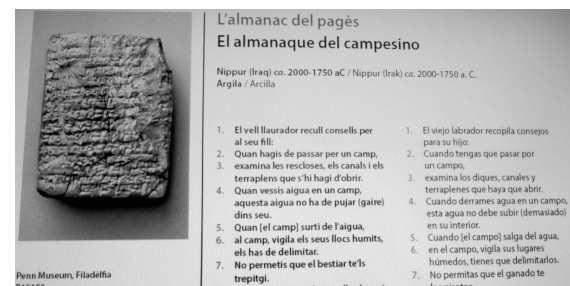


Figure 2 : Tablette cunéiforme avec sa traduction.

bre de thèmes nous sont parvenus au travers d'œuvres postérieures comme la Bible ou celles inspirées par la mythologie grecque.

Avant le déluge, la Mésopotamie (3500-2100 avant J.-C.)

Claire BRIEU

Présentation de l'exposition :

Il y a quelques 5500 ans, dans les marais du delta du Tigre et de l'Euphrate (dans le sud de l'Irak), les peuples mésopotamiens qui parlaient sumérien et akkadien créèrent les premières villes. La première organisation territoriale apparut à partir du début du 4ème millénaire (1) dans un espace fertile et en même temps inhospitalier. Avec la première ville, Uruk, se créa le premier réseau de communications avec des voies, des canaux, les hiérarchies sociales et la division du travail se développèrent ainsi que le capitalisme, un pouvoir fort (monarchique ou impérial), l'écriture, le calcul, les unités de mesure du temps, de l'espace, la valeur des biens, le droit, les manifestations culturelles à travers lesquelles l'être humain se démarqua de la nature tout en la dominant.

L'exposition explore ce que nous devons à cette première culture de l'ancien Proche-Orient, quelle image du monde avaient les Mésopotamiens des 4ème et 3ème millénaires avant J-C, qui en grande partie nous a été léguée à travers la Bible, le Coran et plusieurs mythes et textes grecs.

Repères chronologiques :

Période d'Uruk : vers 3500-2900

Dans ce qui est aujourd'hui le sud de l'Irak, des communautés humaines occupaient le pays depuis la préhistoire et parlaient plusieurs langues à la fois comme le sumérien et l'akkadien. Vers le milieu du 4ème millénaire, peut-être avant, un village se transforma en une grande ville de 40000 habitants : URUK. Ce fut peut-être la première de l'histoire, la capitale d'une espèce « d'empire », avec des colonies aussi éloignées que celles du sud de la Turquie. Vers 3500 av J-C, la première grande architecture monumentale, la première organisation territoriale, la première écriture de l'histoire, et peut-être aussi la première comptabilité, ont leur origine à Uruk. Il semble que ses habitants parlaient une langue, le sumérien, langue sans rapport avec aucune langue connue passée ou présente. Ils se sont dotés de l'outil qui leur permit de la noter : l'écriture.

Epoque des dynasties archaïques : 2900-2400

Après la chute de ce vaste état vers 2900 av J-C, un grand nombre de cités-états grandirent sur

les rives méridionales du Tigre, de l'Euphrate, et des canaux de dérivation qui en étaient issus. La richesse des cités sumériennes reposait sur une agriculture savante, bien adaptée au pays. Les paysans sumériens pratiquaient une agriculture diversifiée et efficace, fondée sur la culture irriguée des céréales, orge et blé, des vergers, ainsi que l'élevage des bovidés, des moutons et porcs. Sumer fut le pays des villes parce qu'il fut d'abord le pays des champs. Les Sumériens firent preuve d'un grand savoir-faire métallurgique. La basse Mésopotamie était dépourvue de ressources minérales mais les matériaux retrouvés sur le sol mésopotamien témoignent des relations d'échange de cette société avec des régions très éloignées. Il arrivait dans le pays de Sumer, à côté du bois, de l'or, de l'argent ou du cuivre, des pierres rares, du lapis-lazuli très prisé par l'élite. Les Sumériens utilisaient le martelage, mais aussi le moulage et la fonte à la cire perdue. Les orfèvres savaient travailler l'or à l'aide de deux techniques : le filigrane et la granulation.

Les villes étaient construites en brique d'argile crue (adobe). L'architecture monumentale ou privée reflète la progression des inégalités. De grands bâtiments, souvent qualifiés de palais, étaient de vastes résidences réservées à une élite.

La dynastie d'AKKAD

Vers 2340, le sémite Sargon instaura une monarchie unitaire, dont la capitale était AKKAD, qui ne survécut guère à son petit-fils Naram-Sin, le pays se divisant à nouveau en petites entités. Les populations fusionnèrent rapidement et l'akkadien demeura la seule langue employée. La langue sumérienne persista seulement dans des textes littéraires ou religieux, comme le latin en Occident à l'époque moderne.

UR III

Un gouverneur d'UR nommé Ur-Nammu réunifia le pays, faisant d'Ur sa capitale et inaugurant ainsi la « 3ème dynastie » d'UR (2112-2004). Cette courte période fut la dernière pendant laquelle on peut parler d'Etat sumérien, le royaume de son successeur Shulgi englobant la totalité de Sumer et d'Akkad. La renaissance est caractérisée par un type de monument nouveau, devenu emblématique de la Mésopotamie, la ziggurat ou tour à étage dont le premier exemple se dresse encore à Ur. A l'extrême fin du

(1) Sans autre précision, toutes les dates s'entendent avant J-C.

3ème millénaire, la « 3ème dynastie » disparut à l'occasion de troubles profonds : invasions, dissensions, problèmes écologiques ou climatiques...

Vers 2000 av J-C les centres de pouvoir s'établirent plus au nord : Babylone vers 1800, et les capitales assyriennes, au nord de l'Irak, vers 1400. Les terres du sud perdirent de l'importance, se transformèrent en territoires marginaux des empires de Babylone puis d'Assyrie, bien que la majorité des villes du sud soient restées actives presque jusqu'à l'invasion arabe au 7ème siècle après J-C.

L'écriture cunéiforme :

La Mésopotamie, berceau de l'écriture

Les plus anciens signes d'écriture ont été retrouvés essentiellement à Uruk (actuelle Warka en Irak), ancienne capitale du pays de Sumer. On les a datés d'environ 3300 av J-C. L'apparition de l'écriture coïncide avec l'essor des villes, dans des sociétés en mutation, où viennent de pénétrer l'invention de la roue et la technique du cuivre moulé, et qui possèdent déjà tout un répertoire de signes et de symboles dans leurs arts plastiques. Organisées sous l'autorité d'un souverain, les populations étaient urbanisées et composées d'administrateurs, de marchands, de paysans et de bergers qui pratiquaient tout type d'échanges, administratifs ou commerciaux. L'écriture est née surtout de la nécessité ressentie par ces hommes de conserver la trace de leurs échanges. Ce sont les Sumériens qui finalisent le système.

Des *calculi* à l'écriture cunéiforme : l'homme a su compter avant de savoir écrire

Pour enregistrer leurs opérations comptables, les Sumériens utilisent un système de jetons modelés dans l'argile (*calculi*) de taille et de forme différentes selon la valeur convenue, portant parfois des indications de nombre sous forme de traits incisés. Ces jetons sont glissés dans une sphère creuse en argile façonnée au préalable autour du pouce, sur laquelle est apposé un sceau cylindrique (2) identifiant le propriétaire. Ainsi, par exemple, si la bulle de terre contient le dénombrement d'un troupeau confié à un berger, lorsque celui-ci le ramènera, il suffira de briser la bulle pour vérifier qu'aucune bête ne manque.

Vers 3300 av J-C, on appose sur la sphère, à côté du sceau, un résumé de son contenu : on n'est plus obligé de la casser au moment du contrôle. Les jetons numériques deviennent alors

inutiles, les sphères s'aplatissent, se transforment en tablettes, et les premiers chiffres apparaissent : ce ne sont encore que des encoches plus ou moins fines, plus ou moins grandes selon la valeur attribuée, des empreintes en forme de cône ou de cercle. Une véritable écriture apparaît alors, qui continue à se perfectionner sans cesse, transcrivant au plus près la langue sumérienne, puis elle s'adapte à des langues étrangères sémitiques comme l'akkadien mais aussi indo-européennes et caucasiennes.

Simple dessin représentant schématiquement les marchandises ou objets de la transaction, les premiers pictogrammes n'ont qu'une fonction de « signe-image ». Ces pictogrammes sont associés les uns aux autres pour exprimer une action ou une idée, par exemple l'association de celui de l'oiseau et de celui de l'oeuf pour écrire « fécondité » : c'est un idéogramme ou « signe-idée ». Vers 3000 av J-C, des pictogrammes ou des idéogrammes sont également utilisés pour leur valeur phonétique, un signe correspondant à une syllabe ou « signe-son » : l'écriture est ainsi, en quelque sorte, mise en conformité avec la langue. Les signes vont basculer de 90° vers la gauche et le graphisme change : les lignes courbes, difficiles à tracer sur l'argile molle, sont décomposées en lignes droites que le scribe ne grave plus, mais imprime à l'aide d'un calame, tige de roseau à bout triangulaire, laissant des empreintes en forme de coins : c'est la graphie cunéiforme (du latin *cuneus* : coin, clou) née à Sumer.

Ainsi se perfectionnant sans cesse, l'écriture transcrit au plus près la langue sumérienne : en évoluant du « signe-image » au « signe-son » et en devenant cunéiforme, l'écriture passe de la notation aide-mémoire à l'enregistrement de contrats, de documents économiques, administratifs, religieux, voire même de textes littéraires et poétiques, telle la fameuse épopée de Gilgamesh.

Sources :

– Site internet de l'exposition :

http://obrasocial.lacaixa.es/nuestroscentros/caixaforumbarcelona/antesdeldiluvio_es.html

– «Les Sumériens des cités-états au royaume d'Ur» J-L Huot – Clio 2012

– Site internet du Louvre et Wikipédia pour l'écriture et les sceaux-cylindres

Le seul compte-rendu de la sortie sur Nar-

(2) Les sceaux-cylindres : Ils apparaissent dans la 2ème moitié du 4ème millénaire en Mésopotamie. Ils authentifiaient des scellements qui permettaient de sécuriser le stockage et le transport des marchandises. Ce sont de petits cylindres de matériau dur (métal, pierre etc...) gravés sur l'ensemble de leur surface. Ils étaient déroulés dans l'argile fraîche. Reproduites autant de fois que nécessaire, ces empreintes pouvaient ainsi servir de marques de propriété, de signature. Selon la période, on y trouve représentés des thèmes politiques, mythologiques, religieux...

Visite du château de Leucate

Guillaume EPPE

bonne, Sallèles-d'Aude et Leucate est le compte-rendu, partiel puisqu'il y a eu deux groupes, de la visite de la forteresse de Leucate.

Les Espagnols ayant pris la fâcheuse habitude d'attaquer Leucate par le nord, les troupes catalanes venant de Sallèles d'Aude ont fait de même. Sauf que Georges Castellvi et son fils Guillem avaient précédé la cohorte des assaillants en prenant position par le sud.

Arrivés au pied du mur d'enceinte de la vieille forteresse royale, le groupe a écouté les explications de Pierre Etcheto.

Le château (ou *castrum*) apparaît dans les textes au début du XIe siècle. C'est une fortification qui surveillait à la fois les mines de fer et l'exploitation du sel et de la salicorne.

La première mention date de 1032, année durant laquelle Gausbert de *Leocata* rend hommage au vicomte de Narbonne, Aymeri, pour le *castrum de Leocata*. En 1103, un acte porte mention du *castrum de Laucata* et de deux *castra* qui le confrontent au sud : Torreilles (*castrum de Turillis*) et Juhègues (*castrum judaicum*). Au XIIIe siècle, les seigneurs de Leucate deviennent puissants. En octobre 1157 Ramon de Serralonga assiste à une nouvelle consécration de l'église d'Arles-sur-Tech. Parmi les invités figurent l'archevêque de Narbonne, Ermengarde vicomtesse de Narbonne et Ermengaud de *Locata*. Cinq ans



Figure 1 : Accès au sous-sol du donjon (cliché A. Basset).

plus tard, Ermengaud de *Locata* est garant du serment de fidélité passé entre Ermengarde vicomtesse de Narbonne et Ramon Berenguer IV comte de Barcelone. En 1252, les Durban rachètent la seigneurie aux Leucate. Le *castrum* est mentionné avec ses confronts dans un acte royal de 1298. En 1300, Bernard de Durban est co-seigneur de Leucate. En juillet 1304, un arrêt condamne Amauri, vicomte de Narbonne, à rendre à Bernard de Durban et à Gaubert de Leucate le château de Leucate qui leur appartenait, et dont il s'était emparé. En 1309, Philippe le Bel, voulant créer un port à Leucate en remplacement d'Aigues-Mortes, achète la seigneurie aux Durban et les droits de justice au vicomte de Narbonne. Bernard Damoiseau est châtelain de Leucate en novembre 1314. En mai 1316,



Figure 2 : Le rempart médiéval est et le sommet du bastion Notre-Dame (cliché A. Basset).



Figure 3 : Le groupe de Pierre Etcheto arrive dans le bastion Montmorency pour l'apéritif (cliché A. Basset).

un acte décrit la *castrum* de Leucate. En août 1384, Roger de Hispania, seigneur de Montespiano, sénéchal de Béziers et de Carcassonne, est châtelain de Leucate. Le personnage est connu comme étant le bras droit de (Gaston) Febus de Béarn. Il avait été nommé par le gouverneur de Languedoc, Jean de Berry, ennemi de Febus. En 1496 Arnaud du Chesnay est nommé gouverneur de Leucate. En 1503, a lieu le premier siège moderne de Leucate. La forteresse capitule au bout d'une journée suite à une attaque espagnole venue du nord. En 1517 le complot de Leucate porte mention du château, du village castral, du faubourg. Dix ans après, débutent les travaux sur la forteresse de Leucate. En 1590 les Ligueurs assiègent Leucate. Ils sont renforcés par 6000 fantassins espagnols débarquant à La Franqui. Le gouverneur de la place, Jean de Bourcier du Barry est capturé et exécuté. Sa femme, Françoise de Cézelly, prend le commandement de la place. Elle est nommée gouverneur par Henri IV et le restera jusqu'en 1610. Durant la période allant de 1590 à 1630, les redans et contre-gardes sont construits. Du 2 au 28 septembre 1637 se déroule le siège de Leucate par une armée puissante commandée par le comte de Cerbellone. Hercule de Bourcier de Barry se défend avec une garnison hétéroclite de 200 hommes sans compter l'ermite qui a pris part lui aussi à la défense. En octobre 1638, la place est remise en état avec la construction d'une caponnière munie de deux redoutes dans le prolongement du bastion Saint-Pierre. En 1661 les Etats de Languedoc demandent la démolition de forteresses inutiles, dont Leucate. L'ordre de démolition est signé le 19 septembre 1664 et les travaux sont réceptionnés le 6 juillet 1665.

En 1863, Ratheau publie la *Monographie du château de Leucate*. Dans les années 1980, une association déblaie les bastions de La Madeleine et de Montmorency. Dans les années 1869, une



Figure 4 : Le bastion Montmorency vu depuis le chemin actuel de la forteresse (cliché A. Basset).

chapelle est construite sur les ruines du donjon. Elle devait servir pour y enterrer les curés de Leucate. Seulement deux d'entre eux y furent mis en terre. En 1877, la chapelle fut saccagée et, en 1898, transformée en Calvaire. Entre 2001 et 2004 ont lieu des campagnes de fouille qui vont se centraliser sur le bastion Montmorency. Les publications d'un article sur le château en 2010 et d'une notice de découverte sur une redoute en terre en 2012 relancent l'intérêt sur le château.

Classé MH depuis 2004, le château est, en partie, propriété communale et est géré par deux associations depuis 2010 : VaPaL et ACT. Deux membres de cette dernière association ont servi de guides : Pierre Etcheto et Luc Lapierre.

Deux groupes ont été formés. L'un, sous la houlette de Pierre Etcheto, partit à l'assaut du donjon, l'autre dirigé par Luc Lapierre prenant la direction des contre-gardes et des redans.

Après avoir disserté sur la demi-lune d'entrée de la forteresse, Luc nous fit faire le tour du bastion Montmorency par le bas au grand dam de Guillem Castellvi qui a dû compter les piquets allemands et admirer les fils de fer barbelés qui délimitaient des petites parcelles.

Après avoir erré à travers les redans et contre-gardes, le groupe a pu enfin atteindre la courtine sud et certains en ont profité pour visiter le bastion de la Madeleine.

Les deux groupes se sont plus ou moins retrouvés pour un apéritif offert par l'association Valorisation du Patrimoine Leucatois dans une des casemates du bastion de Montmorency.

En revenant sur nos pas et donc dans le bus, deux personnes manquaient. Emportées par l'élan, et par une providentielle pente, elles se sont retrouvées sur la grande place de Leucate face à la statue de Françoise de Cézelly.

Collioure sous la mer – exposition archéologique

Jérôme BÉNÉZET (textes) et Valérie PORRA (muséographie)

Introduction

Présentation générale de l'exposition.

Cette exposition archéologique s'est tenue à Collioure du 10 au 29 septembre dans la salle des mariages de l'ancienne mairie de Collioure, place du 18 Juin. Elle a été organisée par la municipalité de Collioure, avec le concours scientifique et logistique du Pôle Archéologique Départemental.

En l'absence de catalogue d'exposition et afin d'en garder la trace, les textes des panneaux sont publiés ci-dessous, accompagnés d'une partie des illustrations d'origine. La présentation a toutefois été adaptée afin d'en faciliter au maximum la lecture.

La thématique

La situation géographique de Collioure, au plus près de la mer, en fait un lieu privilégié pour les échanges maritimes et ce depuis sa fondation au VI^e siècle avant J.-C. Port de commerce pendant les périodes d'occupation les plus florissantes de la ville ou abri naturel lors des périodes d'abandon, la baie de Collioure a attiré les navigateurs et les marchands durant plus de deux mille ans. Au travers d'objets archéologiques originaux issus des fouilles sous-marines menées à Collioure dans les années 1980 et 1990, cette exposition retrace l'histoire de la baie et en particulier le lien qu'elle entretient avec la ville. Ces objets remontés des eaux sont présentés pour la première fois au public après la restauration des pièces les plus significatives au cours de ces deux dernières années. Issus souvent d'échanges lointains, ces amphores et ces vases illustrent la place importante du port de Collioure durant l'Antiquité et le Moyen Âge (Fig. 1).

I. Historiographie des fouilles : Collioure, un passé ancien.

La ville de Collioure et son port occupent une place importante dans l'histoire du Roussillon et ce depuis l'époque romaine. Pourtant les vestiges sont rares. Un manuscrit aujourd'hui disparu mentionne la découverte au début du XIX^e siècle d'un aqueduc probablement romain ainsi que de nombreux tessons de céramique, du verre et des monnaies antiques. L'histoire médiévale de la



Figure 1 : vue générale de l'exposition.

ville n'est perceptible que par la présence du château royal dominant les deux plages de la baie ainsi que de plusieurs tours. Ce n'est qu'à partir de la fin des années 1950 que l'on commence à réellement prendre conscience de l'ampleur du



Figure 2 : localisation des principales fouilles à Collioure.

passé historique de la ville. Les premières observations sont dues au hasard des travaux d'aménagement et en premier lieu à la construction de la mairie vers 1958 (Fig. 2, site A). C'est à cet emplacement que l'abbé Eugène Cortade a pu mettre en évidence l'existence de vestiges de la fin de l'Antiquité (IV^e-VI^e siècles après J.-C.). Les découvertes les plus importantes, montrant enfin



Figure 3 : les fouilles de M. Vivès et J. Llado (archives J. Llado).

l'importance et l'ancienneté de la ville, sont dues à Jaume Llado qui a observé au début des années 1960 de nombreux vestiges sur le glacis du château suite aux travaux d'aménagement du parking. Deux fouilles s'ensuivent en 1963-1964. La première (Fig. 2, site B) est réalisée par Pierre Ponsich à l'ouest du promontoire où il découvre des vestiges d'époque protohistorique, c'est-à-dire des siècles immédiatement antérieurs à l'époque romaine (ici, entre le VI^e et le III^e siècles avant J.-C.). La seconde fouille (Fig. 2, site C), sous la direction du conservateur du Musée Rigaud de Perpignan, Martin Vivès, aidé de Jaume Llado, a permis la découverte de vestiges médiévaux bien conservés (Fig. 3).

Aucune opération archéologique terrestre n'a ensuite été réalisée avant 2010-2012. Des fouilles d'évaluation, préalables à des aménagements ou des restaurations, ont été entreprises dans le château royal par le Pôle Archéologique des Pyrénées-Orientales sous la direction d'O. Passarius (Fig. 2, site D). Quelques observations complémentaires ont été effectuées en 2011 à l'emplacement de l'ancien couvent des Dominicains (Fig. 2, site E). Ces opérations permettent d'initier un nouveau souffle pour la recherche archéologique à Collioure et apportent des informations très précieuses pour la connaissance du site durant

le Moyen Âge et l'époque moderne.

La baie de Collioure n'a attiré l'attention des chercheurs sous-marins qu'assez tardivement. Ce n'est qu'à partir du milieu des années 1970 que les premières découvertes sont signalées, le long de la plage du Port d'Amont. Mais les premières fouilles ne sont réalisées qu'à partir de 1986, dirigées par Yves Chevalier. Elles se poursuivront encore en 1987 puis seront complétées par d'autres sondages à l'emplacement de la digue du port de plaisance par Annick Chèle (1991-1992) (Fig. 2, site F). Ces sondages

ont permis de collecter des tessons de céramique de l'Antiquité mais aussi du Moyen Âge et de l'époque moderne. C'est ce mobilier qui est présenté dans le cadre de cette exposition.

II. Histoire de Collioure

2.1. De la préhistoire à la fin de l'Antiquité

Le territoire de Collioure est occupé dès la Préhistoire puisque l'on connaît quelques dolmens sur son territoire : l'un d'eux est situé à proximité du hameau du Rimbau, un autre au col del Molló et sans doute un dernier au lieu-dit l'Arqueta.

Un habitat s'installe vers le Xe ou le IX^e siècle



Figure 4 : cabane de pêcheurs près des étangs littoraux.

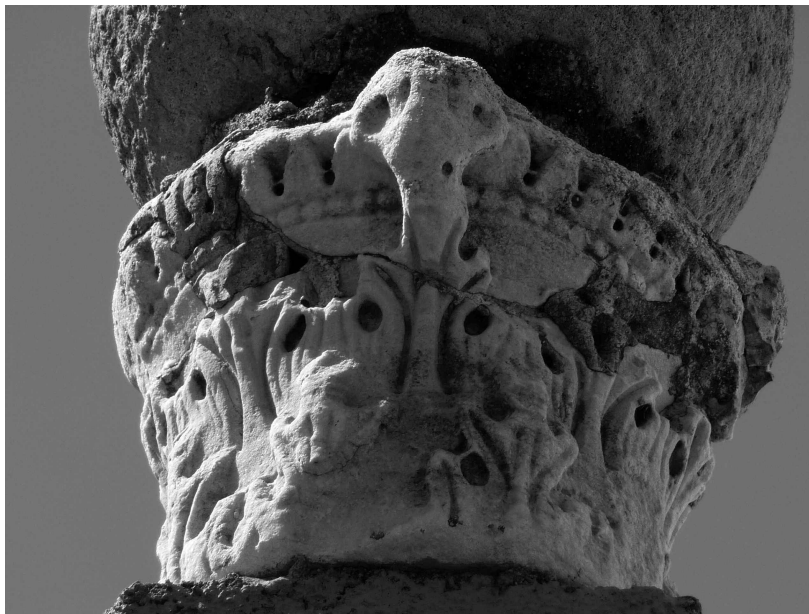


Figure 5 : le chapiteau de la fin de l'Antiquité de Collioure.

avant J.-C. Sur une colline dominant la rivière du Ravaner. Il s'agit certainement d'un groupe d'habitations qui s'étend de façon lâche sur une superficie d'environ 4 à 4,5 ha. Ces maisons étaient en matériaux périssables (bois, roseaux, terre séchée), à l'image des cabanes de pêcheurs traditionnelles que l'on voit encore près des étangs littoraux du Roussillon (Fig. 4). Elles semblent en outre protégées par un rempart en pierres sèches. Des maisons sont installées en contrebas, près de la rivière. Ce site est occupé jusqu'à la fin du VI^e siècle avant J.-C., c'est-à-dire au moment où est fondée la ville de Collioure à son emplacement actuel.

On ne sait que très peu de choses de la ville de Collioure durant la Protohistoire, soit entre le VI^e et le début du II^e siècle avant J.-C. Une bonne partie du promontoire du château était certainement occupée. Les principaux éléments nous sont donnés par le mobilier trouvé en surface ou dans les sondages réalisés depuis une cinquantaine d'années. Les seules maisons que l'on connaisse, du IV^e ou III^e s. avant J.-C., s'appuyaient sur le rocher aménagé et étaient délimitées par des murs en pierres sèches. Leur superficie ainsi que les aménagements internes sont par contre totalement inconnus.

Passé le début du II^e siècle avant notre ère, l'occupation de la ville s'arrête brusquement. On ne retrouve en effet aucun vestige sur terre de l'Antiquité classique et ce jusqu'au IV^e siècle après J.-C. Cette période pourtant bien attestée en Roussillon est marquée par un abandon de l'agglomération, qui se fait peut-être au profit de la rade de Port-Vendres où les épaves et les dépôts sous-marins sont nombreux.

La renaissance de la ville s'amorce vers le IV^e siècle après J.-C. C'est certainement à cette ag-

glomération que le nom de *Cau-coliberis* a été donné. Le site est alors mentionné comme une fortification qui participe à la défense de la partie orientale des Pyrénées avec ceux d'Ultera (*Castrum Vulturaria*), Les Cluses (*Clausurae*) et Llivia (*Iulia Lybica*). Ces fortifications seront prises par le roi wisigoth Wamba venu réprimer la révolte du duc Paul réfugié à Narbonne en 673. À Collioure aucun vestige de cette époque n'est conservé en place mais l'on a pu retrouver de nombreux fragments de céramique ainsi qu'un chapiteau en marbre (Fig. 5) permettant de supposer que l'occupation s'est faite sans discontinuité jusqu'au VII^e siècle.

Par la suite, une nouvelle phase d'abandon semble marquer la ville. À la fin du Xe siècle, la côte entre Collioure et Cerbère paraît d'ailleurs quasiment déserte lorsqu'elle est concédée par le roi de France Lothaire au comte du Roussillon Gausfred Ier, qui a la charge d'y construire un château.

2.2. Du Moyen Âge à nos jours

L'existence d'une agglomération aux XI^e-XII^e siècles n'est pas avérée : les vestiges sont extrêmement ténus et la documentation écrite n'apporte que peu d'éléments. Tout au plus peut-on mentionner une famille aristocratique portant le nom de la ville qui en marque l'existence. Les fouilles à l'emplacement du château ont aussi livré des vestiges du XII^e siècle indiquant la présence d'une occupation légèrement antérieure au bâtiment actuel, marquée par la présence de silos à grains creusés dans le rocher ainsi que par des sols en terre battue sur lesquels des foyers en argile ont été aménagés.

C'est avec le regain d'intérêt pour le site du roi d'Aragon Pierre II que Collioure va prendre un nouvel essor à partir de la fin du XII^e siècle. Au XIII^e siècle, le château commence à se développer et devient une résidence royale. Dans les textes, les mentions de la ville qui se situe autour du château, se font plus nombreuses. La ville haute (près du château) et celle du Port d'Amont (entre le château et l'île Saint-Vincent) sont dès cette période ceinturées d'un rempart (Fig. 6). Quelques bâtiments parfois bien conservés, ont été récemment découverts dans la place d'armes du château (Fig. 7). La concession par le roi de nombreux privilèges permet un développement



Figure 6 : vue générale de la tour fouillée en 1963-1964 (archives J. Llado).

rapide de la ville. Un couvent de frères dominicains s'y installe, un peu à l'écart à l'extrémité méridionale de la plage et du faubourg du Port

d'Avall. Collioure occupe dès cette période une place importante dans le commerce catalan, en particulier au sein de l'éphémère royaume de Majorque (1276-1344) dont Perpignan était la capitale et Collioure le premier port.

Le retour du Roussillon au sein du royaume d'Aragon en 1344 marque le début du développement militaire du château au détriment de la ville haute. Le roi Pierre IV agrandit considérablement le château et son système de défense (enceinte, fossés) vers le milieu du XIV^e siècle, détruisant de nombreuses maisons, y compris une grande partie de l'ancienne maison des Templiers. Le rôle militaire de Collioure devient de plus en plus prépondérant et la ville se transforme progressivement en l'une des plus importantes places fortes du Roussillon.

Au XVI^e siècle, Charles Quint puis Philippe II d'Espagne développent la forteresse en gagnant sur la ville et en lui adjoignant de nouvelles défenses. Ce n'est qu'au XVII^e siècle, à la demande de Vauban, que la ville haute, avec ses maisons, ses remparts et son église, est définitivement rasée avec la création d'un glacis, zone vide de toute construction permettant de dégager la vue du château contre d'éventuels assaillants. Les maisons se concentrent désormais en arrière du Port d'Amont et en contrebas du fort Miradou mais aussi le long de la plage du Port d'Avall jusqu'au couvent des Dominicains. L'emplacement de la ville ancienne, devenu le glacis du



Figure 7 : une des maisons retrouvée dans la place d'armes du château en 2012.



Figure 8 : une partie des amphores italiennes retrouvés en 1991-1992.

château, sera aménagé en parking dans les années 1960.

III. La baie de Collioure, abri depuis l'antiquité

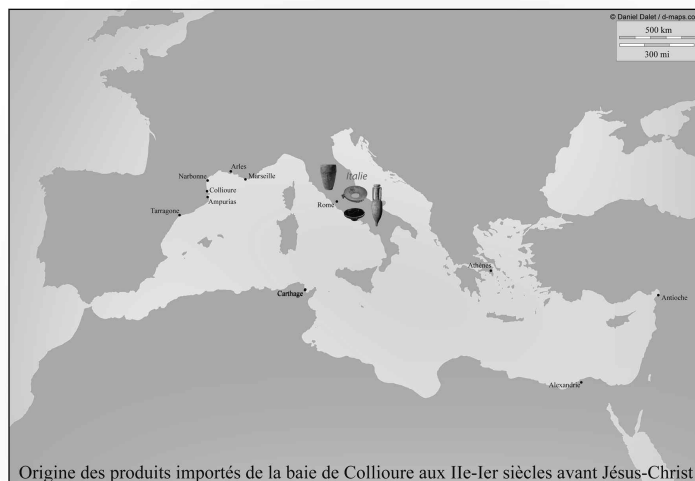
La baie de Collioure a toujours été d'un grand intérêt pour les navigateurs, ne serait-ce que pour l'abri naturel qu'elle offre en cas de tempête. Le cabotage – c'est-à-dire la navigation le long des côtes – était répandu dans l'Antiquité pour le transport sur de petites distances. Le cabotage est même prépondérant pour la redistribution des marchandises à partir des grands centres portuaires de la Méditerranée, notamment Narbonne, Tarragone ou Ampurias.

La fréquentation de la baie de Collioure n'est pas cohérente avec l'occupation terrestre du site. On ne connaît quasiment pas de vestiges sous-marins des premiers siècles d'occupation de la ville (entre la fin du VIe et le début du IIe siècle), mais cela est peut-être dû à l'absence de véritables fouilles. Par contre, une bonne partie des vestiges retrouvés dans la baie correspondent à une période où la ville n'est plus occupée, entre le IIe siècle avant J.-C. et le IVe siècle après J.-C. La baie constitue donc à ce moment-là un abri naturel plutôt qu'un lieu de débarquement des marchandises, l'essentiel du mobilier archéologique découvert correspondant à des rejets de bord (marchandises cassées et donc devenues inutilisables et encombrantes).

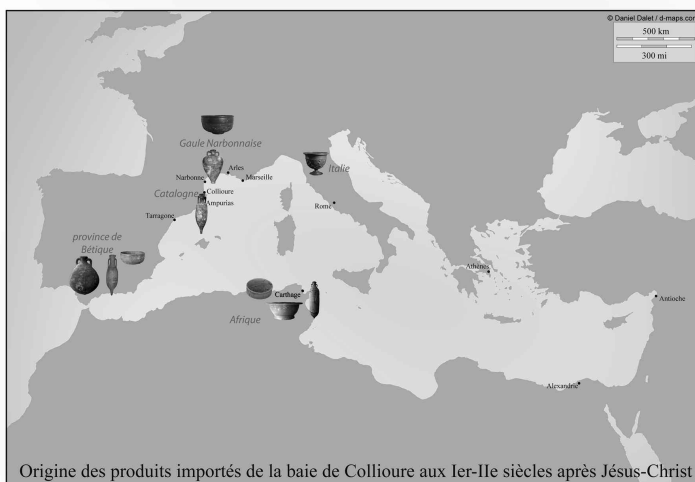
La série d'amphores italiennes (Fig. 8)

retrouvées plus ou moins complètes dans la baie pourrait constituer les vestiges d'une épave échouée ici. De la même période (IIe et Ier s. avant J.-C.), on retrouve des céramiques campaniennes de Naples (avec leur beau vernis noir de surface) ainsi qu'une partie des céramiques à parois fines et des céramiques communes italiennes. On note l'absence de céramiques locales associées à celles-ci, en particulier les céramiques grises fines (ou grises roussillonnaises) qui constituent souvent la moitié de la vaisselle utilisée en Roussillon. Il ne s'agit donc pas des rejets d'une occupation terrestre proche.

L'intérêt de ces dépotoirs est d'illustrer l'histoire du commerce maritime (Fig. 9). On observe ainsi qu'à partir de la fin du Ier s. avant J.-C. et,



Origine des produits importés de la baie de Collioure aux IIe-Ier siècles avant Jésus-Christ



Origine des produits importés de la baie de Collioure aux Ier-IIe siècles après Jésus-Christ

Figure 9 : carte des arrivages de produits méditerranéens aux IIe-Ier s. av. et Ier-IIe s. de notre ère.

surtout, durant les Ier et IIe siècles après J.-C., les régions qui exportent des produits dans la région se diversifient considérablement au détriment des produits d'Italie. Parmi la vaisselle de table, les céramiques campaniennes sont remplacées par



Figure 10 : Grande écuelle en céramique sigillée.

les céramiques dites « sigillées » à vernis rouge-orangé (Fig. 10). Elles sont d'abord produites vers le nord de l'Italie, mais des ateliers se développent ensuite un peu partout dans l'Empire et notamment dans le sud de la Gaule. Parmi ces derniers, ceux de la Graufesenque (près de Millau) sont parmi les plus importants : ce sont leurs produits que l'on retrouve en Roussillon et, bien entendu, à Collioure.

Les céramiques à parois fines provenant notamment du sud de l'Espagne produisent des récipients d'une très grande finesse, si bien qu'on les surnomme parfois « coquilles d'oeuf ». La vaisselle de cuisine est mal représentée avant les arrivages africains de la fin du Ier et du IIe siècle. On compte, en particulier, un lot important de plats à cuire avec leurs couvercles.

Les amphores illustrent le même phénomène : auparavant essentiellement italiennes et transportant du vin, elles se diversifient après 50 avant J.-C. On voit dès cette période arriver des amphores pleines de vin en provenance de la région de Barcelone et d'autres remplies d'huile ou de saumures originaires de Bétique (région de Séville). Le développement considérable du vignoble gaulois au Ier siècle après J.-C. est marqué par des arrivages d'amphores à vin du littoral languedocien. D'autres produits arrivent parfois en Roussillon, notamment du vin d'Orient, mais ils ne sont pas attestés à Collioure.

IV. L'Antiquité tardive, ou quand terre et baie font chemin commun

Après un siècle ou deux de déprise, peut-être depuis 150-200 après J.-C., l'activité humaine devient bien plus perceptible à partir du IVe siècle.

Cette nouvelle fréquentation de la baie correspond au moment où la ville est à nouveau massivement réinvestie. Dès lors et jusqu'au VIe siècle au moins, comme pour l'essentiel de la Méditerranée occidentale, le site de Collioure est essentiellement tourné vers le commerce afri-

cain et en particulier vers la région tunisienne (Fig. 11). Les amphores africaines destinées au transport du vin, de l'huile ou des saumures sont prépondérantes. La vaisselle de table africaine a aussi pris le relais des sigillées du haut Empire. Elle est désormais bien moins décorée, à l'exception du fond interne qui porte parfois quelques motifs estampés (Fig. 12). Quelques fragments de petites cruches cannelées viennent compléter les séries africaines.

Les produits gaulois ne sont attestés que par de rares récipients de table languedociens estampés (appelées « dérivé-des-sigillées-paléochrétiennes » ou DSP) ou par des vases (les céramiques dites « luisantes ») provenant de la région savoyarde. Les arrivages d'huile et de saumures de la péninsule ibérique (provinces de Bétique au sud de l'Espagne et de Lusitanie, l'actuel Portugal) sont peu nombreux alors qu'ils sont habituellement bien présents sur les habitats roussillonnais, au moins jusqu'au Ve siècle.

Les produits en provenance de la Méditerranée orientale sont bien présents, en particulier ceux contenus dans des amphores. Les habitants de la région consommaient donc, mais en bien moindre quantité que les produits africains, du vin de Turquie, de Cilicie, d'Antioche, de Palestine et d'Égypte ainsi que, peut-être, de l'huile paléstinienne ou chypriote et importaient d'autres produits mal identifiés (onguents ?) de la Mer

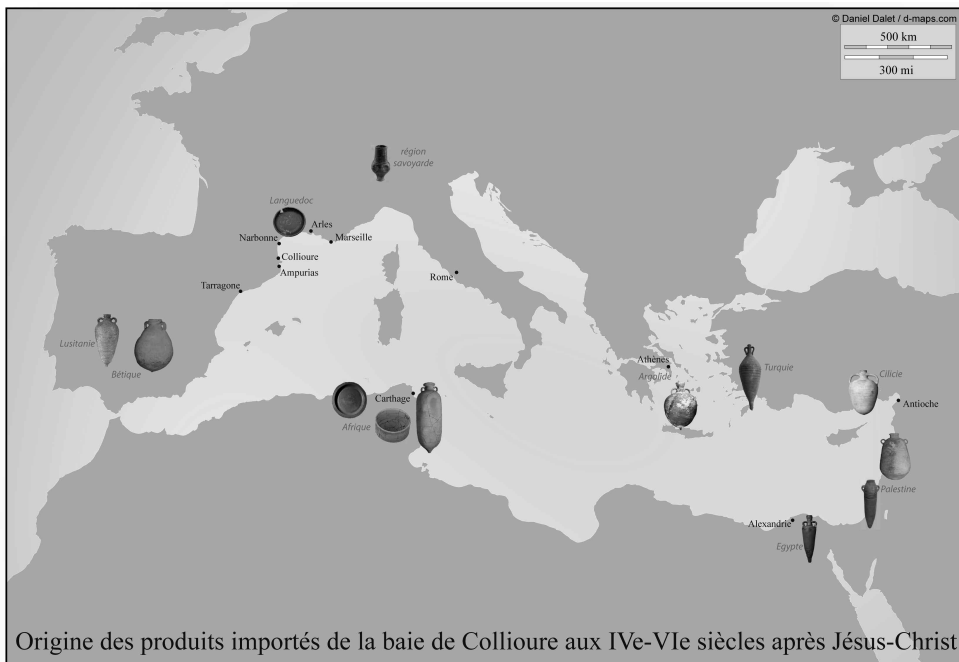


Figure 11 : carte des arrivages de produits méditerranéens aux IV^e-VI^e siècles.

Égée (région de l'Argolide, au sud d'Athènes) ou de Turquie. On note aussi quelques arrivages de vaisselle culinaire, essentiellement des marmites égéennes retrouvées dans la baie. Leur absence à l'intérieur des terres pourrait indiquer que les navires qui se sont délestés dans le port n'étaient pas destinés au commerce local mais plutôt régional, voire international.

Les rejets de vaisselle dans la baie ne semblent pas postérieurs au VI^e siècle, c'est du moins ce que l'on peut percevoir de nos jours avec les quelques éléments que l'on a pu rassembler, mais ils ne représentent qu'une infime partie des vestiges sous-marins et pourraient donc induire en erreur. D'ailleurs, l'occupation terrestre se poursuit jusqu'à la fin du VII^e siècle au moins comme le montrent la découverte d'amphores africaines tardives mais aussi l'épisode guerrier de 673 mentionné dans les textes.

V. Le Moyen Âge et l'époque moderne : vestiges diffus dans la baie

Dans la baie, les vestiges sous-marins des VIII^e-XIII^e siècles sont absents. C'est logique puisque le commerce maritime est peu important durant cette période sur les côtes du golfe du Lion. La reprise de l'occupation et surtout l'intense activité marchande de Collioure au cours du XIII^e siècle est peu illustrée par les fouilles sous-marines. Seuls quelques vestiges médiévaux ont été collectés mais notre image est certainement biaisée du fait que ces artefacts, proches de la surface, ont certainement été les plus touchés par les travaux d'aménagement de la baie. Il est

possible aussi que ces vestiges aient moins intéressé les archéologues subaquatiques dont l'intérêt se portait davantage vers l'Antiquité.

Les vaisselles les plus prestigieuses proviennent de la région de Barcelone ou de Valence (Fig. 13), en Espagne, et sont souvent richement ornées. Les plus anciennes, du XIII^e et XIV^e siècle, possèdent un décor vert et brun.

L'on retrouve, aux XIV^e et XV^e siècles, des récipients décorés au bleu de cobalt. Cette vaisselle, transportée par bateau à l'intérieur de grandes jarres (Fig. 14), est diffusée à travers le port de Collioure qui constitue la porte d'entrée



Figure 12 : quelques-uns des récipients en sigillée africaine de Collioure.

maritime en Roussillon. Sur terre ces importations espagnoles sont illustrées par la découverte il y a une cinquantaine d'années d'environ 800 vases médiévaux, aujourd'hui déposés dans les réserves du musée Peské et du musée Rigaud à Perpignan.

Malgré les vicissitudes dues aux soubresauts de l'Histoire, liés en partie à la position du Roussillon en zone-tampon entre les royaumes de France et d'Aragon, l'activité commerciale de Collioure se poursuit encore durant plusieurs siècles. La plage du Port d'Amont, entre le château et l'église, est le lieu principal de débarquement et d'embarquement des marchandises. Les nombreux scellés de plomb retrouvés sur cette plage

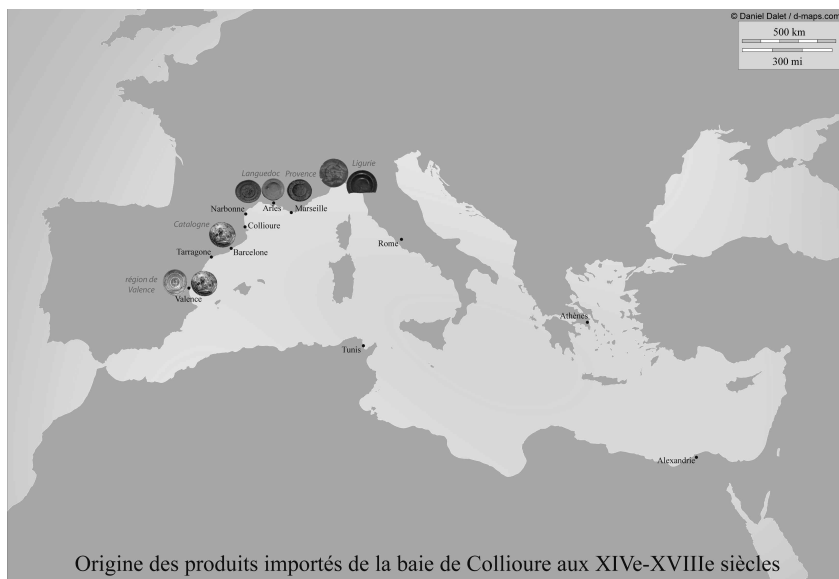


Figure 13 : carte des arrivages de produits méditerranéens au Moyen âge et à l'époque moderne.

en sont l'une des principales marques archéologiques (Fig. 15). Ces scellés permettaient des contrôles sur la qualité et le paiement des taxes sur les ballots de tissus, de tabac, etc. La vaisselle des XVIIe et XVIIIe siècles retrouvée devant cette même plage est moins explicite.

Du Languedoc et de Provence proviennent les récipients à « décor d'engobe », c'est à dire à décor géométrique (cercles concentriques, etc) ou tourbillonné. D'autres récipients, plus atypiques et sans décor peuvent avoir une origine semblable. De l'Uzège (région d'Uzès, au nord du Gard), proviennent quelques récipients, dont une belle assiette à glaçure jaune miel.

Les arrivages italiens, identiques à ce que l'on retrouve sur les habitats terrestres du Roussillon, sont plus variés mais proviennent tous de la région ligure, près de la frontière franco-italienne (Fig. 16). Ce sont des céramiques à décor bleu sur fond blanc (dont certaines sont brûlées) ou blanches sans décor et surtout des assiettes brunes à « taches noires » de la ville d'Albisola qui prennent d'ailleurs une place importante dans le marché du sud de la France au XVIIIe et au début du XIXe siècle. Ce petit lot de vaisselle pourrait constituer les restes d'un chargement abandonné.



Figure 14 : une jarre découverte à Perpignan, portant la marque peinte « XXX bacyns ».

Pour en savoir davantage :

Sur les fouilles sous-marines de Collioure :

Chèle 1991 : CHÈLE (A.), Collioure / Collioure II, *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, 6, décembre 1991, 40.

Chèle 1991 : CHÈLE (A.), Découvertes archéologiques sous-marines à Collioure, 1991, *L'Exocetus Volitans*, 5, décembre 1991, np (1 p).

Chevalier 1987 : CHEVALIER (Y.), Céramique chrétienne antique du port de Collioure, *Études Roussillonnaises offertes à Pierre Ponsich*, 1987, 133-136.

Chevalier 1990 : CHEVALIER (Y.), Collioure et Port-Vendres et les échanges commerciaux de la fin de l'Antiquité, *L'Exocetus Volitans*, 4, décembre 1990, np (2 p).

Chevalier 1991 : CHEVALIER (Y.), Collioure et Port-Vendres et les échanges commerciaux de la fin de l'Antiquité, *L'Exocetus Volitans*, 5, décembre 1991, np (2 p).

Sur l'histoire de Collioure :

Kotarba et alii 2007 : KOTARBA (J.), CASTELLIVI (G.), MAZIÈRE (F.) dir., *Carte archéologie de la Gaule. Les Pyrénées-Orientales* 66, Paris, Académie des Inscriptions et Belles-



Figure 15 : scellés de plombs retrouvés à Collioure (XVIIe-XVIIIe siècles).

Lettres, Ministère de l'Éducation Nationale, Ministère de la Recherche, Ministère de la Culture et de la Communication, Maison des Sciences de l'Homme, 2007, 712 p. [notices sur Collioure réalisées par F. Mazière et J. Kotarba, pp.).

Verdié 1972 : VERDIÉ (S.), La céramique médiévale décorée d'oxyde de cuivre et de manganèse retrouvée au Château royal de Collioure, *Archéologie Médiévale*, II, 1972, 281-305.

Llado 1976-1978 : LLADO-FONT (J.), Rossello-Cerdanya trait d'union du monde ibère avec le Bas-Languedoc, *Symposi Internacional - Els orogens del mon iberic*, Barcelona-Empuries 1977, Ampurias, 38-40, 1976-1978, 401-406.

Llado 1998 : LLADO-FONT (J.), Caràmica decorada catalana al castell reial de Cotlliure, *Miscel.lània en homenatge a Joan Ainaud de Lasarte*, I, Barcelone, 1998, 245-251 (Biblioteca Abat Oliba. Serie il·lustrada Montserrat, 14).

Roux, Ayats 1997 : ROUX (de, A.), AYATS (A.), Collioure, Port-Vendres, *Atlas historique des villes de France*, Paris, 1997, 4 p. et 3 ill.



Figure 16 : sélection de vaisselle italienne et languedocienne de Collioure (XVIIe-XVIIIe siècles).

Visite en Vallespir

Etienne ROUDIER, Oriol LLUIS GUAL

Le samedi 19 octobre l'A.A.P.O a visité cette vallée à la fois si proche et si lointaine qu'est le Vallespir. Le lieu de rendez-vous matinal se situait en plein cœur d'un ancien crassier antique d'environ 20 000 m², découvert récemment par E. Roudier.

A partir de là, ce dernier expliqua la naissance de la future ville d'Amélie-les-bains ainsi que son développement, beaucoup plus précoce que supposé jusqu'alors, puisque datant du début de l'époque républicaine.

L'implantation d'une telle entité en fond de vallée avec toute l'organisation nécessaire à son bon fonctionnement laisse supposer un désenclavement du fond de vallée dès le début de l'Antiquité. Mais, aux environs de 70 avant J.-C, l'exploitation du crassier semble s'arrêter au moment où un autre crassier s'implante sur les hauteurs de Montbolo.

La zone d'Amélie possédait alors tous les atouts nécessaires à son futur développement : des sources d'eaux chaudes, des terres très certainement défrichées et un axe de communication.

La suite de la matinée se poursuivit par la découverte ou redécouverte du four à tuiles qui possède encore son dernier chargement en place, ainsi que par la visite des thermes romains. A cette occasion, le groupe prit un peu de hauteur afin d'admirer le fond de vallée où se situent les thermes.

C'est de cet endroit que fut présenté un bilan des dernières découvertes réalisées dans cette zone, notamment les vestiges d'un sanctuaire de source et d'un jardin antique.

Enfin le groupe se retrouva sur le parking des



Figure 1 : Bloc de scories agglomérées.



Figure 2 : Le four à tuiles antique.

thermes à la sortie des gorges du Montdony pour une présentation générale de l'implantation antique du secteur et c'est ainsi que s'acheva la matinée dans une commune où l'on peut s'attendre à des découvertes à venir.

Reprenant nos véhicules, nous nous rendîmes au village médiéval et d'époque Moderne de Prats de Molló, dans le haut-Vallespir. L'objectif de la visite de l'après-midi était de découvrir le développement d'une ancienne ville royale dont l'importance jusqu'au XVIII^e siècle n'est plus à démontrer.

Nous arrivâmes vers midi à Prats, juste à temps pour aller casser la croûte à l'extérieur du village, à côté de la fontaine Elisabeth. Revitalisés, nous pûmes profiter de l'excellent panorama de ce lieu, d'où on découvre l'ensemble de la ville, ses remparts, ses limites, ses différentes fortifications...

Fortifications et châteaux au pluriel, car bien que Prats soit surtout connu pour le fort conçu par Vauban, nous avons pu remarquer qu'à quelques centaines de mètres du village, dominant l'ancienne route royale, on pouvait encore voir les ruines du château de Perella. Non loin de l'église, mais à l'extérieur du village, nous avons pu apercevoir l'ancien château de la Masó actuel-

lement transformé en bergerie. Finalement notre visite nous amena à l'endroit où subsistaient jusqu'au XIX^e siècle les ruines de l'ancien château royal, bâti aux alentours du XIII^e siècle.

Nous avons pu découvrir de nombreux aspects inconnus de Prats. Ainsi nous avons franchi le pont d'Espagne (ou *pont de la calç*), qui était le seul pont qui permettait de traverser vers la rive droite du Tech et de monter au col d'Ares. Grâce aux explications de Jordi Colomer, nous avons pu nous rendre compte de la division entre la *vila d'amunt*, la vieille ville, et la *vila nova*, la nouvelle ville, construite à partir du XIII^e siècle.

Tout en visitant la vieille ville, nous sommes montés jusqu'à son point le plus haut, où dominait autrefois le *castell real* dont seulement quelques traces sont encore visibles. À partir des chartes promulguées par Jaume Ier / Jacques Ier le Conquérant, nous pensons que la ville de Prats s'est développée autour de ce château, avant de s'agrandir, vers le bas, donnant naissance à la nouvelle ville.

La découverte de la ville s'est terminée par la présentation de l'église. Et après trois heures de visite, et une journée bien remplie, les participants se sont séparés se donnant rendez-vous à la prochaine sortie.



Figure 3 : L'entrée de l'A.A.P.O dans Prats.

Une délégation de chercheurs de Perpignan en Roumanie

« *Etudes sur la colonne Trajane.*
1900 ans depuis l'inauguration (113 – 2013) »
Colloque franco-roumain d'histoire et archéologie
Conférences, visites et rencontres
Bucarest, 27-30 octobre 2013

Georges CASTELLVI, Martin GALINIER, Leonard VELCESCU, Franck DORY ⁽¹⁾

A l'occasion du 1900^e anniversaire de l'inauguration de la colonne du forum de Trajan à



Figure 1 : *Dossiers d'Archéologie* n° 359 (sept.-oct. 2013) : Trophées romains et colonne Trajane (M. Galinier, G. Castellvi, L. Velcescu, co-dir.).

Rome (113-2013), trois chercheurs français de l'université de Perpignan - Via Domitia (UPVD), accompagnés du vice-président de l'AAPO, se sont retrouvés à Bucarest, le 28 octobre 2013, pour participer, au côté de collègues roumains, à un colloque organisé par l'Institut d'Archéologie Vasile Pârvan de l'Académie Roumaine, en collaboration avec l'UPVD et l'Association roumaine Asociația Identitate Culturală Contemporană (Association Identité Culturelle Roumaine : AICC).

Ce colloque n'aurait pu voir le jour sans l'initiative et la volonté de notre ami franco-roumain Leonard Velcescu qui n'a pas ménagé ses forces ni son temps pour voir se réaliser ce projet né et développé à Perpignan puis à Bucarest. Heureux concours de circonstances, les trois intervenants de l'UPVD avaient chacun une raison de se rattacher à ce projet autour de la Dacie, du trophée d'Adamclisi et de la colonne Trajane. D'abord Leonard Velcescu, auteur d'une thèse (publiée aux Presses Littéraires de Saint-Estève en 2010) sur la représentation des Daces dans la statuaire antique ; ensuite Martin Galinier dont la thèse (publiée en 2008 à l'Ecole Française de Rome et lisible sur internet) portait sur la colonne Trajane et, enfin, Georges Castellvi, auteur d'articles sur les trophées et dont la publication du trophée de Pompée (en 2008, supplément à *Gallia*, CNRS) reprend les développés de sa thèse.

Ce trio de chercheurs a d'abord exprimé cet anniversaire particulier en dirigeant ensemble le montage et la présentation du n° 359 des *Dossiers d'Archéologie*, livraison de septembre-octobre 2013 (96 p.) dont la publication a pu être menée à bon terme grâce à la confiance et au métier de sa rédactrice en chef, Ludivine Péchoux, des éditions Faton (**cl. 1**). *Trophées romains et colonne Trajane* (en sous-titres : *Victoires et défaites. Célébration des conquêtes impériales. Architecture et décor symbolique*) réunit les contributions de dix-neuf chercheurs et collaborateurs, roumains : Constantin C. Petolescu (guerres daciennes ; roi Décébale), Mihai Popescu (religion en Dacie), Carmen Maria Petolescu (†) (iconographie de la Dacie en numismatique), Alexandru Barnea (trophée d'Adamclisi et colonne ; numismatique), Ștefan Vasiliță (numismatique) ; italiens : Fulvia Bianchi, Mathias Bruno, Cinzia Conti (fouilles archéologiques récentes autour de la colonne), Marina Millela, Saverio Giulio Malatesta, Lucrezia Ungaro (Musée des Fori Imperiali) ; autri-

(1) - Georges CASTELLVI, EA 2984 CRHiSM-UPVD et UMR 5140 Lattes, président de l'AAPO ; Martin GALINIER, professeur d'histoire de l'art romain UPVD, EA 2984 CRHiSM-UPVD et UMR 5140 Lattes ; Leonard VELCESCU, EA 2984 CRHiSM-UPVD ; Franck DORY, vice-président de l'AAPO.

chien : Bernhard Woytek (numismatique) ; et français : Alain Vernhet (sigillée au décor de Décébale), Christiane Pinatel, Hélène Chew (moulages de la colonne par les artistes français du XVIe au XIXe s.) et Martin Galinier (programme iconographique de la colonne), Leonard Velcescu (les représentations de Daces) et Georges Castellvi (Adamclisi et les trophées romains).

A Bucarest, le 28 octobre, le colloque s'est tenu dans la salle Pierre Werner du bâtiment de l'Académie Roumaine, située face au Palais du Parlement, ancien Palais du Peuple. Neuf représentants de la communauté scientifique ont

Les communications en quelques lignes.

Martin GALINIER. L'objectif de Trajan était de donner aux événements représentés sur la colonne un aspect véridique dans un but politique et idéologique, à l'inverse des « faux triomphes » célébrés par Domitien sur Décébale quelques années plus tôt. Il s'agit d'une reconstitution d'événements sélectionnés comme le démontrent les différents axes de lecture verticaux, notamment sur la façade N.-O.

Emilian POPESCU. Ce membre de l'Institut d'Archéologie a réuni le corpus des inscriptions



Figure 2 : Colloque de Bucarest (28 oct. 2013) tenu dans la salle P. Werner de l'Académie Roumaine. Parmi les intervenants et participants, de g. à dr. : Florin PÂRLEA, Irina LUCIAN, Alexandra COMȘA Constantin C. PETOLESCU, Leonard VELCESCU, Maria ALEXANDRESCU-VIANU, Florian MATEI-POPESCU, Ștefan VASILIȚĂ, Martin GALINIER, Georges CASTELLVI et Franck DORY. Absents de la photo : Alexandru BARNEA, Emilian POPESCU, Alexandru VULPE. Cf. AICC.

contribué à cette journée ; six signataires d'articles des *Dossiers d'Archéologie* : A. Barnea, C.C. Petolescu, Ș. Vasiliță et G. Castellvi, M. Galinier, L. Velcescu, et trois autres chercheurs de l'Institut d'Archéologie de l'Académie Roumaine : Maria Alexandrescu-Vianu (les monuments commémoratifs d'Adamclisi), Emilian Popescu (le municipe de *Tropaeum* à travers ses inscriptions) et Florian Matei-Popescu (amphithéâtre militaire de Drobeta, fouilles 2012-2013) (cf. 2). Cette journée a débuté par une allocution de l'académicien Alexandru Vulpe, directeur de l'Institut d'Archéologie, s'exprimant en roumain et, de temps en temps, en français. Ensuite tout le colloque s'est déroulé en français, tant de la part des intervenants que de la salle (en tout une vingtaine de participants de toutes générations), soulignant ainsi les liens culturels anciens qui rattachent la Roumanie à la France. Plus qu'une adhésion à la francophonie, nous avons ressenti cela comme une véritable marque de francophilie.

romaines mentionnant le *Municipium Traianum Tropaeum*. Il a commenté quelques unes de ces inscriptions. Dans la discussion qui a suivi, les différents intervenants ont souligné que le site du trophée doit être considéré comme un lieu de mémoire et le municipe aurait été créé pour cette raison plutôt que pour fixer un habitat à l'emplacement d'un ancien camp militaire.

Georges CASTELLVI. Le trophée d'Adamclisi est l'héritier architectural d'une longue tradition monumentale de trophées-tours débutée dans le monde romain au IIe s. av. J.-C. avec les trophées de Domitius et Fabius (-121) et continuée par ceux de Pompée (-71), Pison (-55), Auguste (-7/6 à la Turbie) et Drusus (9 apr. J.-C.). Le trophée de Trajan à Adamclisi (109 apr. J.-C.) a la particularité d'être revenu à la forme première de quelques trophées républicains et augustéens (tumulus et trophée-mannequin au sommet comme pour le monument d'Urculu ou le trophée

de Drusus). Par cette forme, il rappelle aussi la forme des mausolées de ces époques (Auguste). On peut penser que ce monument semble avoir été conçu pour s'inscrire dans une « attitude républicaine » comme le soulignent aussi la simple dédicace à Mars Ultor et l'absence de statue d'*imperator* à son sommet.

Maria ALEXANDRESCU-VIANU. Membre de l'Institut, cette chercheuse a fait part de ses réflexions, déjà avancées en 2006 dans la revue *DACICA*, sur « l'ensemble commémoratif » d'Adamclisi, constitué du trophée, d'un tumulus funéraire et d'un autel. Cet ensemble a été fouillé par les archéologues roumains entre les années 1880 (Gr. Tocilescu) et les années 1970 (M. Sâmpetru). Les monuments ne sont pas nécessairement de la même époque, l'autel et le tumulus pouvant avoir été élevés dès l'époque de Domitien mais ensemble ils constituent une « zone à caractère triomphal et destinée à la célébration du culte héroïque ». Cet ensemble monumental voulait faire preuve de propagande officielle mais selon une facture provinciale qui aurait repris des schémas pré-augustéens et augustéens conservés en province.

Alexandru BARNEA. Ce professeur émérite connaît très bien le site d'Adamclisi dont son père, Ion Barnea, était, avant lui, le conservateur (de 1968 à 1987). Pour ce chercheur, la construction du trophée aurait été dirigée par Apollodore de Damas, contre l'avis d'autres chercheurs plutôt favorables à l'idée d'une conception provinciale, voire militaire. En fin d'exposé, A. Barnea a projeté un ensemble de documents de grande valeur historiographique montrant la reconstruction du trophée de 1977 et évoquant la visite de Nicolae Ceaușescu pour l'inauguration du monument restauré et le musée de site, en mai de cette année-là.

Constantin C. PETOLESCU, également professeur émérite, a questionné à son tour les sources épigraphiques et narratives concernant la colonne Trajane. Parmi elles, un *aureus* daté de 102 par la titulature de Trajan, consul pour la 4^e fois (COS IIII) acclamé GERM(anicus) et pas encore DAC(icus). Le revers montre un couple de captifs (femme assise et homme debout) devant un trophée d'armes. S'agit-il du schéma d'un monument existant ou d'une image purement symbolique ?

Leonard VELCESCU a souligné l'importante collection de statues de Daces provenant du forum de Trajan, soit près de 100 statues de taille impressionnante (trois séries de 2,30-2,40 m, de 2,70 m et de près de 3 m). Chaque portrait semble

renvoyer à l'image d'un Dace ayant réellement existé ; on peut ainsi établir des parallèles entre certains de ces portraits et d'autres réalisations statuariques. Cependant tous ces Daces sont dominés par le quadrigé de Trajan situé devant la basilique Ulpia. L'accent a, semble-t-il, été porté sur la victoire sur la Dacie non pas comme nation ennemie vaincue mais comme nouvelle province incorporée dans l'Empire. Le message est donc basé sur la pérennité de l'Empire à travers la provincialisation de ses conquêtes.

Florian MATEI-POPESCU est un représentant de la nouvelle génération des archéologues roumains. Il a présenté le fruit des fouilles de sauvetage de l'équipe de l'Institut d'Archéologie opérées en 2012 et 2013 à Drobeta, qui ont permis l'identification d'une structure circulaire maçonnée à l'amphithéâtre militaire représenté sur l'une des scènes de la colonne Trajane. Cet édifice, d'un diamètre de 37 m, est représenté sur la colonne à côté de thermes touchant aux murs du *castrum*. Drobeta était le lieu de casernement de la Ve LEG. MACEDONICA qui a produit des briques à sa marque. C'était aussi le lieu de franchissement du Danube, marqué par la construction du pont dirigée par Apollodore de Damas.

Ștefan VASILIȚĂ est un autre représentant de cette nouvelle génération. Il est numismate. Il s'est attaché à montrer comment Trajan, la colonne et le trophée sont des thèmes iconographiques qui ont été utilisés dans l'iconographie des billets des années 1877-1943 pour symboliser l'unité nationale. On peut parler de Dacomania. La parenthèse communiste a volontairement éliminé ces thèmes les considérant trop impérialistes, ce qui n'empêcha pas N. Ceaușescu d'inaugurer la reconstruction du trophée d'Adamclisi en 1977. Avec le retour à la démocratie (décembre 1989), médailles et monnaies de valeur (or, argent) ont repris les motifs trajaniens : colonne en 2001, DACIA AVGVSTA ; et pour célébrer les anniversaires : trophée en 2009 et colonne à nouveau en 2013.

Comme on le voit, cette journée d'étude a été riche en interventions et en réflexions entre les chercheurs présents de l'Institut d'Archéologie de l'Académie roumaine, les trois représentants du CRHiSM et une assistance prompte à questionner et relancer le débat. Elle donnera lieu à la publication d'actes en 2014 ou 2015 auxquels notre collègue Franck DORY y contribuera par le biais d'une note consacrée aux légionnaires viennois et lyonnais ayant stationné en Dacie et en Mésie au Haut Empire.

Impression après colloque

Un des aspects de la discussion, a été la portée à accorder au « réalisme » des paysages, lieux, événements représentés sur la colonne Trajane. C'est un débat ancien. Déjà en 1896-1900, Conrad Cichorius avait proposé d'identifier des localités à partir de la ressemblance topographique entre certaines scènes de la frise et des sites réels. Si, parfois, les indices sont probants (Ancône, Bénévent, Drobetae...) et permettent une localisation à peu près assurée, que vient parfois confirmer l'archéologie (cf. la très belle découverte, présentée par C. Petolescu et F. Matei-Popescu, de l'amphithéâtre de bois de Drobetae visible sur la scène 100 de la colonne et retrouvé sur site), la plupart du temps les reconstitutions de mouvement, opérations militaires et localités, restent « allusives » sur la colonne Trajane. L'impression de réalité est forte, mais elle devait déjà l'être pour le spectateur romain, avec comme corollaire l'idée que ce qui est montré est « vrai ». Assurément, à l'époque de Trajan, ce référentiel historique était plus aisément déchiffrable que de nos jours, où seule la colonne subsiste comme monument à la gloire de Trajan.

Martin GALINIER

A l'issue du colloque, la délégation française a visité l'exposition d'art contemporain *Columna lui Traian în arta contemporană* présentée au rez-de-chaussée de l'Académie Roumaine jusqu'au 3 décembre 2013. L'objectif de cette exposition, portée par l'association AICC, est de promouvoir une série de créations contemporaines à partir du thème de la colonne Trajane. Cette exposition tournera ensuite sur cinq autres régions de Roumanie ainsi qu'en Moldavie (cl. 3).

Une collaboration culturelle à développer

La visite en Roumanie, à Bucarest, Adamclisi et Constantza (octobre 2013) a été une réussite dans la collaboration culturelle entre l'Université de Perpignan-Via Domitia, l'Académie Roumaine, l'Institut Archéologique Vasile Pârvan (Bucarest) et l'Association Identité Culturelle Contemporaine (AICC).

L'AICC, créée en 2012, est une association culturelle dont le but est de promouvoir la culture roumaine à travers son histoire et ses diverses formes contemporaines, tant littéraires qu'artistiques. Voir ci-dessous notre manifeste et le bilan de nos premières réalisations.

Leonard VELCESCU



Figure 3 : Visite de l'exposition d'art contemporain *Columna lui Traian în arta contemporană*, présentée au rez-de-chaussée de l'Académie Roumaine. De g. à dr. : Florin, ?, Leonard, Florian, Martin, Georges et Franck. Cl. AICC.



Figure 4 : La cité de Tropaeum Traiani, fondée par Trajan et restructurée sous Constantin. Porte Ouest. Cl. G. Castellvi. DAO panoramique Gu. Castellvi.

La journée du mardi 29 octobre a été consacrée à la visite du site d'Adamclisi puis du trésor du musée de Constanța (ou Constantza).

Tropaeum Traiani. C'est Alexandru Barnea, conservateur du site, qui nous a accompagnés pour la visite de ce site particulier situé dans l'ancienne Mésie Inférieure, dans la région actuelle de la Dobroudja, pays vallonné, constitué de petites vallées argilo-limoneuses, de collines boisées et de plateaux herbeux. Sur la colline dominante, le trophée, ravalé en 2011-12, se découvre de loin à environ 3 km, à 150 m d'altitude. A. Barnea nous fait d'abord la visite de l'**ancienne cité** de *Tropaeum Traiani*, municipale fondé sous Trajan à l'emplacement d'une bourgade géto-romaine plus ancienne. La cité (plus de 10 ha de superficie), située à 2 km du trophée, de part et d'autre d'une colline plus basse (70 m d'altitude), conserve les restes d'une muraille de grand appareil en bonne partie restaurée il y a une quarantaine d'années. La visite s'effectue en suivant le *decumanus maximus* ou *via principalis* depuis la porte Ouest (cl. 4) jusqu'à la porte Est. Pas moins de quatre basiliques paléochrétiennes (Ve-VIe s.) ont été identifiées lors des fouilles et sont visibles aujourd'hui, en plus de la basilique du forum qui a conservé toutes les bases de ses colonnes. Les fouilles, initiées en 1892-1909 (G. Tocilescu), ont été menées de façon plus systématique par Ion Barnea en 1968, puis, depuis 1980 par son fils Alexandru Barnea, avec l'aide de l'Institut d'Archéologie puis de l'université de Bucarest.



Figure 5 : Adamclisi. Entrée du musée de site. Cl. G. Castellvi.

Non sans une légère émotion, Alexandru Barnea évoque les travaux de son père dont il continue l'œuvre. A peu de distance de la porte Est, il localise, à notre demande, l'endroit où, en 1968, à l'occasion d'une tranchée stratigraphique, fut découvert un pot en terre qui contenait 1548 deniers d'un poids de 5 kg enfoui à l'occasion d'un événement inconnu, vers 203-204 (monnaies de Néron à Caracalla).

Vient ensuite la visite du **musée d'Adamclisi** (*Muzeul Tropaeum Traiani*). Inauguré dans sa forme actuelle en mai 1977, il se présente ouvert vers le nord-ouest par de larges baies vitrées qui permettent à la fois un éclairage naturel et une vue panoramique sur le plateau environnant couronné au nord par le trophée de calcaire blanc (cl. 5). Nous sommes accueillis à l'entrée par l'intendante (*custode*) du musée de site, Mariana Petruț. A. Barnea nous invite à découvrir un album photo de 1963 présentant une collection de photographies originales NB du trophée avant restauration. Au mur un panneau trombinoscope des différents conservateurs et archéologues des lieux : Adrian Rădulescu, directeur du musée de Constanța (1969-2000), fondateur du musée d'Adamclisi et à l'origine de la restauration du trophée (1977) ; et les archéologues : Grigore Tocilescu (1882-1909), George Murnu (1910), Paul Nicorescu (1933-1943), Ion Barnea (1968-1987) et Alexandru Barnea (depuis 1987). Vient ensuite un panneau de textes et photographies sur le trophée de La Turbie, d'Auguste (-7/-6), alors seul autre trophée-tour identifié jusqu'alors. G. Castellvi s'engage à envoyer les éléments pour faire réaliser un second panneau sur le trophée de Pompée à Panissars (Le Perthus/La Jonquera), fouilles qu'il a dirigées avec Josep Maria Nolla et Isabel Rodà.

Le musée conserve l'essentiel des pièces sculptées provenant du trophée ainsi que quelques autres trouvées dans la fouille de la cité (comme un trophée d'époque constantinienne d'environ 2,50 m de haut) et des objets (amphores, lampes à huile...). Sur deux niveaux, et sous forme de murs plats, sont disposés les élé-



Figure 6 : Musée de site d'Adamclisi. Pose devant une partie du trophée-mannequin qui couronnait le trophée-tour. De g. à dr. : Leonard, Ștefan, notre conducteur Grigore GHEORGHE, Alexandru BARNEA, Martin et Georges. Cl. F. Dory.

ments du tambour : frises décorées d'entrelacs avec gueules de loup et piverts, métopes (47 conservées sur 54 estimées) présentant essentiellement les personnages (Daces, Romains, Sarmates) qui s'affrontèrent durant les deux guerres daciques (101-102 et 105-106) et merlons (au

nombre de 22) décorés de Daces et autres barbares vaincus par Rome et aux mains entravées dans le dos à un arbre schématisé. Au nord-est, se détache l'ensemble du trophée d'armes accompagné de deux captives à terre et du buste d'un captif debout. Les membres et la tête n'ont malheureusement pas été retrouvés lors des fouilles. Par ailleurs on découvre d'autres morceaux de ce trophée imposant (statue de l'ordre de 7 m de haut d'après sa restitution graphique) ainsi qu'une maquette en plâtre de plus de 2 m de haut (cl. 6).

Après un repas partagé sur la terrasse d'un petit restaurant face au musée, que l'on débute, comme à l'accoutumée, par un petit verre d'alcool de prune (*tuica*), A. Barnea nous conduit ensuite sur le site du trophée. Le soleil d'automne, le ciel dégagé et les feuillages bruns et marron donnent au lieu une lumière douce et un écrin de couleurs chaudes qui mettent en éclat le monument de calcaire blanc. Le lieu est visité et sert de parc aux mamans et à leurs jeunes enfants ; ce jour-là, un bus scolaire a lâché ses élèves en balade sur le site (cl. 7). A. Barnea, accompagné du gardien des lieux, nous fait ouvrir une petite porte camouflée dans le tambour qui nous permet d'accéder aux ruines mêmes du trophée dissimulées sous la reconstruction de la façade de 1977, fraîchement ravalée. Passés la porte, une échelle de fer nous permet d'accéder à une passerelle de fer peinte en rouge qui monte de façon hélicoïdale jusqu'au sommet conservé du *nucleus* en *opus caementicium* du trophée. Moment magique réservé certainement qu'à de rares privilégiés ; nous savourons ce moment avec Ștefan Vasiliță qui nous a accompagnés au départ de Bucarest (cl. 8).



Figure 7 : Le trophée d'Adamclisi reconstruit sur ses ruines en 1977, ravalé en 2012. Cl. G. Castellvi.



Figure 8 : Trophée d'Adamclisi. A l'intérieur du trophée, entre nucleus d'origine (11e s.) et façade reconstituée. Cl. Ștefan VASILIȚĂ.

Ressortis du trophée, nous tournons autour de ce monument de 40 m de haut pour une largeur à la base d'autant. Plus loin se dessine la forme du tumulus qui participait avec l'autel (plus visible sur place) à cet ensemble monumental. On admire une dernière fois le caractère colossal du trophée d'armes et des vaincus ainsi que la dédicace simple et modeste de Trajan au dieu de la guerre *Mars Ultor*. A noter que la restitution présentée n'est pas correcte : les métopes étaient situées au sommet des assises du tambour directement sous la frise, au contact de la corniche décorée des merlons, au lieu d'être au centre des assises comme on le voit aujourd'hui.

Le soleil est déjà bien incliné à l'horizon quand nous reprenons la route, direction le musée archéologique de Constanța, sur la Mer Noire, ancien Pont Euxin de l'Antiquité. La route est longue encore et nous traversons des villages plus importants qu'en Dobroudja qui ont la particularité d'être flanqués de minarets modernes qui rappellent l'occupation turque jusqu'au milieu du XIXe s. et la permanence de la religion musulmane chez une partie de la population roumaine de cette région. Le crépuscule est bien établi quand nous arrivons dans la ville portuaire de **Constanța**.

La cité a été fondée au VIe s. av. J.-C. sous le nom de *Tomis* par des colons grecs venus de Milet. Devenue *polis* à l'époque hellénistique,

Tomis n'a cessé de se développer durant l'Antiquité... A l'entrée du musée national d'histoire et d'archéologie, nous faisons connaissance avec son conservateur, Constantin Chera, qui, prévenu par A. Barnea, nous guide directement vers l'**Edifice romain à mosaïque** (*Edificiul Roman cu Mosaic*) qui dominait la mer dans l'Antiquité. Cet édifice à terrasses a été découvert en 1959. C'était le siège d'entrepôts (amphores, vases). On peut découvrir *in situ* des lots d'amphores posées à même le tapis de mosaïque (plus de 600 m²), daté du IVe s. mais qui a fait l'objet de réfections jusqu'au VIe s. Dans la première moitié du VIIe s., suite à un tremblement de terre – phénomène commun en Roumanie –, le site a été abandonné.

Nous revenons vers le **musée**, ancien siège de la mairie. Nous ne visiterons que les deux salles du rez-de-chaussée où est exposé le « Trésor » du musée : une première salle qui présente un choix de belles pièces d'époque romaine, notamment des verres provenant des nécropoles, qui n'ont rien à envier aux collections du musée gallo-romain de Fourvière (Lyon) ; dans la seconde salle, se détachent, dans des écrans de velours bleu foncé, les 24 pièces de marbre blanc, toutes exceptionnelles par leur degré de conservation, qui furent découvertes le 1^{er} avril 1962 dans une cache enterrée. Le geste d'un amateur d'art de l'Antiquité tardive et de culture romaine traditionnelle qui avait eu l'initiative heureuse, pour la postérité, de déposer avec précaution l'ensemble de ces pièces et de les ensevelir pour échapper

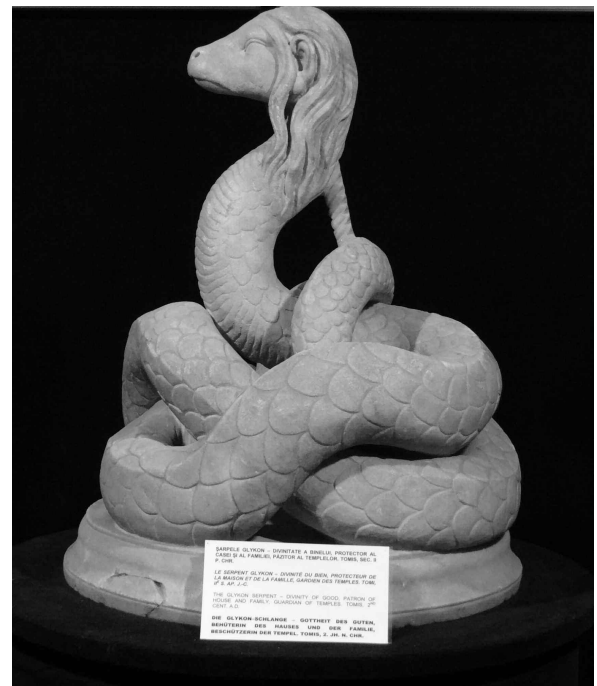


Figure 9 : Musée national d'archéologie de CONSTANȚA. L'énigmatique Glykon, dieu-serpent, divinité du Bien, protecteur de la maison et de la famille. Cl. G. Castellvi.

à une destruction prévisible due aux chrétiens. La plupart de ces statues représente le panthéon de la cité : Isis, la triple Hécate, Fortuna et Pontos (le dieu maritime), Cybèle, les Dioscures, Némésis... Une des pièces maîtresse est l'énigmatique Glykon, dieu-serpent, divinité du Bien, protecteur de la maison et de la famille. Entrelacé, son corps se développe sur un plan triangulaire, sa tête d'animal barbu et chevelu dominant noblement le spectateur (cl. 9). D'autres pièces sont aussi exposées comme deux métopes d'une Centaureomachie provenant d'un bâtiment grec ou hellénistique, et une série de portraits impériaux plus ou moins abîmés, provenant de *Tomis* ou de sa région.

L'heure bien avancée (plus de 18 h) et la distance importante du retour sur Bucarest (environ 250 km) ne nous permettent plus de découvrir la ville, si riche de vestiges et de musées, ainsi que son port où se hérissent de nombreuses grues de manutention. Nous retournons donc sur Bucarest où nous dînerons assez tard dans une auberge typique, *Hanu (lui) Manuc*, sorte de caravansérail construit en 1808 par un riche commerçant arménien.

România : « hai noroc ! » *

Ce séjour que l'on souhaiterait inaugural a permis de lier rapidement amitié avec les chercheurs de l'Institut d'Archéologie de l'Académie Roumaine de Bucarest. Les échanges se sont réalisés dans un véritable esprit de francophonie, la langue facilitant les échanges, les points de vue et l'ébauche de possibles projets communs à moyen terme. De toutes ces discussions, il est ressorti que nos collègues roumains ont été sensibles à notre participation, à un moment où, comme l'ont exprimé certains, la francophonie serait en perte de vitesse dans leur pays.

Loin des clichés attendus, la Roumanie que nous avons entr'aperçue nous a montré une capitale, Bucarest, au centre ville digne des grandes capitales européennes (comme Barcelone ou Rome) avec un tissu urbain moderne très développé (grandes avenues, espaces verts, entretien d'un parc immobilier hérité du XIXe s., immeubles modernes aux spots publicitaires envahissant la nuit...).

L'équipée à Adamclisi (au cœur de la Dobroudja) nous a révélé, par contre, une Roumanie plus enracinée dans un passé figé de maisons paysannes traditionnellement basses (sans étages) et d'habitants encore habitués au déplacement en véhicule hippomobile (chariot ou

tombereau à roues de voiture tiré par un cheval). La Dacia y est aussi utilisée pour les déplacements à plus longue distance.

Enfin, et surtout, les gens ! En ce qui concerne nos collègues, un accueil chaleureux et plus décomplexé au fur et à mesure des heures passées ensemble. Francophones ? Non, plutôt franco-philes !

* Roumanie : à ta santé !

Georges CASTELLVI

La journée du mercredi 30 octobre a été consacrée à la visite, le matin, de l'Institut d'Archéologie Vasile Pârvan et, l'après-midi, après un repas partagé dans un autre restaurant typique avec quelques uns de nos hôtes, à la visite du musée national d'histoire de Roumanie.

Le matin, nous partons de l'hôtel Marshal en direction de l'Institut. De beaux hôtels particuliers (XIXe siècle) jalonnent notre parcours. Nous passons place de la Victoire où trône la statue équestre de Carol I, souverain (1866) puis roi de Roumanie (1881-1914) qui obtint l'indépendance du pays de l'Empire ottoman (Traité de Berlin, 1878) à l'issue de la guerre russo-turque (1877-



Figure 10 : Institut d'archéologie Vasile Pârvan (Bucarest). Façade donnant sur la rue Henri Coandă. Cl. L. Velcescu.



Figure 11 : Institut d'archéologie Vasile Pârvan. Hall d'entrée. Cl. G. Castellvi.

1878). Nous longeons la façade du palais royal (*Palatul Regal*), bombardé en avril 1944, brûlé en décembre 1989, restauré depuis. Des posters-photos accrochés sur les grilles du palais rappellent ces différents événements. Nous passons devant de beaux hôtels particuliers, sièges d'ambassades, de style néo-classique et arrivons devant l'**Institut d'archéologie Vasile Pârvan**. Un petit hôtel particulier du XIXe s., à deux étages, entouré sur trois faces d'un petit jardin et d'allées, qui conserve un cachet suranné de la Belle Époque qui n'est pas sans rappeler notre Villa des Tilleuls de Perpignan, siège du musée des monnaies et médailles Joseph Puig (cl. 10-11). Les extérieurs (jardins, allées) sont encombrés des pièces d'un dépôt lapidaire riche en inscriptions latines ou grecques, de milliaires, de décors de mausolées ou de tombes (scènes de banquets funèbres, cavaliers), de statues, d'autels... Nous entrons à l'entresol : le vestibule ouvre sur un escalier largement ouvert soutenu par deux caryatides, le plafond par deux colonnes de type composite. A droite, nous entrons dans un bureau-bibliothèque où nous accueillent Constantin C. Petolescu et Florian Matei-Popescu. Nous sommes impressionnés par le chauffage-radiateur en brique émaillé aussi grand qu'un buffet-médailier. Florian nous guide à l'extérieur dans la visite commentée des pièces du dépôt lapidaire. Au niveau de la porte, en sortant, on nous signale

un lion provenant du trophée d'Adamclisi. La plupart des inscriptions ont été transcrites dans le *CIL IV*. Au hasard : une inscription au gendre de Marc-Aurèle (inv. L 87), une scène de banquet funèbre avec l'inscription développée DIIS MANIBVS (inv. L 95), un milliaire en chaille daté de 136, de section rectangulaire, ayant marqué la frontière entre la Mésie et les Parthes, un autel décoré d'un navire, un immense tombeau de marbre de Proconèse, arrivé par bateau et trouvé non loin de *Tomis* (inv. L 2), une statue-stèle d'époque scythe représentant une vieille femme et placée au sommet d'un tumulus (inv. L 1)... La visite se poursuit au rez-de-chaussée dans les réserves poussiéreuses et obscures d'un ensemble de pierres, de taille plus réduite, rangées sur des étagères de bois étiquetées anciennement du nom du site d'origine. Un lot de mobiliers divers, sans lieu d'origine affiché, provenant d'achats anciens, est tout aussi intéressant : petit buste de César, un autre peut-être de Dioclétien ou de l'époque de la Tétrarchie, une plaquette décorée d'un texte en cunéiformes... Chacun y trouve son intérêt (buste de César pour Georges, scène de banquet pour Martin, inscription d'un Décébale pour Leonard, tête féminine et buste d'empereur pour Franck...). Nous revenons dans le vestibule et entrons, à gauche, dans un autre bureau qui fait office de Cabinet numismatique (le nombre de monnaies conservées dans les médailliers y est



Figure 12 : Musée national d'histoire de Roumanie. Visite des collections lapidaires conduite par Monica BIRA. Cl. L. Velcescu.

prodigieux : plusieurs centaines de milliers). Ici, comme au musée Puig, il est difficile voire impossible aujourd'hui de déterminer l'origine de toutes les monnaies. Pendant la Seconde Guerre mondiale, elles avaient été transportées en catastrophe, mélangées, pour être mises en sécurité. Certaines ont conservé leur pochette d'origine, comme ces monnaies d'or, longtemps conservées en URSS-Russie...

Impression après visite de l'Institut d'Archéologie

L'Institut d'Archéologie est un bâtiment exceptionnel, malheureusement très décrépi car non entretenu depuis des décennies. Sa façade et son petit jardin, où des Antiques surgissent des broussailles, et sa cour extérieure où les inscriptions sont déposées à côté d'un petit jardin potager, ont un charme exceptionnel. L'intérieur de cet hôtel particulier (et même les caves, où d'autres œuvres sont entreposées) a conservé sa décoration du XIXe siècle : escalier et planchers de bois, fresques, vitraux, salles de bibliothèque, de numismatique... Les collègues roumains travaillent dans un lieu chargé d'histoire qui, une fois restauré, sera un joyau inestimable. Cette restauration a été estimée à 4 millions d'euros... mais l'Institut le mérite !

Martin GALINIER

Nous traversons la rue ou *strada* Henri Coandă et visitons, accompagnés par Constantin C. Petolescu et Florian Matei-Popescu, dans un autre hôtel particulier, une exposition temporaire sur le thème des dieux invoqués en Dacie et Mésie (*Jupiter de Partea ta...*), objets provenant du Musée national des Antiquités et de la collection privée Severeanu, léguée en 1939 (*Colectia Maria si dr. George Severeanu*).

L'après-midi est réservée à la visite du **Musée national d'histoire de la Roumanie** (*Muzeul National de Istorie a Romaniei*), toujours accompagnés par Florian. Le bâtiment est grandiose : il était destiné à l'origine à l'hôtel des postes, aujourd'hui donc musée. Sur les marches, une statue contemporaine digne de siéger sur d'autres marches, à l'EUR (2) : un Trajan nu athlétique, portant à bout de bras la Louve romaine, queue étirée, un serpent sortant de derrière son cou (?).

C'est Monica Bîră, doctorante en histoire contemporaine, spécialiste de l'histoire de l'acquisition des collections du musée, qui nous accompagne dans la visite guidée de la collection lapidaire, des moulages de la colonne Trajane et de la salle des trésors (cl. 12). Passés le hall d'entrée et un large vestibule, nous arrivons au seuil d'une salle dont les côtés dominent un espace ouvert accueillant un moulage grandeur nature du socle de la colonne Trajane avec le début de la

(2) - Esposizione Universale di Roma (EUR) : quartier moderne de Rome de plus de 10 000 habitants, construit dans la seconde moitié des années 1930, prévu pour accueillir une exposition universelle en 1942, ensuite annulée en raison de la Deuxième Guerre mondiale. Les bâtiments, les avenues, tout est y disproportionné et gigantesque, dans l'esprit de l'architecture fasciste.



Figure 13 : Musée national d'histoire de Roumanie. Leonard devant le moulage de la base de la colonne Trajane. Cl. F. Dory.

spire sculptée (passage du Danube) (cl. 13). A l'étage une collection de stèles et statues d'époque antique et quelques autres plus tardives, du Moyen Age et des Temps Modernes : sarcophage à arcades du IIIe s., trophée sculpté provenant de Tomis, inscription votive commémorant la reconstruction en 316 de la cité de *Tropaeum Traiani* sous Constantin et Licinius – le nom de ce dernier ayant été ensuite martelé –, réplique d'une superbe stèle funéraire à Ti. Claudius Maximus postérieure à 117-118... Au rez-de-chaussée, disposés sur les côtés, les moulages de bonne facture des différentes scènes de la colonne. Ces moulages avaient été commandés en 1939 mais n'avaient pu rejoindre Bucarest qu'en 1967. Leur qualité est comparable sinon meilleure que les reproductions du musée de la Civiltà Romana de l'EUR (Rome). On peut ainsi admirer et photographier les détails de chaque scène, approcher les visages des soldats, observer le traitement de la sculpture...

La visite termine avec l'exposition des trésors d'orfèvrerie de Roumanie depuis l'âge des Métaux jusqu'aux derniers rois (XXe s.). La salle, dont la porte ouvre comme celle d'un coffre-fort – on se croirait au musée numismatique du Palazzo Massimo de Rome –, est baignée dans une semi-obscurité. Dans les vitrines, objets d'or et d'argent se détachent sur le verre ou sur fond uni bleu ou violet : rhyton gète en argent et or, décoré de personnages (IVe-IIIe s.), appliques d'harnachement d'influence scythe (Ve s. av. J.-C.), trésors princiers gètes avec casques et cnémides d'argent et d'or (IVe s. av. J.-C.), vase en argent

décoré d'animaux fantastiques (v. 340-330), bracelets d'or à spirales multiples provenant de la capitale dace *Sarmizegethusa Regia* (IIe-Ier s.), couronne royale fabriquée à partir de l'acier d'un canon capturé à Plevna durant la guerre d'indépendance (1877-1878), couronne de la reine Elisabeth lors de la proclamation du royaume de Roumanie (10-22 mai 1881), couronne de la reine Maria (1922)...

Nous remercions notre hôtesse, Monica et nous allons partager une excellente bière roumaine avec Florian avant de nous quitter.

Le soir, la nostalgie nous prend et nous retournons à l'auberge de Manuc, non sans avoir au préalable acheté des souvenirs pour nous et les nôtres : œufs peints, tissages traditionnels, dictionnaires...

Le lendemain, nous embarquons pour le retour laissant un pays et des gens chaleureux.

Roumanie, terre de contrastes, terre de sensations

Quelques impressions ressenties à l'occasion de ce séjour d'étude automnal en Roumanie. Contraste saisissant au sein de la capitale, Bucarest. Loin d'une image poussiéreuse, terne, voire stalinienne, Bucarest est une métropole occidentalisée avec ses grandes artères embouteillées, ses façades d'immeubles animées par la publicité façon Blade Runner, ses lieux de plaisirs multiples et son inflation d'enseignes anglo-saxonnes. C'est aussi une capitale européenne où se côtoient immeubles et hôtels de grand standing, monuments et palais grandioses jadis gloires de Ceaușescu et enfin coquettes maisons bourgeoises style XIXe s.

Coup de cœur pour ce restaurant de spécialités roumaines installé dans un immense caravansérail, genre hacienda, en plein cœur de ville. Et que dire de l'impressionnante collection lapidaire enchevêtrée dans le jardin de l'Institut d'Archéologie « Vasile Pârvan », splendide terrain de jeux de matous égarés.

Contraste également frappant entre une capitale tentaculaire hyper-animée et des campagnes fertiles à perte de vue où les champs céréaliers, parcourus de tracteurs d'un autre âge, le disputent à d'immenses bosquets, reliques de forêts ancestrales. Les routes sinueuses de la Dobroudja bientôt nous accueillent avec leurs charrettes tirées par des chevaux (rescapés de l'industrie agro-alimentaire...) traversant des villages-rues à l'habitat modeste, vestiges d'un autre temps chez nous révolu.

Moment d'une rare intensité que cette intrusion à l'intérieur du trophée de Trajan d'Adamklisi, en ce « saint des saints » habituellement réservé aux éminents spécialistes et aux privilégiés de l'ancienne nomenklatura. Mais aussi plaisir de la découverte d'une monumentalité toujours apparente au musée du trophée d'Adamklisi, dans les palais officiels de Bucarest et Constantza ainsi qu'au musée national d'histoire avec ses moulages de la colonne Trajane.

En bref, une mise en bouche prometteuse dans l'optique d'un prochain voyage à programmer avec l'AAPO au pays des Daces.

Franck DORY

Roumanie

**Association Identité
Culturelle Contemporaine**
(<http://iccromania.org/>)

L'Association Identité Culturelle Contemporaine (AICC), fondée en 2012, est une organisation non-gouvernementale qui développe des projets culturels d'intérêt national. Ces projets visent à promouvoir la culture roumaine, contribuant à l'échange d'informations objectives sur la Roumanie, dans le but d'alimenter les débats sur l'importance de l'identité culturelle dans un monde multiculturel.

Reconnaissance académique : le 13 décembre 2012, l'Académie Roumaine décernait au Président d'Honneur de l'AICC, Dr. Leonard Velcescu, le prix « Eudoxiu Hurmuzachi » pour son ouvrage *Les Daces dans la sculpture romaine. Etude d'iconographie antique*. Leonard Velcescu a reçu cette distinction lors d'une cérémonie officielle, pendant laquelle de nombreuses personnalités aux contributions scientifiques remarquables ont également été récompensées. Les prix de l'Académie Roumaine sont d'autant plus importants qu'ils ne peuvent être obtenus qu'une fois dans la vie.

Les principaux projets développés par l'AICC jusqu'à présent sont :

Le portail *Romanian Letters* (<http://romanianletters.ro>), où l'on peut trouver des informations pertinentes sur la Roumanie ;

L'émission hebdomadaire *Romanian Letters*, diffusée par la radio **Activ FM** ;

Le site Internet *Statues de daces* (<http://statuededaci.ro>), un musée virtuel, basé sur les recherches du Dr. Leonard Velcescu, qui attire l'attention du public sur les statues de Daces réalisées par des artistes romains pendant le règne de Trajan (98-117 apr. J.-C.) pour le Forum éponyme ;

Pendant la période du 9 au 23 juin 2012, l'AICC a organisé une exposition de photos de statues de Daces au Musée de la Ville de Bucarest (également connu sous le nom de *Palais Șuțu*). C'était la première d'une série d'expositions qui ont amené les images des statues de Daces dans quelques points incontournables de la capitale roumaine : l'Athénée Roumain (le 11 décembre 2012), l'Académie Roumaine (du 12 au 20 décembre 2012), le Palais du Parlement (le 8 janvier 2013, à l'occasion du Gala de la Ligue des Etudiants Etrangers). De plus, le 24 octobre 2012, l'AICC a participé à l'événement « En déchiffrant l'héritage dacique », organisé au Musée National d'Histoire de la Roumanie (MNIR), à l'occasion de laquelle des roll-up d'une hauteur de 3 mètres, avec des images de statues de Daces, ont été exposés. Depuis, ces images sont exposées en permanence au MNIR, non loin de la copie de la Colonne Trajane ;

Le 12 décembre 2012, l'AICC a organisé, conjointement avec la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, une conférence basée sur l'étude de Leonard Velcescu, *Les Daces dans la sculpture romaine. Etude d'iconographie antique*. A l'événement, qui se tenait dans l'amphithéâtre « Ion Heliade Rădulescu », ont participé Leonard Velcescu ainsi que des représentants de l'Académie ; des participants à la campagne online de l'AICC, « Ajută-ne să-i aducem pe daci acasă » (« Aidez-nous à ramener les Daces à la maison ») faisaient également partie de l'assistance. Cette campagne de sensibilisation sur les réseaux sociaux, était initialement prévue pour durer six mois, pendant lesquels des Roumains du monde entier ont envoyé des photos de statues de Daces se trouvant dans les musées qu'ils avaient visités ;

Au début de cette année (2013), afin de marquer la célébration des 1900 ans de l'inauguration de la Colonne Trajane, l'AICC a également lancé le portail <http://www.columnaluitraian.ro> ;

La Colonne Trajane – 1900 ans après son inauguration : le vendredi 24 mai 2013, à l'Ar-Cub (Centre de Projets Culturels de la Mairie de Bucarest) ;

L'AICC a également organisé, en collaboration avec l'Académie Roumaine, l'Union des Artistes de Roumanie et l'Université Nationale d'Arts de Bucarest, une exposition d'œuvres d'art inspirées de d'histoire antique de la Roumanie. L'exposition « La Colonne Trajane dans l'art contemporain » est ouverte à la « Maison de l'Académie » de Bucarest, du 25 octobre au 3 décembre 2013. C'est pour la première fois qu'une telle exposition a été organisée.

En septembre 2013 paraissait en France un numéro spécial de la prestigieuse revue *Les Dos-*

siers d'Archéologie (n° 359 sept.-oct. 2013). Ce numéro spécial consacré à la Colonne Trajane est le fruit de la collaboration de spécialistes français, roumains, italiens, autrichien ;

Pendant la période 28-31 octobre 2013, l'AICC a veillé au bon déroulement du colloque scientifique franco-roumain dédié à l'anniversaire des 1900 ans de la Colonne Trajane (*Études sur la Colonne Trajane – 1900 ans depuis l'inauguration – 113-2013*), événement organisé le lundi 28 oct. 2013 à la « Maison de l'Académie », par l'Académie Roumaine et l'Institut d'Archéologie Vasile Pârvan (Bucarest), avec la collaboration de l'Université de Perpignan-Via Domitia (France).

Démarches publiques et projets futurs :

Le 20 août 2013, l'AICC a déposé à la Mairie de Bucarest une demande sollicitant une autorisation d'emplacement à Bucarest de la réplique d'une statue de Dace réalisée pendant le règne de Trajan (98-117 apr. J.-C.). Ce sont des statues monumentales, représentant les Daces dans des postures imposantes et qui constituent d'importantes sources d'informations, pour une meilleure connaissance des origines du peuple roumain. Ces statues sont maintenant dans des musées et collections privées du monde entier, mais aucune ne se trouve en Roumanie.

Pour l'année 2013-2014, l'AICC se propose de collecter des fonds pour la traduction en anglais, ainsi que la promotion au niveau national et international, de trois ouvrages extrêmement représentatifs pour la culture roumaine : *Les Daces dans la sculpture romaine* - Leonard Velcescu ; *La dimension roumaine de l'existence* - Mircea Vulcănescu et *Histoire des Roumains* - Ioan Aurel Pop.

L'AICC souhaite continuer d'organiser de telles manifestations culturelles d'intérêt national et international, pour promouvoir la culture roumaine, en étroite collaboration avec l'Académie Roumaine, le Ministère de la Culture de Roumanie, l'Union des Artistes de Roumanie, l'Institut Culturel Roumain, l'Université de Perpignan-Via Domitia » (France), ainsi que d'autres Centres Culturels de Roumanie, de France et d'Italie.

Dr. Leonard VELCESCU

Président d'Honneur de l'AICC

Florin PÂRLEA

Président Exécutif de l'AICC

www.iccromania.org

e-mail : office@iccromania.org

ACTUALITES

Les nouveautés de la bibliothèque

Actualité du net et de l'AAPD

Actualité de la bibliothèque

Guillaume EPPE

Au 20 décembre 2013, la fréquentation de la bibliothèque a été de 400 personnes.

| Mois | J | F | M | A | M | J | J | A | S | O | N | D | Total | % |
|-------------------|-----------|-----------|-----------|-----------|-----------|-----------|-----------|-----------|-----------|-----------|-----------|-----------|------------|---------------|
| Musée de Céret | 2 | 0 | 0 | 1 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 3 | 0,75 |
| PAD CG66 | 10 | 6 | 3 | 3 | 4 | 2 | 8 | 7 | 8 | 7 | 13 | 18 | 89 | 22,25 |
| Enseignants | 9 | 3 | 1 | 3 | 4 | 10 | 2 | 4 | 2 | 4 | 9 | 2 | 51 | 12,75 |
| Etudiants | 2 | 0 | 1 | 1 | 3 | 2 | 0 | 0 | 0 | 1 | 0 | 1 | 13 | 3,25 |
| INRAP | 2 | 4 | 2 | 3 | 5 | 3 | 2 | 1 | 4 | 3 | 1 | 1 | 31 | 7,75 |
| Particuliers | 23 | 18 | 18 | 21 | 20 | 19 | 7 | 3 | 19 | 25 | 21 | 13 | 208 | 52,00 |
| SDAP | 0 | 0 | 2 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 2 | 0,50 |
| Stag. INRAP | 0 | 0 | 0 | 1 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 1 | 0 | 0 | 2 | 0,50 |
| SRA | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 1 | 0 | 0 | 0 | 1 | 0,25 |
| ACTER | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0,00 |
| Autres opérateurs | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0,00 |
| Total | 48 | 31 | 27 | 33 | 36 | 36 | 19 | 15 | 34 | 41 | 44 | 34 | 400 | 100,00 |

La bibliothèque archéologique du Conseil Général des Pyrénées-Orientales a été créée en septembre 2013 après la donation faite par l'Association Archéologique des Pyrénées-orientales, à laquelle s'ajoute le fonds propre du Pôle Archéologique Départemental qui l'accueille dans ses locaux. C'est Guillaume Eppe, nouvel arrivant au sein du Pôle Archéologique, qui en a la charge.

Horaires d'ouverture : Du lundi au vendredi, de 9h00 à 12h00 et de 14h00 à 17h00.

Revues : 58 titres, 103 volumes

Acquisitions : 2 titres, 5 volumes

Dépôts : 9 titres, 18 volumes

Dons : 15 titres, 48 volumes

Echanges : 34 titres, 44 volumes

Acquisitions :

Bulletin de la société Préhistorique Française : 1-2013, 2-2013, 3-2013, 4-2013

Revue Archéologique de Narbonnaise : 43-2010

Dépôts :

Agora, Quaderns d'estudi i de divulgació : 6 (2006), 14 (2013). PAD CG66.

Archéo-66 : n°27-2012

Archéothema (L') : 21 (mai-juin 2012), 23 (juillet-août 2012), 24 (septembre-octobre 2012), 28 (mai-juin 2013). PAD CG66.

Arqueologia Medieval : 2-2006. PAD GC66

Cahiers d'Archéologie Aveyronnaise : 24-2011, 25-2012. PAD CG66.

Hortus Artium Medievalium : 18/1 (2012), 18/2 (2012). PAD CG66.

Le Pegau, bulletin d'information de l'association

Terres Cuites : 1 (octobre 2003), 3 (octobre 2005), 5 (octobre 2007), 6 (octobre 2008). PAD CG66.

Revue d'Archéométrie : n°26-2002

Tribuna d'Arqueologia : 2009-2010. PAD CG66.

Dons :

Amis des Monastères (Les) : n°171 (juillet 2012). Numéro spécial : Les monastères en Languedoc-Roussillon. Don Clarisses de Perpignan.

Archéodoc : n°1 décembre 1991. Don L. Bayrou.

Archéologia : 503 (octobre 2012), 504 (novembre 2012), 505 (décembre 2012), 506 (janvier 2013), 507 (février 2013), 508 (mars 2013), 509 (avril 2013), 510 (mai 2013), 511 (juin 2013), 512 (juillet-août 2013), 513 (septembre 2013), 514 (octobre 2013), 515 (novembre 2013). Don C. Salles.

Bulletin de la Commission Archéologique de Narbonne : tome XVI/2, 1924. Don P. Cellier.

Bulletin de la Commission Archéologique de Narbonne : tomes 31-1969, 32-1970, 33-1971, 34-1972, 35-1973, 36-1974, 37-1975, 38-1976, 39-1977, 40-1978/1979, 41-1980/1981. Don DRAC Midi-Pyrénées.

Bulletin de la Société des Amis de Vienne : 47/51-1951/1955. Don F. Dory.

Cahiers des Amis du Vieil Ille et des villages voisins : 176 (mars 2007). Don anonyme.

Dossiers d'Archéologie : 354 (novembre-décembre 2012), 355 (janvier-février 2013), 356 (mars-avril 2013), 357 (mai-juin 2013), 358 (juillet-août 2013), 359 (septembre-octobre 2013), 360 (novembre-décembre 2013). Don C. Salles.

Dossiers d'Archéologie numéro spécial : 1

Dossiers d'Archéologie H.-S. : 23, 24, 25. Don C. Salles.

Fil du Fer (Le) : 15-2013, supplément au n°15-2013.
Don C. Gendre.
Gallia : tome 51-1994. Don anonyme.
Nouvelles de l'Archéologie (Les) : n°53/54, automne/hiver 1993. Don L. Bayrou.
Patrimoines en Région : n°19 (printemps 2013), 20 (automne 2013). Don Le Passe Muraille.
Publicacions Eventuals d'Arqueologia de la Garrotxa : 8-2008*. Don Anonyme.

Echanges

Activités et travaux 2012, revue annuelle du GARA : 4-2012.
Alberri : 21-2011, 22-2012.
Archäologie Bern / Archéologie Bernoise : 2013.
Archäologische Nachrichten aus Baden : 84-2012, 85-2012
Archéologie et Histoire des Hauts Cantons : n°34-2011,
Archéologie du Midi Médiéval : 29-2011
Archéologie Tarnaise : 15, 2013.
Archipal : n°71, décembre 2012 ; 72, août 2013
Archipal Infos Contact : 12-décembre 2012
Ardèche Archéologie : 29-2012, 30-2013.
Bilan Scientifique Régional Aquitaine : 2010, 2011
Bilan Scientifique Régional Languedoc-Roussillon : 2012
Bulletin de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier : tome 43-2012
Bulletin du G.R.A.L. : 23-2013.
Bulletin de la Société d'Etudes Scientifiques de l'Aude : CXII-2012.
Bulletin de la Société des Amis de Vienne : n°107-4/2012, 108-1/2013, 108-2/2013, 108-3/2013
Cahiers de la Rome : 21-2012
Costabonna : 2-2013
Cuadernos de Arqueologia de la Universidad de Navarra : 20-2012.
Estudos Arqueológicos de Oeiras : 19-2012.
Kobie Paleoantropologia : 30-2011
Mémoires de l'Académie des Arts et des Sciences de Carcassonne : tome LIV, 2012
Pallofe (La) : 51-2012
Pirineos : 168-2013.
Préhistoire, Art et Société : tome LXVII, 2012
Préhistoires Méditerranéennes : 2/2011
Quaderns de Prehistòria i Arqueologia de Castelló : 30-2012
Quarhis : 6-2010, 7-2011, 9-2013. PAD CG66.
Revista d'Arqueologia de Ponent : 22-2012.
Revue Archéologique du Loiret et de l'axe ligérien : 35-2011
Saguntum : 44-2012
Sautuola : XV-2009
Sources. Les Cahiers de l'Ane Rouge : 1-2013
Zephyrus : LXX (juillet-décembre 2012), LXXI (Enero-Junio 2013)
* Procés d'occupació de la Bauma del Serrat del Pont (La Garrotxa) entre 7400 i 5480 CAL aC.

Ouvrages donnés : 28
Ouvrages échangés : 17
Ouvrages déposés : 56
TAP donnés : 4
DFS déposés : 8

Paléolithique :

DINI Mario (dir.) : *Comprendre la taille de la pierre au Paléolithique. Outils et cultures*. Collection Etudes, Presses Universitaires de Perpignan, Academia Lucchese di ciencia, Lettere e Arti, 2012. 201 p. 63 fig. PAD CG66

DE LA RASILLA VIVES Marco, ROSAS GONZÁLEZ Antonio, CAÑAVERAS JIMÉNEZ Juan Carlos, LALUEZA-FOX Carles (ed.) : *La cueva de El Sidrón (Borines, Piloña, Asturias). Investigación interdisciplinar de un grup neandertal*. TRABE, EAA Monografías I. Gobierno del Principado de Asturias, 2011. 211 p., 105 fig., 11 tableaux. Don M. Martzluff.

GARATE MAIDAGAN Diego, RIOS GARAIZAR Joseba (dir.) : *La cueva de Askondo (Mañanria) : Arte parietal y ocupación humana durante la Prehistoria*. Bizkaiko Arkeologi Indusketak. Kobie BAI-2. Bizkaiko Foru Aldundia, Diputación Foral de Bizkaia, Bilbao, 2012. 141 p., ill. Echange.

LÓPEZ QUINTANA Juan Carlos (dir.) : *La cueva de Santamiñe : revisión y actualización (2004-2006)*. Bizkaiko Arkeologi Indusketak-BAI, 1, 2011. Bizkaiko Foru Aldundia Diputación Foral de Bizkaia. 446 p. ill. Echange.

PIRSON Stéphane, TOUSSAINT Michel (dir.) : *Neandertal l'Européen*. Service Public de Wallonie, Namur, 2011. 127 p., ill. Echange.

Néolithique :

CAULIEZ Jessie : *2900-1900 av. n.-è. Une méthodologie et un référentiel pour un millénaire de produits céramiques dans le Sud-Est de la France*. Préhistoires Méditerranéennes, supplément 2011, Editions APPAM, Aix-en-Provence. 126 p., 87 fig. PAD CG66.

CAUWE Nicolas, HAUZEUR A., JADIN Ivan, POLET Caroline, VANMONTFORT Bart : *5200-2000 av. J.-C. Premiers agriculteurs en Belgique*. Guides archéologiques du Malgré-Tout, Editions du CEDARC, 2011. 95 p., ill. Echange.

CHANCEREL Gaëlle, CHANCEREL Antoine (dir.) : *Villetoureix, Chez Tuilet. Un habitat du Néolithique final en Dordogne*. Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Archives d'Ecologie Préhistorique, Toulouse, 2013. 475 p., 398 fig.

SOHN Maïténa, VAQUER Jean : *Sépultures collec-*

tives et mobiliers funéraires de la fin du Néolithique en Europe occidentale. UMR 5608 TRACES, EHESS, Ministère de la Culture, AEP, 2012. 381 p., ill. Echange.

Age du Bronze :

BAILLS Henri : *La nécropole protohistorique de Serralongue*. Centre d'Etudes Préhistoriques Catalanes, Université de Perpignan, 1979. 122 p., ill. PAD CG66.

CLAUSTRE Françoise, PEYRE Gilles : *La Nécropole de Vilanova à Céret (Pyrénées-Orientales) 2013*. Centre de Recherches sur la Préhistoire et la Protohistoire de la Méditerranée EHESS/Toulouse, Maison du Patrimoine Françoise Claustre, GPVA, AEP, 2013. 144 p. ill. Don Maison du Patrimoine Françoise Claustre

Age du Fer :

GARCIA Dominique (dir.) : *L'habitat en Europe celtique et en Méditerranée Préclassique*. Editions Erance, Paris, 2013. 200 p., ill.

GIRARD Benjamin (dir.) : *Au fil de l'épée. Armes et guerriers en pays celte méditerranéen*. Ecole Antique de Nîmes, n°30, 2013. 416 p., ill. Echange.

GRUAT Philippe, GARCIA Dominique (coord.) : *Stèles et statues des Celtes du Midi de la France (VIIIe-IVe s. av. J.-C.)*. Conseil Général de l'Aveyron, Musée du Rouergue, 2009. 79 p., ill. PAD CG66.

ROPPA Andrea : *Comunità urbana e rurali nella Sardegna punica di età ellenistica*. Saguntum, Papeles del Laboratorio de Arqueología de Valencia, Extra-14, 2013. 156 p., 103 fig. Echange.

TOLEDO i MUR Assumpció (dir.) : *Perpignan, Pyrénées-Orientales, Negabous. Le site de Negabous de la protohistoire à l'époque moderne. Tome I. Partie I : Les traces agraires médiévales et modernes. Partie II : Les occupations funéraires de Negabous dans l'Antiquité. Rapport final d'opération fouille archéologique*. SRA Languedoc-Roussillon, INRAP Méditerranée, juillet 2010. 355 p., 263 fig. PAD CG66.

TOLEDO i MUR Assumpció (dir.) : *Perpignan, Pyrénées-Orientales, Negabous. Le site de Negabous de la protohistoire à l'époque moderne. Tome II – La nécropole protohistorique à incinération. Volume I : Catalogue des tombes protohistoriques et organisation de la nécropole. Rapport final d'opération fouille archéologique*. SRA Languedoc-Roussillon, INRAP Méditerranée, juillet 2010. 333 p., 559 fig. PAD CG66.

Antiquité :

AUDIN Amable (coord.) : *Musée de la Civilisation Gallo-Romaine à Lyon*. Association des Amis du Musée de la Civilisation Gallo-Romaine, Lyon, 1994.

32 p., ill. Don L. Bayrou.

BACCRABERE Georges : *Le rempart antique de l'Institut Catholique de Toulouse*. Supplément au Bulletin de Littérature Ecclesiastique, Chronique n°4, 1974. 73 p., 12 fig. Don M. Martzluff.

BUFFAT Loïc : *L'économie domaniale en Gaule Narbonnaise*. Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, 29, 2011. ADAL, Lattes, 2011. 296 p., 168 fig. PAD CG66

DELESTRE Xavier : *La Provence dans l'Antiquité. Monuments et objets de la vie quotidienne*. Edisud, Petite Bibliothèque, collection Patrimoine, Aix-en-Provence, 2011. 128 p., ill. PAD CG66

DURAND Johan, DURAND Thierry : *Scènes de vie gallo-romaines évoquées par le « Calendrier des activités rurales » (dit « Calendrier des travaux rustiques »)*. Editions Armine-Ediculture, Saint-Romain-en-Gal, 1996. 32 p., ill. Don F. Dory.

LASCOUX Jean-Paul, BARATTE François, METZGER Catherine, AUBIN Gérard, DEPASSIOT Marie-Claude : *Le Trésor de Vaise. Lyon – Rhône*. Association pour la Promotion du Musée de la Civilisation Gallo-Romaine, Lyon, 1994. 36 p., ill. Don L. Bayrou.

MARANJAS de MARIMON D. Josef : *Compendio histórico, resumen y descripción de la antiquísima Ciudad de Empurias, que a petición de un militar patricio*. Viuada Aguasvivas y los consortes Garriga, Barcelona, 1803. 82 p. Don V. Porra.

PIERI Dominique : *Le commerce du vin oriental à l'époque byzantine (Ve-VIIIe siècles). Le témoignage des amphores en Gaule*. Institut Français du Proche-Orient, Bibliothèque Archéologique et Historique, T. 174, Beyrouth, 2005. 329 p., 108 fig., 9 tabl., 91 pl. PAD CG66.

POMAREDES Hervé, BARBERAN Sébastien, MAUFRAS Odile, SAUVAGE Laurent (dir.) : *La villa de Saint-André de Codols (Nîmes, Gard) du Ier au XIIe s. de n. è.* Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, 32, 2012. ADAL, Lattes, 2012. 436 p., 369 fig. PAD CG66

ROURE i BONAVENTURA Assumpta, CASTANYER i MASOLIVER Pere, NOLLA i BRUFFAU Josep Maria, KEAY Simon J., TARRÚS i GALTER Josep : *La villa romana de Vilauba (Camós). Estudi d'un assentament rural (campanyes de 1979-85)*. Sèrie Monogràfica Núm. 8, Centre d'Investigacions Arqueològiques de Girona. Generalitat de Catalunya, Diputació de Girona, 1988. 119 p., 62 fig. Don M. Martzluff.

Moyen Âge :

BAYROU Lucien : Essai sur le château de Quillan. *Bulletin Monumental*, tome 151-1, 1993. Extrait. P. 229 à 241, 12 fig. Don L. Bayrou.

BAYROU Lucien : *Languedoc-Roussillon gothique*. Editions Picard, Paris, 2013. 288p., 211 fig. Don L. Bayrou.

BAYROU Lucien (dir.) : *Projet Collectif de Recherche sur les fortifications de la Frontière*. SRA Languedoc-Roussillon, décembre 1993. 50 p., ill. PAD CG66.

BONNERY André : *L'Abbaye de Saint-Michel de Cuixà*. Collection Venimecum, MSM éditions, Vic-en-Bigorre, 2005. 32 p., ill. Don F. Dory.

CARRE Florence, JIMENEZ Frédérique (dir.) : *Louviens (Eure) au Haut moyen âge. Découvertes anciennes et fouilles récentes du cimetière de la rue du Mûrier*. Association Française d'Archéologie Mérovingienne, Mémoires, tome XVIII, 2008. 329 p., 135 fig., 21 tab., 66 pl. PAD CG66.

CONSTANT André : *Habitats et structures de peuplement dans le massif des Albères et ses pourtours (Roussillon-Vallespir/Alt Emporda-Alta Garrotxa) du IXe siècle au XIIIe siècle. Tome 1*. Mémoire de D.E.A. D'histoire du Moyen Âge sous la direction de M. le professeur Pierre Bonnassie, Université de Toulouse-Le Mirail, octobre 1995. 95 p., 9 cartes. Don anonyme.

CROUY-CHANEL (de) Emmanuel : *Canons médiévaux. Puissance du feu*. Collection Patrimoine Vivant, REMPART, Paris, 2010. 128 p., ill. Don L. Bayrou.

DEMIANS D'ARCHIMBAUD Gabrielle : *Les fouilles de Rougiers*. Editions du CNRS, Paris, 1980. 724 p., 520 ill. PAD CG66.

FAUCHERRE Nicolas, DANGLES Philippe : Les fortifications du Bourgneuf à Bayonne. Etat de la question, nouvelles hypothèses. *Société des Sciences Lettres et Arts de Bayonne. Revue d'histoire de Bayonne, du Pays Basque et du Bas-Adour*, n°146, 1990. P. 43 à 82. Don L. Bayrou.

LÓPEZ MULLOR A. (coord.) : *Església de Sant Miquel de Cardona*. Memòria d'Arqueologia i Història. Col·lecció Documents de Treball, Sèrie Recursos Culturals, 6. Diputació Barcelona, Xarxa de municipis, 2007. 281 p., 18 pl. PAD CG66.

LÓPEZ MULLOR A. (coord.) : *Església de Santa Maria de Rubió*. Memòria d'Arqueologia i Història. Col·lecció Documents de Treball, Sèrie Recursos Culturals, 4. Diputació Barcelona, Xarxa de municipis, 2007. 191 p., 95 fig., 10 pl. PAD CG66.

PALAHÍ Ll., NOLLA J. M. (coord.) : *Entre l'hospici i l'hospital. Evolució urbanística d'un sector de Girona : el carrer de Savaneres (Girona, Gironès)*. Direcció General del Patrimoni Cultural, Servei d'Arqueologia i Paleontologia. Generalitat de Catalunya, Departament de Cultura i Mitjans de Comunicació. Barcelona, 2007. 196 p. PAD CG66.

PASSARRIUS Olivier : *Etude d'un établissement rural d'époque carolingienne et de son mobilier céramique : le site du Camp del Rey / Las Sitges (commune de Baixas – Pyrénées-Orientales)*. Mémoire de D.E.A. D'histoire et d'archéologie médiévale sous la direction de M. Benoît Cursente (Directeur de Recherches au C.N.R.S) et de M. Aymat Catafau (maître de conférences à l'Université de Perpignan), Juin 2000. 182 p., 35 fig. PAD CG66.

PAYA Didier, CATALO Jean (dir.) : *Le cimetière Saint-Michel de Toulouse*. Recherches Archéologiques, 1, CNRS Editions, INRAP, Paris, 2011. 223 p., 139 fig., 63 tab. PAD CG66

RAYNAUD Claude : *Archéologie gallo-romaine et médiévale à Lunel-Viel (Hérault). 2 Le sauvetage programmé en 1981*. Dossiers de l'ARALO, n°4, 1982. A.R.A.L.O., Caveirac, 1982. 34 p., 40 fig. Don DRAC Midi-Pyrénées

RUBIÓ y LLUCH Antoni : *Documents per l'història de la cultura catalana mig-aval, volum I*. Memòries de la Secció Històrico-Arqueològica, LIVI. Institut d'Estudis Catalans, Barcelona, 2000. 486 p. Don L. Bayrou.

VERGER Stéphane, PERNET Lionel (dir.) : *Une odyssée gauloise. Parures de femmes à l'origine des premiers échanges entre la Grèce et la Gaule*. Editions Errance, Collection Archéologie de Montpellier Agglomération AMA 4, 2013. 399 p., ill. Don A.A.P.-O.

Diachronique :

GUILAINE Jean, BARTHES Pascale (dir.) : *La Poste Vieille. De l'enceinte néolithique à la Bastide d'Alzeau*. Archéologie en terre d'Aude, Carcassonne. Centre d'Anthropologie, Toulouse, 1997. 251 p., ill. Echange.

RENDU Christine : *La Montagne d'Enveig. Une estive pyrénéenne dans la longue durée*. Thèse de doctorat en Anthropologie sociale et historique (Etudes européennes) sous la direction de Daniel Fabre, Directeur d'Etudes à l'EHESS, Toulouse, décembre 2000. 628 p., 26 tab., 67 fig. PAD CG66.

Actes de colloque :

F.R.A.L. : *Regards sur l'Archéologie. Actes des journées d'études des 4-5 novembre 2011*. Recueil de Mé-

moires et Documents sur le Forez, tome 48. La Diana/F.R.A.L., Montbrisson, 2013. 202 p., ill. Echange.

GOMEZ A., MARCH J., RAMIREZ B. : *Actes de les jornades d'Arqueologia i Paleontologia 2001, volum 3*. La Garriga, 29 i 30 de novembre, 1 de desembre de 2001. Generalitat de Catalunya, Departement de Cultura, 2004. P. 826 à 1241. PAD CG66.

MARTZLUFF Michel, CATAFAU Aymat, GALINIER Martin (dir.) : *Tautavel, des hommes dans leur vallée*. Atelier des Presses Littéraires, Saint-Estève, Presses Universitaires de Perpignan, Perpignan, 2013. 615 p., ill. Don des auteurs.

PISTRE Paul, DEDIEU Paul (dir.) : *Eglise-Maçonnerie, condamnations ou malentendu ? 2 siècles de conflits. Actes du Colloque de Toulouse des 7-8 février 1987*. S.I.F., I.D.E.R.M., Toulouse, 1987. 59 p. Don V. Porra.

PRIMOT Michel (coord.) : *Colloque « Terres cuites ». Identification des cruches à eau du Sud de la France*. Saint-Cyprien, 29/30 septembre 2002. NP, ill. PAD CG66.

RÉBÉ-MARICHAL Isabelle, LAURENTI André, BOEHM Isabelle, GOIRAN Jean-Philippe (coord.) : *Archéosismicité & Tsunamis en Méditerranée. Approches croisées*. Groupe APS, AFPS, GeoTer SAS, ArchéOrient, Maison de l'Homme et de la Méditerranée, Ministère de l'Ecologie, 2012. 265 p., ill. Echange.

ROPIOT Virginie, PUIG Carole, MAZIERE Florent (dir.) : *Les plaines littorales en Méditerranée nord-occidentale. Regards croisés d'histoire, d'archéologie et de géographie, de la Protohistoire au Moyen-Âge*. Collection Archéologie du Paysage, 1, Editions Monique Mergoïl, Montagnac, 2012. 315 p., ill. PAD CG66.

Archéologie subaquatique et sous-marine :
AZUAR RUIZ Rafael (dir.) : *Arqua. Museo Nacional de Arqueología subacuática. Catálogo*. Ministerio de Cultura, Museo Nacional de Arqueología subacuática, Red de Museos de España, 2008. 324 p., ill. PAD CG66.

L'HOURL Michel : *De l'Archéonaute à l'André Malraux. Portraits intimes et histoires secrètes de l'archéologie des mondes engloutis*. Actes Sud, DRASSM, 2012. 286 p., ill. Plus notes manuscrites de M. Yves Chevalier. Don Y. Chevalier

L'HOURL Michel : *De l'Archéonaute à l'André Malraux. Portraits intimes et histoires secrètes de l'ar-*

chéologie des mondes engloutis. Actes Sud, DRASSM, 2012. 286 p., ill. PAD CG66.

FALGUERA Françoise, FALGUERA Jean-Marie, GAVIGNIAUX Laurent, CHIPON Nicolas, BIGOT Guillaume, BRETON Norbert : *A.N.T.E.A.S. 1987-2012. 25 ans d'archéologie subaquatique en Narbonnais*. Ville de Narbonne, Conseil Général de l'Aude, Région Languedoc-Roussillon, Ministère de la Culture, EDF, VNF. LiveBook, Saint-Pierre-la-Mer, 2012. 408 p., ill. PAD CG66

WEISS Jean-Pierre (dir.) : *Archéologie des lacs et des rivières. Vingt ans de recherches subaquatiques en France. Musée Château d'Annecy, juin-octobre 1984*. Conseil Général de Haute-Savoie, Ville d'Annecy, 1984. NP, Ill. Don L. Bayrou.

Artisanat de la terre cuite, Atelier de potier :
ALLIOS Dominique : *Le vilain et son pot. Céramiques et vie quotidienne au moyen âge*. Archéologie & Culture, Presses Universitaires de Rennes, 2004. 189 p., 31 tab., 62 fig., 100 ph., 10 cartes. PAD CG66.

Anonyme : *Poteries et potiers de Cloisclat (Drôme)*. Galerie La Baleine, Saint-Paul-les-Trois-Châteaux, ND. 93 p., ill. PAD CG66.

BARCELÓ CRESPI Maria, ROSSELLÓ BODOY Guillem : *Terrissa. Dades documentals per a l'estudi de la ceràmica mallorquina del segle XV*. Maria Barceló Crespí i Guillem Rosselló Bodoy ed., Canon Editorial, Palma de Mallorca, 1996. 336 p., 53 pl., 55 fig. PAD CG66.

BATIGNE VALLET Céline : *Les céramiques communes dans leur contexte régional. Faciès de consommation et mode d'approvisionnement*. Travaux de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée, n°60. CNRS, Université Lyon II, INRAP, Ville de Lyon, 2012. 323 p., ill. PAD CG66

BECAT-SAGNOL Janine : *Potier à terre : un métier oublié ?* Association Terres Cuites, Ville de Saint-Cyprien, Conseil Général des Pyrénées-Orientales, 2007. 127 p., ill. PAD CG66.

BELTRÁN DE HEREDIA BERCERO Julia, MIRÓ i ALAIX Núria : *The ceramics trade in Barcelona in 16th-17th centuries*. MUHBA, Textures n°2, Ajuntament de Barcelona, 2010. 144 p., ill. PAD CG66.

BONIFAY Michel, TREGLIA Jean-Christophe (ed.) : *LRCW2. Late Roman Coarse Wares, Cooking Wares an Amphorae in the Mediterranean. Archaeology an archaeometry. Volume I*. BAR International Series, 1662 (I), 2007. 480 p., ill. PAD CG66

- BONIFAY Michel, TREGLIA Jean-Christophe (ed.) : *LRCW2. Late Roman Coarse Wares, Cooking Wares an Amphorae in the Mediterranean. Archaeology an archaeometry. Volume II.* BAR International Series, 1662 (II), 2007. 481 à 848, ill. PAD CG66
- CANAMAS Jean-Paul (coord.) : *Racines d'argile. Exposition de céramique modelée du Maghreb et des Canaries. Catalogue d'exposition, Château royal de Collioure, 22 avril-16 mai 2010.* Association Terre Cuite, Ville de Perpignan, Conseil Général des Pyrénées-Orientales, 2010. 96 p., ill. PAD CG66.
- CERDÀ i MELLADO Josep Antoni : *La ceràmica catalana del segle XVII trobada a la Plaça Gran (Mataró).* Associació Catalana de Ceràmica Decorada i Terrissa, Museu de Mataró, 1984. 280 p., 125 photos, 67 fig., 2 pl. PAD CG66.
- CHILRA ABRAÇOS Helder, DIOGO João Manuel (org.) : *Las Jornadas de Ceràmica medieval e pós-medieval. Métodos e resultados para o seu estudo. Tondela, 28 a 31 de Outubro de 1992.* Câmara Municipal de Tondella, Edições Afrontamento, Porto, 1995. 302 p., ill. PAD CG66.
- D'ANNA André, DESBAT Arnaud, GARCIA Dominique, SCHMITT Anne, VERHAEGE Frans : *La céramique. La poterie du Néolithique aux temps modernes.* Collection Archéologiques, Editions Errance, Paris, 2011. 335 p., ill. PAD CG66.
- DENTI Mario, TUFFREAU-LIBRE Marie (dir.) : *La céramique dans les contextes rituels. Fouiller et comprendre les gestes des anciens.* Collection Archéologie & Culture, Presses Universitaires de Rennes, 2013. 238 p., ill. PAD CG66
- ESTEBAN DELGADO Milagros, MARTÍNEZ SALCEDO Ana, ORTEGA CUESTA Luis Angel, ALONSO OLAZABAL Ainhoa, IZQUIERDO MATULETA Ma Teresa, RECHIN François, ZULUAGA IBARGALLARTU Ma Cruz : *La ceràmica común romana no torneada de difusió aquitano-tarraconense (S. II A. C.-S. V D. C.) : estudio arqueológico y arqueométrico.* Kobie, Anejo 12. Bizkaiko Foru Aldundia, Diputación Foral de Bizkaia, Bilbao, 2012. 277 p., ill. Echange
- KAUFFMANN André (coord.) : *1500 ans de céramique en Vaucluse. Ateliers et productions de poteries du Ve siècle au début du XXe siècle.* Musée des faïences, château de la Tour d'Aigues, 1995. Imprimerie Roger Rimbaud, Cavailon, 1996. 135 p., ill. PAD CG66.
- LLORENS Jordi : *Ceràmica catalana de reflex metàl.lic segles XV al XVII.* F. Llorens SA, Barcelona, 1989. 275 p. ill. PAD CG66.
- MENCHELLI Simonetta, SANTORO Sara, PASQUINUCCI Marinella, GUIDUCCI Gabriella (ed.) : *LRCW3. Late Roman Coarse Wares, Cooking Wares an Amphorae in the Mediterranean. Archaeology an archaeometry. Comparison between western end eastern Mediterranean. Volume I.* BAR International Series, 2185 (I), 2010. 538 p. ill. PAD CG66
- MENCHELLI Simonetta, SANTORO Sara, PASQUINUCCI Marinella, GUIDUCCI Gabriella (ed.) : *LRCW3. Late Roman Coarse Wares, Cooking Wares an Amphorae in the Mediterranean. Archaeology an archaeometry. Comparison between western end eastern Mediterranean. Volume II.* BAR International Series, 2185 (II), 2010. 539 à 1039, ill. PAD CG66
- MESQUIDA-GARCIA Mercedes : *La vajilla azul en la ceramica de Paterna.* Museu Municipal de Ceràmica, Regidoria de Cultura, ajuntament de Paterna, 2001. 252 p., ill. PAD CG66.
- PRIMOT Michel (coord.) : *Poteries traditionnelles. Catalogue d'exposition, 15 avril au 15 août 2005.* Ville de Perpignan, Association Terres Cuites, 2005. 62 p., ill. PAD CG66.
- ROSEN Jean : *La faïence en France du XIVe au XIXe siècle. Histoire et technique.* Editions Errance, Paris, 1995. 215 p., ill. PAD CG66.
- TELESE COMPTE Albert : *La vaixel·la blava catalana de 1570 a 1670.* Arts Gràfiques Cuscó SA, Barcelona, 1991. 269 p., 158 fig. PAD CG66.
- THIRIOT Jacques (Dir.) : *La terre cuite en Uzège, un artisanat ancien. Catalogue d'exposition, Saint-Quentin-la-Poterie (Gard), 13 au 21 juillet 1985.* Presses Services Publications, Montpellier, 1985. 48 p., ill. PAD CG66.
- VAYSSETTES Jean-Louis, VALLAURI Lucy (dir.) : *Montpellier. Terre de faïences. Potiers et faïenciers entre Moyen Âge et XVIIIe siècle.* Collection Archéologie de Montpellier agglomération, AMA 3, 2012. 552 p., Ill. PAD CG66
- VIOLANT i SIMORRA R. : *El cantir per aigua.* Asociación de Bibliófilos de Barcelona, Nadal, 1951. 30 p., ill. PAD CG66.
- DFS :
ALESSANDRI Patrice, AURAND Jean-Luc, BELBENOÏT Vincent : *Château royal de Majorque à Perpignan (Pyrénées-Orientales). Document Final de Synthèse, diagnostic archéologique.* SRA Languedoc-Roussillon, INRAP Méditerranée, Conseil Général des Pyrénées-Orientales, 2002. 32 p., 21 fig. PAD CG66.

AMIGUES François, ROQUEFORT Guillaume, MODAT Jean-François, MASO David, ABRY Laurent : *Le Château de Leucate. Rapport intermédiaire campagne 2003*. Association des Amis du Château de Leucate, 2003. 45 p., 48 fig. Version numérique fournie par AVAPAL.

BOUSQUET Delphine, KOTARBA Jérôme, RENDU Christine : *Pyrénées-Orientales, Font-Romeu. Diagnostic sur le site protohistorique des Castellàs d'Odeillo. Rapport final d'opération diagnostic archéologique*. INRAP Méditerranée, SRA Languedoc-Roussillon, septembre 2013. 259 p., 264 fig.

EPPE Guillaume : *Notices archéologiques sur Leucate (2004-2012)*. Auteur, ACT/VaPaL, octobre 2012. 24 p., ill. Dépôt G. Eppe.

GASSIOLLE-FADIN Nathalie, FADIN Lionel : *Redoute Béar Port-Vendres 9. Port-Vendres (Pyrénées-Orientales). Rapport de sondage, exercice 2012. Autorisation temporaire n° OA 1784*. DRASSM, UPVD, FFESM, Ville de Port-Vendres, 2012. 17 p. ill. Dépôt ARESMAR.

PASSARRIUS Olivier : *La Bastide d'Olette. Commune d'Olette, Pyrénées-Orientales. Rapport Final d'Opération diagnostic archéologique*. Pôle Archéologique Départemental / Conseil Général des Pyrénées-Orientales. DRAC du Languedoc-Roussillon, SRA, juin 2013. 47 p., 27 fig. PAD CG66.

PASSARRIUS Olivier, BÉNÉZET Jérôme, ROS Jérôme, RUAS Marie-Pierre : *Le Château royal de Collioure. Phase I. Collioure, Pyrénées-Orientales. Rapport Final d'Opération. Diagnostic archéologique. Volume 1-texte*. Pôle Archéologique Départemental, Conseil Général des Pyrénées-Orientales, DRAC/SRA, Juin 2012. 106 p.

PASSARRIUS Olivier, BÉNÉZET Jérôme, ROS Jérôme, RUAS Marie-Pierre : *Le Château royal de Collioure. Phase I. Collioure, Pyrénées-Orientales. Rapport Final d'Opération. Diagnostic archéologique. Volume 2-Illustrations*. Pôle Archéologique Départemental, Conseil Général des Pyrénées-Orientales, DRAC/SRA, Juin 2012. 68 fig.

Art décoratif :

BARAT-STRANIERI Lise : *Quand Troie était contée à Vienne. Le décor peint d'une chambre à alcôve, dans l'actuel hôtel de ville (fin XVIIe-XVIIIe siècle)*. Numéro spécial du Bulletin de la Société des Amis de Vienne, n° 103, fasc. 2-3, 2008. 64 p., 33 fig. Don F. Dory.

Bibliographie :

CERRUTI Marie-Christine, DESACHY Bruno,

GUILLOTEAU Corinne : *Les données du Centre National d'Archéologie Urbaine. Aperçus statistiques*. Ministère de la Culture et de la Communication, Direction de l'Architecture et du Patrimoine, Sous-direction de l'Archéologie, de l'Ethnologie, de l'Inventaire et du Système d'Information, Centre National d'Archéologie Urbaine, Tours, 2007. 76 p., 40 fig., 1 cd-rom. PAD CG66

CERRUTI Marie-Christine, FONDRILLON Mélanie : *Bulletin bibliographique d'archéologie urbaine 2007*. Ministère de la Culture et de la Communication, Direction Générale des Patrimoines, Sous-direction de l'Archéologie, Bureau de l'élaboration et de l'utilisation des inventaires archéologiques, Archéologie urbaine, Tours, 2011. 64 p. PAD CG66.

Etude du bois et des charbons :

BADAL Ernestina, CARRIÓN Yolanda, MACÍAS Miguel, NTINOÚ María (coord.) : *Wood and charcoal evidence for human and natural history*. Saguntum, Universitat de València, Extra-13, 2012. 299 p. Echange.

Epigraphie :

LASSERE Jean-Marie : *Manuel d'épigraphie romaine, vol. 2*. Editions Picard, Paris, 2011. P. 565 à 1167. PAD CG66

Inventaire archéologique :

BELLET Michel : *Archéologie des rives de l'étang de Berre*. Collection La Méridienne, Edisud, Aix-en-Provence, 1979. 75 p., ill. Don L. Bayrou.

CERRUTI Marie-Christine, GUILLOTEAU : *Annuaire des opérations de terrain en milieu urbain*. Ministère de la Culture et de la Communication, Direction Générale des Patrimoines, Sous-direction de l'Archéologie, Bureau de l'élaboration et de l'utilisation des inventaires archéologiques, Archéologie urbaine, Tours, 2011. 160 p. PAD CG66.

JACOB Jean-Paul, ROFFIGNON Arnaud : *Rapport d'activités INRAP 2011*. Ministère de la Culture, INRAP, Paris, 2012. 87 p. PAD CG66.

Mémoire de stage

ROSCA Elena : *Etude de la fréquence et de la distribution carieuse chez des enfants issus de la fouille du cimetière de Vilarnau (IX^e au XIV^e siècles)*. Master I de Biosanté, Université Paul Sabatier Toulouse III, AMIS UMR 5288. Directeurs de stage : Dr Rémi Esclassan, Olivier Passarrius, 2012. 55 p., 15 fig., 13 tab. Don O. Passarrius.

Méthodologie :

RODIER Xavier (dir.) : *Information spatiale et archéologie*. Collection Archéologiques, Editions Errance, Paris, 2011. 255 p., ill. PAD CG66

Numismatique :

FEUGERE Michel, PY Michel : *Dictionnaire des monnaies découvertes en Gaule méditerranéenne (530-27 avant notre ère)*. Editions Monique Mergoïl, BNF, Montagnac, 2011. 719 p. ill. PAD CG66.

RANCOULE Guy : Apports et imitations d'émissions d'argent empuritaines en Aude intérieure. *OMNI, revue internationale de numismatique*, n°6, 2013. P. 15-23. Don G. Eppe.

Plaquette :

Archeodunum. 2010. PAD CG66

Religions et faits religieux :

HERNANDEZ Laurent (coord.) : *Mère Anna Maria Antigo et les Clarisses de Perpignan du XVIIe siècle à nos jours. Mare Anna Maria Antigó i les Clarisses de Perpinyà des del segle XVII fins ara*. Le Journal de l'Exposition, El Diari de l'Exposició, CeDACC, Ville de Perpignan, 2002. 56 p., 73 fig. Don Clarisses de Perpignan.

PARENT André, ROS Michelle : *Le couvent de Sainte-Claire à Perpignan 1270-1933*. Archives Municipales de Perpignan, Perpignan, 1993. 50 p. Don Clarisses de Perpignan.

ROY Marie-Béatrice (coord.) : *Rencontrer sainte Claire. Franciscanisme, hier et aujourd'hui*. Collection Centenaire n°5, 9 au 12 mai 2012, Monastère Sainte-Claire, Perpignan. 68 p., ill. Don Clarisses de Perpignan.

Toponymie :

SAUVANT Michel : Le coin de l'onomastique (n°15). *Nissaga*, n°1, mai 2013. Tiré à part. P. 25 à 27. Don M. Sauvart.

Traitement du fer, métallurgie :

PUIG i MORENO Gentil : *La farga catalana al Vallespir. Découverte guidée en pays catalan*. Collection Routes et chemins, Editions du Trabucaire, Canet-en-Roussillon, 2012. 86 p., ill. Don Ed. Trabucaires.

Voirie :

COULON Gérard : *Les voies romaines en Gaule*. Collection Promenades archéologiques, Editions Errance, Paris, 2013. 235 p., ill. Don F. Dory.

Les nouveautés du net

Guillaume EPPE

Cette année, peu de nouveautés hélas, mais des sites intéressants à visiter. Les configurations utilisées cette année sont les suivantes :

PC Toshiba : Windows 7, 3 Go de RAM, micro-processeur Pentium

PC HP : Windows 8, 6 Go de RAM, AMD Athlon.

ADSL Haut-Débit supérieur à 5Mo.

Navigateur : Internet Explorer, Google Chrome, Firefox.

AmigaOne 500/Sam 460 : OS 4.1.6, 2 Go de RAM, ADSL Haut débit supérieur à 5Mo.

Navigateur : MUI OWB, OWB, TimberWolf.

<http://vellespedres.fr/>

Il s'agit là du site de l'association du patrimoine de Prats-de-Mollo. Le site, très riche, contient beaucoup d'informations sur le Haut-Vallespir et sur Prats-de-Mollo. Petit plus qui le distingue : il est en français et en catalan.

<http://mdc.cbuc.cat/cdm/landingpage/collection/a/fcecf>

Le site a été communiqué par la responsable documentation de l'INRAP. Il s'agit du site internet

catalan Memoria digital de Catalunya. On y trouve une superbe base de photographies anciennes et de négatifs sur plaques de verres ! Le site est intéressant pour illustrer des écrits

<http://verriersdurouergue.over-blog.com/>

cette adresse m'a été communiquée lors d'un échange épistolaire sur le compoix de Cantobre. Ce site est très intéressants pour les personnes qui s'intéressent à l'archéologie du verre car fourmillant de sources, d'anecdotes, de notes de lecture... Il a lui aussi été fait par une association basée à Nant.

<http://www.salicorne-en-aude.fr/>

La salicorne en Aude ! Toute une histoire que vois fait découvrir ce petit site très sympathique avec notamment les salicornes autour de Sougraigne et de la Sals. A noter une partie histoire, une partie archéologique.

<http://archives.cg66.fr/>

Les archives ont commencé à mettre des données numérisées sur le net. Les registres paroissiaux et recensements de population ont été mis en ligne. Les registres de matricules militaires ont aussi été numérisés et mis en ligne. La page d'accueil gagnerait à être mieux mise en évidence avec un fond comme le Capbreu d'Argelès.

Sant Jordi al Carrer

Guillaume EPPE

Le 20 avril 2013 avait lieu la Sant Jordi al Carrer. Pour la dernière année, l'A.A.P.-O. a fait stand commun avec son bibliothécaire qui est aussi auteur-éditeur.

Malgré un vent léger et une ambiance morose,

beaucoup d'auteurs ne s'étant pas déplacé, la journée a été bonne et a permis de faire connaître à des gens les richesses archéologiques du département par les nombreuses publication

Calendrier des conférences et sorties de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales 2014

*Les conférences et les sorties ont lieu le samedi,
les conférences à l'université de Perpignan-via Domitia (UPVD) dans l'amphi Y.
Entrée libre et gratuite*

18 janvier : Martin GALINIER, Actualité des recherches sur le forum de Trajan (Rome), à l'occasion de son 1900^e anniversaire (113-2013)

8 février : Frédéric LOPPE, Construire en terre en Lauragais durant la Guerre de Cent Ans

22 mars : Franck DORY, Vienne-Saint-Romain en Gal, carrefour de voies antiques

5 avril : André CONSTANT, Habitat rupestre et regroupement de l'habitat médiéval en Provence

17 mai : Robert BEGOUEN, La grotte des Trois Frères (Ariège)

14 juin : sortie en Empordan.

11 octobre : 1^{ère} réunion de comptes-rendus de fouilles de l'année 2013 :
INRAP, GPVA, ARESMAR , autres chercheurs

15 novembre : 2^e réunion de comptes-rendus de fouilles de l'année 2013 : archéologues du Pôle Archéologique Départemental (PAD CG 66)

14 décembre : Assemblée générale. Projection de film archéologique

Conseil d'administration de l'AAPO

Président d'honneur : Jean ABELANET

2013

Bureau

Président Georges CASTELLVI
 Vice-président Franck DORY
 Secrétaire Cécile RESPAUT
 Secrétaire-adjoint Oriol LLUIS GUAL
 Trésorier Bernard DOUTRES
 Trésorière-adjointe Françoise AVANTIN

Autres membres du CA

Corinne AZZOPARDI
 Aymat CATAFAU
 Jean-Pierre COMPS
 Jérôme KOTARBA
 Michel MARTZLUFF
 Etienne ROUDIER
 Leonard VELCESCU

Membres de droit

L'architecte en chef des Services Territoriaux de l'Architecture et du Patrimoine (STAP des P.-O.) ou son représentant
 Le conservateur du Service Régional d'Archéologie du Languedoc-Roussillon (SRA) ou son représentant
 Le directeur du Département des Recherches Archéologiques Subaquatiques et Sous-Marines (DRASSM) ou son représentant
 La directrice du Service Départemental des Archives (SDA des P.-O.), CG 66, ou son représentant

2014

Bureau

Président Georges CASTELLVI
 Vice-président Franck DORY
 Secrétaire Cécile RESPAUT
 Secrétaire-adjointe Françoise AVANTIN
 Trésorier Roger GARDEZ
 Trésorier-adjoint Guillem CASTELLVI

Autres membres du CA

Aymat CATAFAU
 Jean-Pierre COMPS
 Bernard DOUTRES
 Ingrid DUNYACH
 Jérôme KOTARBA
 Oriol LLUIS GUAL
 Michel MARTZLUFF
 Etienne ROUDIER
 Leonard VELCESCU